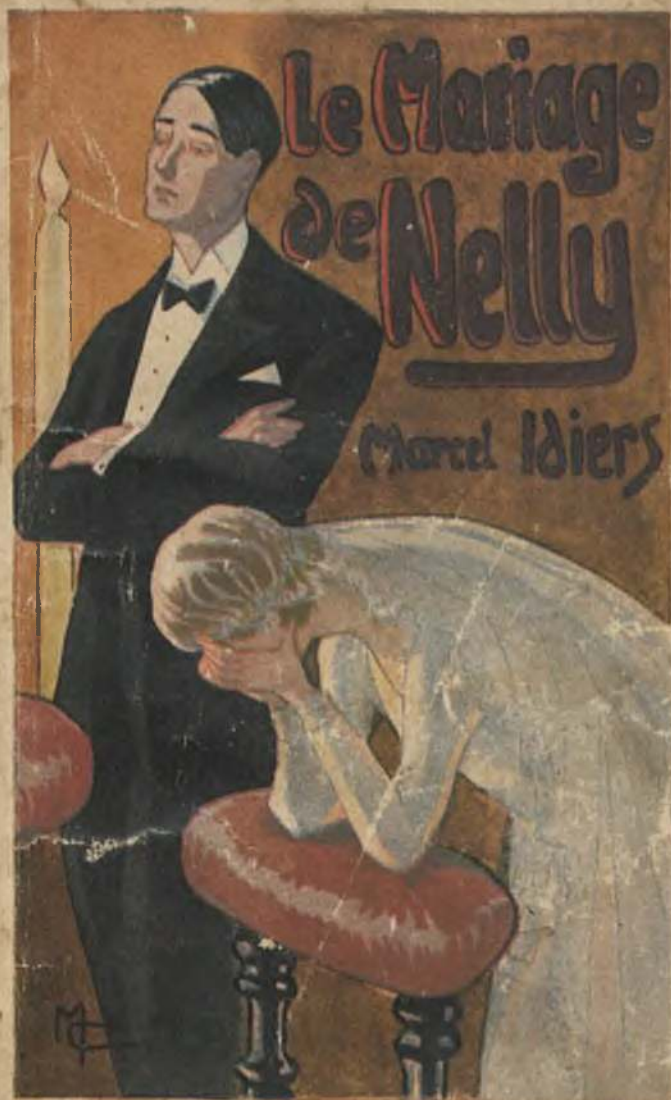




1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan PARIS (IX^{ème})

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro : 1 franc.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^m et le 4^m dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES'
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gabrienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindraz*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Ratin-Vert*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Ada CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *L'ye aux Roses*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLU : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Herolt, mécanic*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*. — 261. *Au-dessus de l'amour*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine*.
Martha FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épouse*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
M. L. BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHIERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Harry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolu.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Margita.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Mario THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pallote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Marcel IDIERS

Le Mariage de Nelly

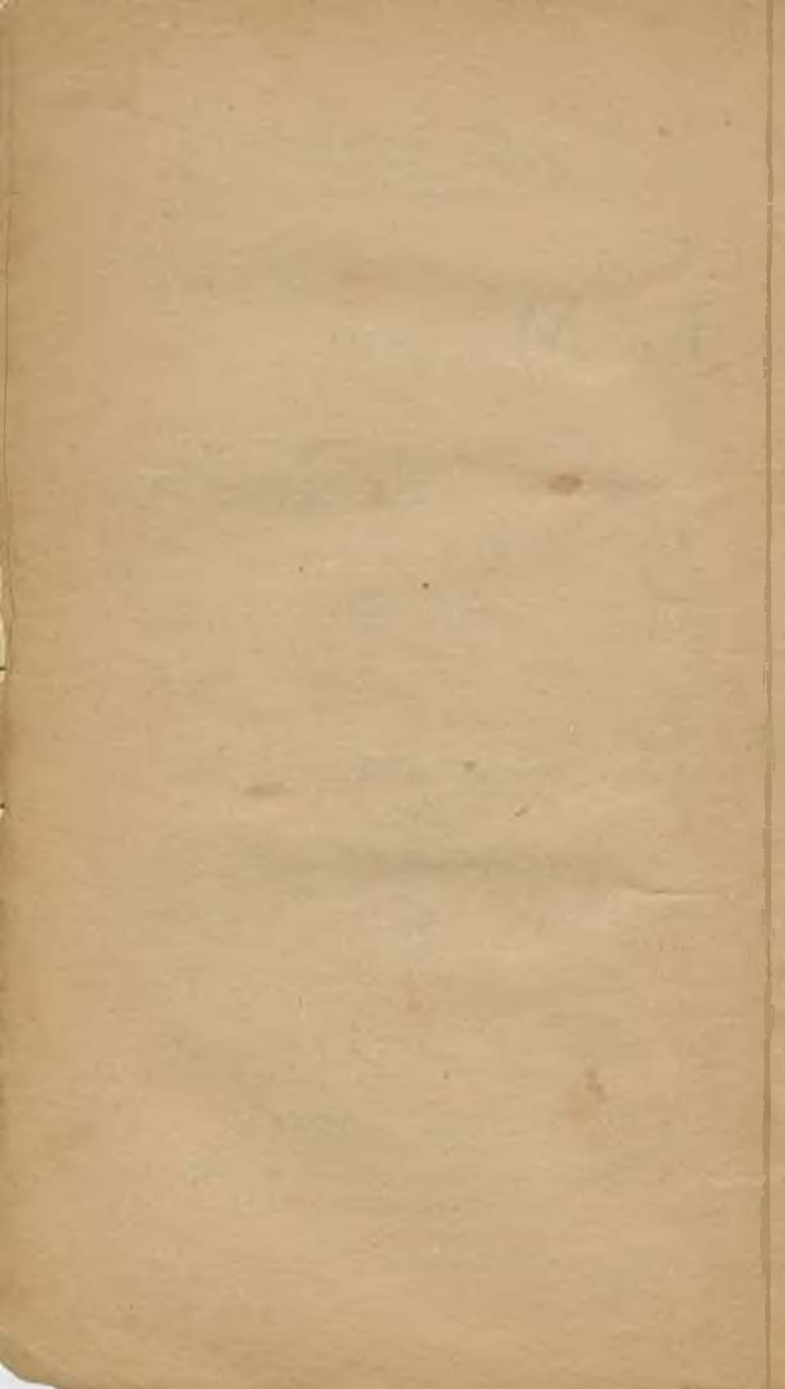
Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



Le Mariage de Nelly

I

Le bal languissait, teinté de cette vague mélancolie qui enlise les choses gaies à l'approche de leur fin, cependant que les jeunes filles, point encore rassasiées de « blues » et de « twosteps », imploraient de leurs mères résignées l'ultime quart d'heure de grâce qui devait assurer leur triomphe.

— De mon temps, chuchota une dame dont la voix avait des sonorités de petite flûte, on se tenait mieux. Les jeunes filles étaient plus modestes... et les jeunes gens donc... polis, déférents, empressés, fallait voir... Vous laissiez tomber votre mouchoir, exprès naturellement, qu'ils se disputaient l'honneur de le ramasser et vous le tendaient avec un compliment... Aujourd'hui...

— Ils se disputent à qui ne le ramassera pas ! soupira sa voisine en secouant sa chevelure fauve. Qu'est-ce que vous voulez, les femmes ambitionnent d'être traitées en égales et les hommes en profitent... Elles étaient bien plus fortes quand elles personnifiaient le sexe faible !

Mais, dites-moi, c'est bien la petite Bertin que j'aperçois là-bas, au bras de ce grand jeune homme blond ?

— Mais oui, c'est Nelly, confirma la dame à la voix flûtée en ajustant sur son nez imposant un binocle sans grâce... Vous ne savez pas qui est ce monsieur?... C'est Robert de Rochas, ingénieur, très grand avenir, sorti premier de Centrale... très riche...

— Joli garçon...

— Je vous crois... La petite Bertin pourrait plus mal choisir, mais je ne pense pas que le gaillard veuille se laisser marier comme ça... D'ailleurs, toutes les mères se le souhaitent pour gendre... Il a un succès fou.

— Je comprends cela. Mazette ! Quel chic ! Si, par-dessus le marché, il est aussi bien renté que vous le dites...

— Oh ! pour ça, je vous l'affirme... Très riche.

— Vous ne croyez pas que Germaine... ?

— Ma fille ! Ah ! bien oui... Il suffirait que je lui en parle pour qu'elle trouve immédiatement le monsieur impossible.

Son interlocutrice poursuivit, sans paraître avoir entendu :

— Si cela pouvait vous être agréable, je vous l'aurais présenté... J'ai beaucoup connu ses parents, les de Rochas avaient une propriété en Touraine, à côté de chez moi...

— Avaient ?

— Oui, Robert de Rochas est orphelin. Il habite Paris toute l'année.

La voix se tut tandis que l'orchestre attaquait les premières mesures d'un tango nostalgique. Les danseurs, plus inquiets de leurs pardessus

que du sort des demoiselles vouées à la tapisserie, galopèrent vers le vestiaire.

Les mères s'empressèrent autour de leurs filles un peu décoiffées... On entendit çà et là de ces benoîtes recommandations qui font se cabrer la jeunesse d'aujourd'hui, où il est question de lainages et de fichus noués sur les oreilles : « Tu sais comme tu t'enrhumes facilement... » « Si encore tu étais raisonnable, mais non, tu dances comme une folle... » « Regarde comme tu as chaud... » « Pourquoi as-tu voulu rester jusqu'à la fin... C'est ridicule, jamais nous ne trouverons de voiture... »

Bousculade de bon ton, baise-main distrait, regards malicieux qu'on voudrait complices et qui ne sont que vaguement polis, tout le brouhaha d'une sortie tardive.

M^{me} Bertin, qui reconduisait une amie dans sa voiture, fit signe à sa fille de se hâter.

Nelly s'empressa d'accourir. C'était une jolie fille au visage tendre encadré de cheveux châtain foncé, savamment ondulés et retroussés en bouclettes à la naissance du cou. Un teint mat, presque diaphane, et une sorte de gravité dans les traits lui donnaient un petit air pensif que corrigeait l'éclat incomparable de très beaux yeux où se lisaient toute la ferveur et toute la joie de vivre de ses vingt ans en fleur.

Mme Bertin, née de Fraipont, était, au physique, tout l'opposé de sa fille. Elevée à la campagne, et, disait-on, plutôt durement, par un père excellent mais terriblement original qui était de cet avis que les filles se doivent mener comme les garçons ; la pratique des sports violents lui avait donné une allure martiale qui la faisait vaguement ressembler à un dragon dé-

guisé en femme. De visage agréable, heureusement, mais brusque dans ses manières, elle faisait trembler quiconque l'abordait, et il n'était pas jusqu'à son époux qui ne baissât pavillon devant elle.

Le ménage, néanmoins, était des plus unis. M^{me} Bertin adorait son mari, qu'elle avait épousé par amour, un peu contre le gré de son père qui aurait aimé pour sa fille, et pour la dot de sa fille, un mari plus reluisant que ne l'était, alors, Max Bertin, ingénieur sans fortune, devenu par la seule grâce de son travail le célèbre constructeur d'autos dont tout le monde, aujourd'hui, se plaisait à louer la valeur.

Longtemps, le vieux hobereau avait tenu rigueur à son gendre de lui ravir celle qui ordonnait si admirablement sa maison, depuis la mort de M^{me} de Fraipont, et s'entendait comme personne au monde à organiser une chasse au cerf ou à mettre au bouton un cheval indocile. Puis, avec les années, constatant que son garmement de fille ne parlait pas de lui revenir et que sa dot, d'abord timidement mise à contribution, s'était muée en une usine imposante d'où sortait chaque jour un nombre croissant de voitures, il s'était humanisé.

L'influence de Nelly aidant, M. de Fraipont entretenait avec son gendre des relations de plus en plus cordiales, encore que Max Bertin, peu enclin de sa nature aux démonstrations d'amitié, se bornât à observer à son égard une stricte politesse, ainsi qu'il en usait, d'ailleurs, avec tout son entourage.

Dans la voiture qui les ramenait, M^{me} Bertin n'adressa guère la parole à sa fille. Nelly avait voulu aller au bal, elle avait dansé, sauté, bref,

s'était beaucoup amusée, tout était donc pour le mieux.

C'était une enfant, une petite fille à peine grandie — sa mère lui aurait volontiers donné douze ans — et, Dieu merci, elle trouvait déjà bien assez beau de l'escorter dans le monde et de subir, des heures durant, les confidences des mamans en mal d'hyperboliques espoirs, sans avoir encore à l'interroger sur ses impressions.

Au demeurant, que lui aurait raconté cette gamine fraîchement sortie de pension ? Que celui-ci dansait mieux que celui-là ou que l'orchestre de ce soir était meilleur ou pire que le jazz de la dernière fois... Rien d'intéressant... Des enfantillages.

Nelly, pourtant, qui n'était rien moins que la fillette que voulait voir en elle M^{me} Bertin, aurait donné tout au monde pour confier à sa mère ses premiers émois de jeune fille. Sevrée de ces mille câlineries que seuls connaissent les enfants élevés au foyer paternel, privés de cette chaude atmosphère familiale dont la pension n'est qu'une décevante copie, le cœur et l'esprit de Nelly avaient, tout au contraire, mûri presque trop vite au cours de ces interminables songeries où se complaisent les âmes exilées.

Au calme du paisible couvent, avaient succédé sans transition le rythme trépidant de la vie mondaine, les bals, les soirées, les garden-parties ; la petite fille, devenue jeune fille, s'était précipitée dans la ronde enchantée, de toute la fougue de sa juvénile ardeur. Elle avait, selon que le proclamait sa maman, beaucoup dansé et beaucoup ri, et comme elle n'était vraiment point désagréable à regarder et possédait un papa

« confortable », ses danseurs, gens pressés, ne s'étaient pas autrement privés de lui laisser entendre tout le bien qu'ils pensaient de son aimable petite personne.

Nelly avait écouté ces gracieux propos d'une oreille distraite. Cela ne faisait-il pas partie du protocole obligatoire des réunions mondaines ? Pourquoi s'en serait-elle émue puisque sa mère négligeait de s'inquiéter de ce que pouvaient bien lui raconter ses danseurs ?

Mais voici que, depuis une quinzaine de jours, un jeune homme, un beau jeune homme, tout le portrait du Prince Charmant, ne cessait de lui répéter, partout où ils se rencontraient, ce que lui avaient chuchoté les autres. Seulement, dits par lui, avec un accent de sincérité qui avait forcé son attention, ces compliments, toujours les mêmes, prenaient, tout soudain, une signification fort différente, et la « petite fille » avait fait connaissance, sans même s'en aviser, avec ce tyran adorable et redouté qui a nom : l'Amour...

Vous l'eussiez probablement fort étonnée et passablement scandalisée, de surcroît, si vous étiez venu lui dire, à brûle-pourpoint : « Mademoiselle Nelly Bertin, vous aimez M. Robert de Rochas. » Elle vous aurait, sans façon, ri au nez, la jolie demoiselle Nelly ; et pourtant, au trouble éprouvé chaque fois qu'elle voyait venir à sa rencontre la haute silhouette de Boby, à cette furieuse envie de fuir qui s'emparait d'elle, compliquée d'une non moins furieuse envie de se précipiter au-devant de lui, vous auriez pronostiqué, sans erreur possible, que la jolie Nelly Bertin était bel et bien touchée par le petit bonhomme au carquois.

Quand elle pensait au beau cavalier dont les initiales figuraient toujours en bonne place sur ses carnets de bal, Nelly l'appelait « Il », et comme elle ne pouvait en faire aveu à personne, elle se tenait à elle-même de longs discours où « Il » revenait sans cesse, plus irrésistible que la veille et paré de toutes les séductions imaginables. « Il » avait dit ceci, « Il » avait répondu cela... et encore cela...

M^{me} Bertin, cependant, ne songeait pas le moins du monde à s'étonner du hasard vraiment complaisant qui lui faisait rencontrer le jeune de Rochas dans toutes les maisons amies où elle conduisait sa fille. Ils étaient quelques-uns qui fréquentaient les mêmes salons, assistaient assidûment aux conférences des *Annales*, ou allaient réentendre *Mireille*... Sitôt qu'ils s'étaient fait présenter, elle mettait une si mauvaise volonté à les identifier que Nelly avait définitivement renoncé à lui parler de ses danseurs.

M^{me} Bertin ne cherchait pas à marier sa fille, et quand une maman ne cherche pas à marier sa fille, rien ne lui paraît ressembler davantage à un monsieur en habit noir qu'un autre monsieur en habit noir... Nelly dansait, Nelly s'amusait, voilà qui était fort bien. Pour le reste, on avait le temps d'y penser... Rien ne pressait...

Rien ne pressait... évidemment. Quand on s'appelle Nelly Bertin, — la petite G-huit, comme on la désignait familièrement — et qu'on est jolie comme un cœur, on trouve un mari du jour au lendemain... L'ennui est, justement, de rencontrer ce phénix sans l'avoir cherché et de ne savoir à quel saint se vouer.

En pareil cas, il arrive généralement que le phénix s'empresse de dépêcher chez les parents de la « petite G-huit » ou de la « petite Tapioca », son excellent homme de père, avec mission de leur demander la main de sa douce conquête ; mais M. de Rochas ne paraissait pas vouloir élire ce moyen.

À dire le vrai, le jeune homme attendait pour se déclarer sa nomination à un poste fort important qui lui avait été promis lors de sa sortie de l'École Centrale, simple question de jours, car le poste lui revenait pour ainsi dire de droit, en raison de ses brillants succès ; mais encore jugeait-il convenable de ne faire aucune démarche avant sa qualification officielle.

Ce soir-là, comme toutes les fois qu'ils se retrouvaient à l'occasion d'une soirée, Robert de Rochas avait fait à Nelly une cour éperdue.

« Il m'aime ! se disait Nelly. « Il » m'aime. »

Combien ces mots lui semblaient doux, répétés dans le secret de son cœur, et combien ce qui l'entourait prenait tout soudain un aspect différent depuis qu'elle se savait aimée... Comment n'avait-elle pas compris plus tôt que la vie est belle... belle...

— Nelly !

La jeune fille tressaillit comme au sortir d'un rêve. Aussi bien était-ce un rêve, et fort joli, qu'elle vivait tandis qu'elle s'apprêtait à gagner sa chambre.

— Comme je ne te verrai probablement pas demain matin, continua M^{me} Bertin, je te rappelle que tu déjeunes chez ton grand-père. Tu l'avais oublié... naturellement.

Nelly secoua ses boucles brunes.

— Mais non, maman... Je me souviens très

bien que grand-père m'a invitée pour demain.

— Ah ! ça m'étonne... Tu es toujours dans les nuages... Sois très aimable, n'est-ce pas, et dis-lui que nous sommes fort heureux de le savoir en bonne santé.

— Mais..., objecta timidement la jeune fille, il me semble que grand-père nous avait fait téléphoner qu'il n'était pas bien depuis quelques jours, Marie nous a dit qu'il avait toussé...

M^{me} Bertin eut un geste évasif :

— Au fait, tu as raison, Marie a téléphoné quelque chose comme cela. En ce cas, tu n'as qu'à lui dire que nous espérons qu'il est entièrement rétabli et que je lui recommande de prendre beaucoup de précautions et de ne pas fumer. Tu entends, dis-lui : « Maman trouve que vous fumez beaucoup trop. » C'est ça qui le fait tousser, mais il ne veut pas en convenir.

— Le docteur prétend que cela ne fait rien.

— Les docteurs sont des ânes. Tu ne vas pas me soutenir que le cigare n'irrite pas la gorge. Il n'y a qu'à rester cinq minutes à côté d'un fumeur pour être fixé. Fais-lui ma commission et ne t'occupe pas du reste...

Nelly s'inclina sans mot dire. Tout ce qu'elle aurait pu objecter était bien inutile... Du moment que sa mère avait décidé que l'abus du cigare faisait tousser M. de Fraipont, l'avis des médecins ne comptait pas.

Nelly s'en fut donc avenue du Bois de Boulogne, chez son grand-père, sous la conduite de la vieille Catherine, que son âge contraignait à des ménagements, en sorte que la jeune fille la précédait de cinquante pas, juste ce qu'il faut

pour se donner l'illusion de l'indépendance et sauvegarder les convenances.

Grand-papa de Fraipont l'accueillit avec joie. Le vieux hobereau, devenu ermite depuis qu'il se cloîtrait dans cet hôtel tout rempli de trophées cynégétiques, avait un véritable culte pour sa petite-fille ; celle-ci, d'ailleurs, lui rendait ses tendresses avec usure.

Rien ne lui plaisait davantage que ces petits déjeuners en tête à tête avec grand-papa Xavier, déjeuners où ne paraissaient sur la table que ses plats préférés, sans compter maintes choses défendues, salades, crudités et crèmes compliquées, rigoureusement prosrites du menu de M^{me} Bertin, qui désirait conserver sa ligne et ne craignait pas de faire partager son régime par son entourage.

Mais il n'y avait pas que cela... Il y avait aussi que M. de Fraipont s'entendait comme pas un à confesser sa petite-fille et écoutait toujours le plus gravement du monde les mille et un secrets que brûlait de lui confier son aimable conspiratrice.

Cette fois, les deux amis n'attendirent même pas le rôti pour en venir aux confidences ; M. de Fraipont n'avait eu qu'à regarder sa petite-fille pour deviner qu'il se passait quelque chose, et, brusquement, dardant sur elle ses petits yeux vifs qui savaient se faire tendres à l'occasion, il lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as ? Ta mère t'a grondée ? Allons... Parle...

Nelly devint toute rouge. Elle bredouilla :

— Mais non, grand-père, je vous assure. Maman ne...

— Bon !... Admettons que ce ne soit pas

cela, coupa nerveusement le bonhomme. Qu'est-ce que c'est, alors?... Voyons ! N'aurais-tu plus confiance en ton vieux camarade ? Tu ne vas pas me faire accroire que tu n'as rien, avec une tête comme ça !...

— Oh ! une tête comme ça ! s'indigna Nelly. Je vous assure, grand-papa, que je n'ai jamais été aussi heureuse.

Le grand-père haussa les épaules :

— Eh !... Eh !... c'est donc cela ! Tu es sans doute amoureuse...

— Oh ! grand-papa !

— Quoi ? « Oh ! grand-papa !... » Aurais-je dit une énormité?... Tu auras rencontré quelque joli cavalier et écouté ses calembredaines... C'est ça, oui ?

— Oui, grand-papa, c'est cela, avoua courageusement Nelly, sauf que M. de Rochas ne m'a jamais raconté de calembredaines.

— Ah ! ah ! Il s'appelle de Rochas... Vraiment... Officier de marine, naturellement ?

— Non... ingénieur.

— Ingénieur ? Alors ce ne sont pas les de Rochas que je pensais... Le tien... euh... celui qui nous occupe, veux-je dire, est probablement un cousin.

« Gentil ?

— Très.

— Saprستي de petite bonne femme ! Comme elle a bien dit ça !... Et tu voudrais mon avis... enfin, je m'entends... tu permets que je te donne mon avis ?

Nelly devint plus pâle qu'une morte.

— Mais oui... grand-père..., articula-t-elle en faisant un brave effort.

M. de Fraipont prit un temps, comme on dit

au théâtre quand on va énoncer quelque chose de capital. Aussi bien ne déplaisait-il pas à cet homme, jadis terrible, de faire trembler son monde.

— Eh bien ! fit-il, ce choix — car il ne peut s'agir que d'un choix — me paraît assez judicieux. Les de Rochas sont de bonne maison et, ce qui ne gâte rien, très fortunés. Je verrai donc sans déplaisir ma petite Nell devenir comtesse de Rochas...

— Grand-papa, vous êtes gentil, gentil !... s'écria la jeune fille.

— Ça ! approuva le vieillard en lissant sa moustache blanche, j'en conviens volontiers, encore que ton père n'ait pas toujours été de cet avis, mais passons... La maman ne sait rien, évidemment. Ton père non plus ?

Nelly fit signe que son grand ami avait bien deviné.

— Vas-tu le lui dire, ou aimes-tu mieux que... je me charge de la commission ?

Nelly se mordit les lèvres et déclara qu'elle préférerait cette dernière solution, mais pas tout de suite... On pourrait attendre que M. Robert de Rochas se soit déclaré.

— C'est le plus sage, approuva le grand-père, d'autant que cela ne peut guère tarder beaucoup. Par la sambleu ! si j'étais à la place de cet heureux coquin, j'aurais déjà démoli la sonnette de tes parents. Tu ne te trompes pas, au moins ? Tu es sûre que...

Nelly ne lui laissa pas le temps de continuer. Elle était certaine que ce jeune homme l'aimait et la voulait pour femme... Aurait-elle songé à lui s'il ne lui avait explicitement fait comprendre ses intentions ?

Le grand-père de Fraipont ne demandait qu'à la croire. D'ailleurs, il n'y avait rien là que de très naturel. Nelly était assez jolie et plus que suffisamment dotée pour prétendre à ce mariage.

Emportée par son sujet, la jeune fille ne se lassait point de parler, liquidant d'un seul coup tout son arriéré de bavardage. Elle décrivit et commenta ce « Il », sans rival, qui tenait désormais une si grande place dans son existence.

... Et, ce jour-là, les desserts fameux de M. de Fraipont retournèrent à l'office, dédaignés.

II

La petite G-huit accueillit, trois jours plus tard, l'annonce d'un nouveau bal chez M. et M^{me} d'Oultremont, avec des transports de joie. Elisabeth d'Oultremont était son amie la meilleure. Ex-compagnes de pension, les deux jeunes filles n'avaient point de secrets l'une pour l'autre, et comme elle n'ignorait pas que Bobby serait présent, Nell se réjouissait de mettre son amie au courant de son cher secret.

Nelly, que la toilette laissait généralement assez indifférente, s'était brusquement découvert un goût immodéré pour la parure. Elle passait maintenant de longues heures à compulsier les journaux de mode et les catalogues des grands magasins, se mettant l'esprit à la torture pour deviner ce qu'*Il* aimait et quel genre de robe pouvait avoir ses préférences.

M^{me} Bertin attachait peu d'importance à ces questions. Selon elle, une jeune fille était toujours bien, pourvu que sa robe soit rose et très fraîche. Pour tout dire, les visites chez les couturiers lui étaient un supplice. Aussi s'empressa-t-elle d'accepter la proposition de M^{me} d'Oultremont, qu'elle connaissait intimement, laquelle s'offrait à conduire les deux jeunes filles chez un couturier dont on lui avait vanté le talent et le chic extraordinaires.

Jamais Nelly n'avait été à pareille fête. C'était la première fois que sa mère l'autorisait à s'habiller à sa guise, sans autre guide que son caprice, et elle entendait en profiter.

Son amie, pourtant, ne témoignait guère du même entrain : elle laissait faire l'essayeuse d'un air de parfaite indifférence, avec, aux lèvres, un invariable : « Si vous voulez » dont M^{me} d'Oultremont finit par s'impatisser.

— Je ne comprends pas, lui dit-elle, d'un ton d'amer reproche, que tu te désintéresses à ce point de ta toilette... Tu sais pourtant ce que tu m'as promis...

Elisabeth rougit imperceptiblement et balbutia :

— Oui, maman, je sais... Je tiendrai ma promesse...

Le ton douloureux de la réponse en souligna le caractère énigmatique aux oreilles de Nelly. Elle devina que son amie devait avoir quelque secrète peine et elle conçut un peu de dépit de ce qu'elle la lui eût cachée.

La suite de l'essayage eut tôt fait de chasser ce léger nuage. Bien que très différentes, les robes de Nelly et d'Elisabeth étaient toutes deux

ravissantes et M^{mo} d'Oultremont félicita Nell de son choix.

Le soir du bal, prête avant sa mère, — elle s'était tellement hâtée qu'elle avait une bonne demi-heure de reste — Nelly demanda la permission d'user de la voiture et d'aller jusqu'à l'avenue du Bois : elle voulait se faire admirer par son grand-père avant de comparaître devant l'élu de son cœur, et, surtout, surtout... lui parler de Robert de Rochas, dont le silence la tourmentait.

Au coup de sonnette, M. de Fraipont, qui était peu accoutumé à recevoir des visites aussi tardives, sortit de sa bibliothèque pour recommander au domestique de ne pas introduire l'audacieux qui ne craignait pas de le déranger à pareille heure. Mais déjà, Nelly, rose de bonheur, franchissait le seuil et accourait à sa rencontre.

— Suis-je belle, grand-père ? dit la jeune fille. J'ai voulu que vous me voyiez avant tout le monde...

D'un mouvement plein de grâce elle avait laissé glisser son manteau et faisait la révérence à son grand ami en souriant de sa propre vanité.

Elle resplendissait dans l'enroulement du satin nacré ennuagé de tulle, dont le dernier pli se détachait à peine de ses mièvres épaules. Mais, tout soudain, elle remarqua que le vieillard la considérait d'un air un peu contraint, avec des yeux enfiévrés de souci.

— Grand-père ! questionna-t-elle, inquiète, vous n'êtes pas souffrant, au moins ?

— Non, ma chérie, non...

— Mais, reprit la jeune fille, toute sa joie

envolée, vous avez l'air tout triste... Dites-moi, cela ne vous fait pas plaisir de me voir? Je vous dérange, sans doute.

M. de Fraipont prit dans les siennes les petites mains qui se tendaient vers lui, et, attirant contre son cœur le frêle corps tremblant d'émotion, soupira :

— Écoute, petite Nell, puisque te voilà, peut-être vaut-il mieux, en effet, que je te dise, que tu saches... avant ce bal...

— Quoi? Oh! mon Dieu! vous savez quelque chose... vous avez appris... M. de Rochas?

La voix secouée d'une angoisse mortelle, Nelly ne put achever.

Le vieillard la fit asseoir et, l'enlaçant d'un geste très tendre, lui dit :

— Écoute, Nelly, tâche de préciser tes souvenirs. Es-tu bien sûre que M. de Rochas te parlait avec tout le sérieux d'un homme qui veut faire sa femme d'une jeune fille? Est-ce que ton imagination n'aurait pas exagéré la portée de sa courtoisie, un peu plus montée de ton que celle des autres jeunes gens... ou, même, aurais-tu pris pour une déclaration ce qui n'était qu'un flirt un peu trop poussé?

— Mais, grand-père, supplia Nelly, c'est effrayant ce que vous me dites là... Vous me demandez si... si je ne me suis pas trompée?

Le vieillard la serra tendrement sur sa poitrine.

— Tout le monde peut s'abuser, dit-il en évitant de rencontrer les yeux affolés qu'il sentait levés vers son visage. Ce n'est que la mort d'une illusion... Rappelle bien tes souvenirs, tes impressions... Répète-moi les paroles de ce

jeune homme, celles que tu estimais les plus positives...

Et Nelly, les lèvres frémissantes et sèches, rapporta tout le passé de son jeune amour, tout ce que lui avait dit Robert de Rochas, et qui ne souffrait aucune équivoque quant aux engagements du jeune ingénieur.

— Dans ces conditions, s'emporta le vieillard, je n'y comprends plus rien. Il ne me semble pas y avoir là aucun malentendu... A moins d'une légèreté dont je le crois tout à fait incapable, quel intérêt pouvait avoir ce monsieur à troubler ton cœur de jeune fille alors que, déjà, il est fiancé à une autre?

— Grand-père ! s'écria Nelly, que dites-vous? Fiancé d'une autre? Ça, je ne le croirai jamais... jamais... entendez-vous... jamais!

Outrée, elle lançait les mots avec tant de force qu'elle semblait en marteler son pauvre cœur blessé.

— Même si c'était le père de la fiancée qui te l'apprenait? jeta M. de Fraipont, même si c'était M. d'Oultremont...

— Elisabeth ! gémit Nelly, c'est d'Elisabeth d'Oultremont qu'il s'agit... Oh !...

Elle s'interrompit, glacée de terreur, comme si ce nom était le dernier auquel elle eût jamais songé.

M. de Fraipont comprit tout ce que ce cri renfermait de douleur, et, avec autant de ménagement qu'il lui était possible, il raconta la visite que lui avait faite son vieil ami.

— Le nom de M. de Rochas est tombé je ne sais comment dans notre conversation, dit-il. D'Oultremont, avec qui j'ai toujours été en excellents termes, a prétendu me faire bénéficier

d'une nouvelle non encore ébruitée, et il m'a confié que le mariage du jeune homme et de sa fille était chose décidée. On n'attendait qu'une occasion pour en faire l'annonce officielle... peut-être ce soir, au cours de ce bal chez eux...

A mesure que parlait son grand-père, Nelly se souvenait de l'attitude singulière de son amie et des paroles énigmatiques de M^{me} d'Oultremont. Qui sait si ce détachement affecté ne cachait pas l'assurance d'un cœur qui goûtait, déjà, la joie du rêve accompli?

— Voilà ce qu'on m'a dit, conclut le vieillard. Ai-je eu raison de te prévenir?

— Vous êtes très bon, grand-père, articula péniblement Nelly. Je sais que vous agissez toujours pour mon bien. Elisabeth mérite plus de bonheur que ne pourra lui en donner un homme qui se joue à mentir... car il m'a menti, grand-père. Pourquoi? Je l'ignore, mais il m'a menti!

La bouche amère, les yeux secs, Nelly se mordit les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Les mots lui raclaient la gorge sourdement, et, quand même, elle se condamnait à parler, à essayer de persuader son grand-père qu'elle ne souffrait pas, pour se donner le change à elle-même, semblait-il, et faire illusion au désarroi qui la secouait de la tête aux pieds comme une pauvre chose battue par la tempête.

— Je le verrai ce soir, fit-elle en rajustant son manteau. Il le faut bien... mais... soyez tranquille, je ne lui demanderai aucune explication, ni à lui, ni à elle...

« A l'avenir, je saurai m'arranger pour ne plus les rencontrer... Allons! je me sauve...

Adieu, grand-père, maman doit m'attendre, et j'ai tout juste le temps de me composer une figure souriante. »

III

— Grand-père n'est pas malade, j'espère? lui jeta M^{me} Bertin, du plus loin qu'elle aperçut sa fille. Tu es restée tellement longtemps...

Nelly se hâta de la rassurer, point fâchée de cette diversion qui dissipait ses appréhensions en détournant l'attention maternelle, car il lui semblait que ses premières larmes devaient avoir marqué son visage d'un sillon indélébile.

— Grand-père et toi, continua M^{me} Bertin, vous êtes aussi bavards l'un que l'autre... T'ai-je dit que M. Lefèvre viendrait au bal?... j'ai peut-être oublié de t'en parler?

— M. Lefèvre? questionna Nelly, à qui ce nom ne rappelait rien de précis.

M^{me} Bertin s'impacienta :

— Tu vas sans doute me répondre que tu ne sais pas qui c'est, fit-elle. Ah ! j'avais bien raison de dire que tu es toujours dans les nuages, ma pauvre petite... C'est le secrétaire de ton père... Tu l'as rencontré, ici même, une bonne dizaine de fois, mais, naturellement, Mademoiselle rêvassait, comme à son habitude.

Nelly se souvint brusquement d'un jeune homme, à la vérité, assez quelconque, que son

père appelait M. Maurice, et pour qui il paraissait avoir une certaine considération.

Elle ne l'avait guère remarqué et ignorait totalement qu'il allât dans le monde.

— C'est moi qui l'ai fait inviter chez d'Oultremont, fit évasivement M^{me} Bertin... Je te dis cela pour que tu n'aies pas l'air de tomber de la lune s'il venait t'inviter à danser, et il viendra certainement, car c'est un garçon bien élevé...

Si Nelly avait été moins désespérée, la réflexion de M^{me} Bertin n'aurait pas manqué de la faire sourire, tant était amusante l'idée que ce M. Lefèvre croirait devoir reconnaître l'attention qu'avait eue pour lui la femme de son patron, en condescendant magnanimement à faire danser sa fille.

— C'est un charmant homme, ajouta la mère de Nelly, ton père y tient beaucoup... Je n'ai pas besoin de te recommander d'être très aimable.

Nelly ne répondit pas. Cette recommandation n'avait pour elle rien d'imprévu ; toutes les fois qu'elle lui parlait d'un quelconque monsieur de leurs relations, sa mère usait de cette formule immuable, à croire qu'elle la soupçonnait de tirer la langue aux gens qu'elle rencontrait pour la première fois.

— Je croyais que papa viendrait avec nous, dit-elle, comme sa mère l'entraînait vers la voiture. Il y était presque décidé...

— Presque... oui, mais je l'ai décidé tout à fait à n'en rien faire, répondit M^{me} Bertin. Il ne danse pas... Alors, je me demande bien à quoi il passerait son temps... D'ailleurs, il préfère de beaucoup rester à la maison et se cou-

cher tôt... Au fond, il a le monde en horreur...

Nelly ne se souvenait pas avoir jamais remarqué que son père eût horreur du monde, mais puisque sa mère l'affirmait...

Elle se raidit en pénétrant sous le vaste porche de l'hôtel et réussit même à esquisser un sourire admirablement imité à l'adresse de M^{me} d'Oultremont qui se portait à leur rencontre.

— Betty vous attend avec une folle impatience, lui dit l'hôtesse... Vous la trouverez dans le petit salon jonquille...

Nelly acquiesça d'un signe de tête, mais se jura à part elle de ne pas mettre les pieds dans le salon jonquille où était sa rivale ; n'était-il pas déjà assez pénible d'être obligée d'assister à ce bal, sans avoir encore à se donner le spectacle d'une Betty triomphante et hypocritement amicale ? Sans doute l'attendait-elle pour lui annoncer ses fiançailles avec Robert de Rochas, ces fiançailles si jalousement tenues cachées et qui seraient, ce soir, le secret de polichinelle.

Le bal, déjà, était fort animé, et Nelly sentit s'accroître sa souffrance à écouter cette musique de fête qui célébrait un événement dont son infortune faisait les frais.

Adossée à une colonne, elle suivit d'un œil machinal le va-et-vient des couples enlacés, redoutant et espérant tout à la fois le reconnaître parmi les habits noirs.

Souvent, ainsi, elle l'avait guetté, dès son entrée, et presque toujours c'était lui qui la découvrait le premier et lui adressait un petit bonjour tout en dansant... Mais ce soir... aurait-il l'audace seulement de la regarder en face?...

Après la félonie dont il venait de se rendre coupable, c'était peu probable...

Un jeune homme qu'elle connaissait — n'était-ce pas un ami de Robert de Rochas? — vint la prier à danser et se retira tout contrit du sec refus que lui valait son audace.

Douloureuse, pétrissant son mouchoir dans sa paume enfiévrée, Nelly évinça les uns après les autres ceux qui sollicitaient l'honneur de la faire danser, même crut-elle un moment avoir envoyé promener le protégé de M^{mo} Bertin, l'ineffable M. Lefèvre, mais elle ne tarda pas à l'apercevoir qui attendait la fin d'un tango, prêt à se diriger vers elle. Pour ne pas avoir à refuser les bons offices de ce nouveau candidat, et incapable de se maîtriser plus longtemps, Nelly résolut d'aller se réfugier dans une petite pièce attenante au vestiaire, où personne, lui semblait-il, ne songerait à venir troubler sa solitude.

A bout de force, elle referma farouchement la porte derrière elle, pour échapper à la hantise de cette musique odieuse, et se laissa tomber dans une bergère, le front enfoui dans les mains.

Elle goûtait cette paix relative depuis deux minutes à peine quand, tout soudain, la porte s'ouvrit, livrant passage à Elisabeth d'Oultremont, qui n'avait cessé de la chercher depuis son arrivée.

— Nelly, vous êtes là? fit la jeune fille en se tournant vers la tache claire que faisait, dans l'ombre, la toilette de M^{lle} Bertin.

Nelly se sentit étreinte par les mains de son amie avant même d'avoir articulé une parole.

— On m'avait affirmé que vous étiez ici, dit Betty d'Oultremont en caressant affectueusement les paumes brûlantes de M^{lle} Bertin...,

quelqu'un que votre attitude de ce soir a grandement étonné...

Nelly tressaillit.

— Ne me parlez pas de *cette* personne, fit-elle avec effort.

— Pourquoi? Parlons-en, au contraire... M. de Rochas est désolé... croyez-moi, que vous ayez feint de ne pas le voir tout à l'heure quand il s'est approché de vous.

Nelly ne protesta pas.

Ainsi donc, Robert de Rochas l'avait aperçue tandis qu'elle laissait errer son regard sur la foule des danseurs, il s'était même approché d'elle, mais si profond était son trouble qu'elle ne s'en était point avisée...

Véhémente, Nelly saisit le poignet de son amie.

— Je serai franche, dit-elle. Je sais... enfin... j'ai appris que M. de Rochas était... votre fiancé... Elisabeth.

— Mon...

Elisabeth n'en dit pas davantage. Elle venait de comprendre, en un éclair, l'étrange contenance de son amie et sa trop visible émotion.

— De qui tenez-vous ce... renseignement? demanda-t-elle, après un instant de réflexion.

— De la seule personne qui ait vraiment qualité d'annoncer une semblable nouvelle, fit Nelly en pinçant les lèvres, c'est-à-dire de monsieur votre père lui-même...

Elle s'attendait à voir son amie rougir de confusion, mais, tout au contraire, Betty d'Oul-tremont lui entoura câlinement le cou de ses bras menus et, avant qu'elle soit revenue de sa surprise, lui déposait un rapide baiser sur le front.

— Petite Nell, disait-elle... Si vous saviez...

Si vous saviez... Mais tenez... J'aime encore mieux vous montrer... combien vous vous trompez... Venez... Accompagnez-moi jusqu'à ma chambre...

Nelly se leva sans hâte. Ce qu'elle entendait lui causait à la fois tant de surprise et de confusion qu'elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

— Venez, répéta doucement Betty en lui prenant la main.

Machinalement, Nelly la suivit.

Les deux jeunes filles gagnèrent sans bruit un palier dérobé donnant sur l'escalier de service et montèrent deux étages. Betty ouvrit une porte, tourna un commutateur et, s'effaçant devant son amie, prononça :

— Ma chambre !

Nelly ne put réprimer un frisson. En fait, ce réduit de six pieds carrés que Betty appelait « sa chambre » n'était rien moins qu'engageant. Au froid glacial qui y régnait venait encore s'ajouter une pénible impression de nudité produite par la vue du carreau tenant lieu de parquet et des murailles peintes à la chaux. Un lit de fer, recouvert d'une grossière couverture grise, un prie-Dieu, placé devant un grand crucifix surmontant la cheminée sans glace et sans feu, et une petite table en bois blanc, portant une cuvette, en composaient tout l'ameublement.

Nelly se tourna vers son amie :

— Votre... chambre, fit-elle... Mais...

Betty, la face irradiée d'une joie céleste, ne lui laissa pas le loisir de continuer, et, ayant fait asseoir Nelly sur l'étroite couchette, elle lui dit, d'une voix tremblante d'émotion :

— Dans quelques mois, j'aurai quitté cet

oratoire pour une véritable cellule de... religieuse... Les Dames du Carmel, dont la maison mère est en Angleterre, m'ont inscrite sur la liste de leurs futures novices...

— Vous prendriez le voile...

Nelly était tellement bouleversée qu'elle ne vit pas le sourire d'ineffable bonheur qui illuminait la face de son amie, tandis qu'elle lui répondait :

— J'ai toujours désiré me faire religieuse, ma chère Nelly... C'est mon vœu le plus cher.

— Mais alors, interrompit la jeune fille, éperdue, ce que M. d'Oultremont a dit à mon grand-père...

Betty eut un geste résigné :

— Illusion... Mon pauvre papa espère encore, hélas ! me voir changer d'avis, ma pauvre maman aussi... et, comme tous deux croient faire pression sur ma décision — irrévocable, croyez-le bien — mon père n'aura pas craint d'énoncer comme... certaine, à son vieil ami de l'rapont, une chose qui n'existe que dans son imagination, sans se douter, évidemment, qu'il pouvait jeter le désarroi dans l'âme d'une autre jeune fille...

« Maintenant qu'elle *sait*, maintenant qu'elle connaît l'absolue vérité, j'espère que cette jeune fille me pardonnera le mal que... »

Nelly lui saisit les mains, d'un geste spontané.

— Betty, voyons... Vous en vouloir... Je suis bien trop heureuse de...

Mais elle se mordit les lèvres. Parler de sa joie, de son bonheur à cette charmante créature qui venait de l'entretenir de son renoncement aux choses du monde lui apparaissait presque sacrilège.

Elisabeth d'Oultremont devina sa pensée, et, sans cesser de lui sourire, elle lui dit, indulgente :

— Pourquoi hésitez-vous, Nelly, ne suis-je pas votre meilleure amie?... N'ayez aucun scrupule à m'avouer que vous aimez M. de Rochas... Je l'avais, d'ailleurs, deviné, comme bien vous pensez... Rien ne peut me faire plus de plaisir que de vous savoir heureuse. J'ai pris toutes mes dispositions pour assurer mon bonheur dans une autre voie... la seule qui me convienne, la seule que je juge capable de ne me causer aucune déception. Vous aurais-je parlé comme je le fais si j'avais la moindre amertume à vous voir épouser ce monsieur qui est digne de vous et...

Elle regarda malicieusement son amie.

— Et? questionna Nelly, les joues empourprées.

— Et qui vous aime...

— Oh! Betty...

— Qui vous aime... parfaitement... C'est bien simple, c'est lui-même qui me l'a dit, ajouta Betty... Car, vous pensez bien, n'est-ce pas, que si papa prend la liberté de nous fiancer, M. de Rochas et moi, au gré de son désir qu'il confond avec la réalité, c'est beaucoup parce que M. de Rochas et moi sommes amis d'enfance. Seulement, ce que ce brave papa ignore, c'est que Robert de Rochas n'a jamais traité d'exaltation passagère mon intention arrêtée de prendre le voile; je lui en fis confidence voici deux ans déjà, et lui, en retour, du premier jour qu'il vous a vue, est venu me déclarer qu'il avait découvert la jeune fille de ses rêves.

« Ah !... ah ! vous ne dites plus : « Oh ! Betty ! » mademoiselle la modeste... »

Pour toute réponse, Nelly, transportée de joie, sauta au cou de son amie.

— Allons ! conclut Betty, je crois que je vais pouvoir aller rassurer ce grand nigaud d'ingénieur, qui doit se faire « du sang noir », comme dit ma bonne ; figurez-vous qu'il ne parlait rien moins que de partir pour le fin fond de l'Afrique... Je vous demande un peu... sans même connaître les raisons de votre froideur...

« Évidemment, il ne pouvait pas deviner. »

Nelly tressaillit :

— Vous n'allez pas dire à M. de Rochas que... enfin, ce que mon grand-père m'a répété, supplia la jeune fille. J'en mourrais de honte.

— Tranquillisez-vous... fit Betty. Je ne lui dirai rien de la sorte, aussi bien vous suffira-t-il de paraître... et de sourire pour dissiper toute équivoque... Tout au plus lui donnerai-je à entendre que son amour est partagé...

Sa voix était lente mais admirablement timbrée, à la façon de ces gestes, à la fois prudents et fermes, qu'on a pour faire un mal nécessaire à autrui... ou à soi-même... Relevant ses longs cils d'or qui, depuis un moment, dérobaient son regard à son amie, elle reprit plus vite :

— Je connais suffisamment votre... fiancé, ma chère Nelly, pour savoir qu'il vous rendra très... très heureuse. Quant à moi, je répondrai à l'appel d'En-Haut, à l'appel d'un autre...

Sa figure prenait, comme son accent, des ardeurs singulières lorsqu'elle parlait de ce bonheur futur, de ce bonheur dans le renoncement qui remplissait Nelly d'émerveillement et de crainte.

— Vous ne m'aviez jamais dit, fit la petite G-huit, en caressant le front de son amie, que vous vouliez entrer au couvent.

— Mes parents m'avaient demandé de taire mes résolutions, répondit calmement Betty d'Oultremont, au moins jusqu'à ma majorité.... Je sais qu'ils espèrent encore que je changerai d'avis, mais, loin de modifier ma décision, chaque jour qui s'envole me rapproche de Celui qui m'attend...

Elle désigna le crucifix et ajouta :

— Vous ne pouvez pas savoir, Nelly, ce que veut dire le mot « vocation ». On est appelé par quelqu'un qui parle en maître et dont les droits sur nous sont bien supérieurs à ceux que peuvent avoir nos parents, nos frères, nos sœurs et nos amis... On ne peut pas répondre autrement que par « oui »... On ne songe même pas à répondre... On est appelée... On se lève et on va...

Betty se laissa tomber sur son prie-Dieu et, la tête enfouie dans les mains, s'abîma en prières.

A la voir ainsi agenouillée, les épaules émergeant du tulle vaporoux, et la nuque comme offerte à la hache d'un invisible bourreau, Nelly frissonna... Prise d'une indicible terreur, elle se précipita vers Betty et l'enlaça d'un geste tendrement protecteur...

Certes, rien n'eût paru plus étrange que la vue de ces deux jeunes filles, en robes de bal, toutes à l'émotion de leurs confidences, dans cette cellule de nonne où leur parvenait, à peine assourdi, l'écho des fox-trot et des blues.

Betty ayant achevé ses explications, et persuadé son amie qu'à l'exemple de Marie elle

s'était assuré « la meilleure part », les deux jeunes filles regagnèrent le rez-de-chaussée.

Robert de Rochas, secrètement averti de leur absence, les attendait sur le seuil du petit salon et les regarda s'approcher, avec l'orgueilleux sourire d'un général qui verrait venir à lui la double statue de la Victoire et de la Paix...

IV

Témoin de l'empressement, peut-être un peu trop visible, que Nelly avait mis, la veille, à accueillir les bons offices de cet éternel danseur au masque d'empereur romain, Maurice Lefèvre s'était livré à une discrète enquête auprès de ses amis.

La petite G-huit étant de celles dont on parle, il n'avait pas tardé à acquérir la quasi-certitude qu'un autre, plus avisé, l'avait devancé. M. de Rochas, lui dit-on, n'attend plus que sa nomination officielle pour faire sa demande. Pour ce qui était d'être agréée, la dite demande en mariage avait toutes les chances de l'être, attendu que le jeune ingénieur comptait parmi les plus mirifiques partis du moment.

Une fois de plus se vérifiait l'adage fameux qui veut que la fortune sourie aux audacieux, qu'il s'agisse de traverser l'Atlantique comme Costes et Bellonte, ou, plus modestement, d'ob-

tenir la main de M^{lle} Bertin, dite Nell, héritière du célèbre fabricant d'automobiles.

« J'ai été trop discret, soupira amèrement Maurice Lefèvre, trop bien élevé, pour tout dire. En relations étroites avec Max Bertin, j'ai cru qu'il me suffirait de m'en ouvrir à lui ou à M^{me} Bertin quand j'estimerais le moment opportun, et pendant ce temps-là, pendant que j'attendais, sans oser souffler mot de mon amour, un homme employait toute sa science à tourner la tête à cette innocente jeune fille avant même que d'en avertir ses parents.

« Belle malice, en vérité, que de capter l'attention d'une couventine qui en est à ses premières sorties dans le monde, piètre triomphe que celui-là ; comme si le premier danseur venu n'en pourrait faire autant... Et, Dieu sait si Robert avait déjà une longue expérience du flirt : On murmure quelques fadaises d'un ton pénétré, on affecte de ne paraître au bal que pour une seule, on convient de se retrouver ici et là, et, l'attrait du mystère aidant, on fait figure, sans trop de frais, d'un personnage de légende... On se fait aimer... Mais... minute. A vouloir brûler les étapes, on se brûle parfois aussi les ailes..., monsieur de Rochas... Quand M^{me} Bertin saura... »

Maurice Lefèvre interrompit brusquement son soliloque... « Quand M^{me} Bertin saura, répétait-il, que sa fille a accordé son cœur à un inconnu... sans la consulter... sans même le lui faire entendre par une de ces allusions qui sont de mise entre une mère et sa fille, il se pourrait fort bien que M^{me} Bertin prenne très mal la chose... »

Il connaissait la dame, Dieu merci, et savait

qu'elle n'était pas précisément commode sur le chapitre des convenances... non plus que sur aucun autre chapitre, d'ailleurs. Elle aimait donner son avis en toutes choses et s'arrangeait presque toujours pour transformer cet avis en un ordre formel...

La veille, durant les loisirs forcés que lui avait laissés le bal des d'Oultremont, Maurice Lefèvre s'était longuement entretenu avec M^{me} Bertin. De toute évidence, la mère de Nelly était à cent lieues de se douter de la démarche imminente que projetait d'accomplir Robert de Rochas.

« Cette démarche, se dit le secrétaire du constructeur, il ne faut pas qu'il la fasse... »

Les lèvres pincées, les traits durs, il marchait de long en large dans son bureau, pesant le pour et le contre, répugnant à l'idée de se poser en délateur, mais incapable de se dissimuler l'imminence du péril...

Robert de Rochas avait de la fortune, un brillant avenir, un grand nom... M^{me} Bertin, qui ne manquait pas d'ambition, l'agrèerait, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute...

Non, cela ne serait point. Il n'allait pas échouer au port parce qu'un autre aurait pris inconsidérément les devants. Le moyen ne lui plaisait guère, mais quand on n'a pas le choix... on use des moyens qu'on a. Et puis, depuis qu'il la connaissait, il aimait Nelly Bertin...

« Elle n'aurait pas un sou que je l'épouserai quand même, se dit Maurice Lefèvre... Il n'a tenu qu'à moi de le lui faire comprendre, et j'ai eu grand tort d'hésiter, évidemment. »

Pourquoi ne s'était-il pas déclaré plus tôt?... Nelly l'aurait plus que certainement accepté des

mains de ses parents à qui elle donnait toute sa confiance... Trop sûr de lui, il avait caressé la chimère de la conquérir petit à petit ; il avait rêvé d'une Nelly frémissante, venant à lui les mains tendues ; il avait voulu ne la devoir qu'à lui-même afin de goûter avec elle, et par elle, l'ivresse parfaite d'un amour résultant de leur réciproque exaltation...

L'impétuosité même de son désir en avait arrêté l'aveu sur ses lèvres, l'instinctif respect d'un homme bien élevé pour une jeune fille encore adolescente lui avait commandé de se taire ; il avait craint de se voir accuser d'un manque de tact que sa position privilégiée dans la maison aurait rendu insupportable, et il avait patiemment guetté chez celle qu'il aimait l'éveil d'une imagination encore endormie, ou, du moins, qu'il croyait encore endormie, et voici qu'elle naissait, cette imagination, au moment précis où un autre s'interposait entre eux...

La disputer ouvertement à Robert de Rochas n'était pas tâche facile, encore qu'il sût pouvoir compter sur l'appui de M^{me} Bertin... Quant à l'amour que Nelly éprouvait pour le jeune homme, Maurice ne s'en inquiétait pas : il y voyait un sentiment enfantin que son amour à lui effacerait rapidement ; il l'aimait tant que Nelly en serait touchée et finirait par oublier Robert.

Un coup sec frappé à la porte du bureau interrompit ses réflexions. Machinalement, il se saisit d'un porte-plume et s'assit en hâte devant la grande table encombrée de graphiques. Ce ne pouvait être le patron, il n'aurait pas frappé pour s'annoncer, pourtant, il n'était pas encore

arrivé — Maurice Lefèvre s'en avisait seulement maintenant — et il allait être dix heures.

— Entrez, dit-il.

C'était M^{me} Bertin. Elle traversa rapidement la vaste pièce et, sans paraître remarquer l'étonnement qui se peignit sur les traits du jeune secrétaire, elle lui fit signe de la main de ne pas se déranger et lui lança, tout à trac :

— Monsieur Lefèvre, il faut absolument que je vous parle...

Le secrétaire s'inclina, vaguement inquiet :

— Mais parfaitement, Madame..., parfaitement.

— C'est au sujet de mon mari, poursuivait M^{me} Bertin... Sa santé m'inquiète beaucoup depuis quelque temps... Je le crois très affaibli...

Maurice Lefèvre avait eu tout le loisir de se ressaisir. Poursuivant son idée fixe, il s'était sottement imaginé qu'il s'agissait de Nelly, mais comprenant qu'il s'était trompé, il respira, soulagé.

— M. Bertin s'est beaucoup fatigué, ces deux derniers mois, dit-il. La mise au point de notre dernier modèle lui a donné énormément de soucis... Peut-être que...

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? coupa M^{me} Bertin, vous aussi le trouvez changé...

— Chagné n'est pas le mot, Madame, surmené tout au plus... Nous avons eu une fin d'année très chargée, le Salon, les nouveaux modèles...

M^{me} Bertin tendit les mains, suppliante, — chez cette femme les sentiments avaient toujours quelque chose d'excessif.

— Épargnez-moi les explications techniques,

fit-elle, vous savez bien que je n'y entends rien. Je voulais simplement vous demander si vous aviez remarqué que mon mari... que la façon d'être de mon mari, plutôt, se soit modifiée...

Et, comme Maurice Lefèvre hésitait à répondre, cherchant peut-être une formule polie, habile, pour exprimer sa pensée, elle ajouta :

— Je vais vous dire pourquoi je vous demande cela, monsieur Maurice... Je vous ai toujours considéré comme un ami... Je sais que je n'ai pas à me gêner avec vous... Depuis plusieurs semaines, mon mari me paraissait tourmenté, chagrin, bizarre même, j'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai fait venir le médecin.

— Le D^r Blanckart?

— C'est cela même, c'est lui qui nous a toujours soignés, j'ai une absolue confiance en lui... Seulement, vous savez ce que c'est, Blanckart, précisément parce qu'il nous connaît intimement, n'ose pas toujours dire le fond de sa pensée. J'ai senti qu'il me cachait quelque chose et j'ai exigé qu'il fasse appeler un de ses confrères en consultation...

— C'était sans doute s'alarmer bien à tort, émit le secrétaire.

— Eh non ! justement, rétorqua M^{me} Bertin avec fébrilité, je croyais, comme vous, qu'il allait s'y refuser ou, tout au moins, se récrier, mais pas du tout, il a fait droit à ma demande sans émettre la moindre objection... C'est donc que mon pauvre mari est plus sérieusement atteint que je ne le crois...

Maurice Lefèvre voulut la rassurer :

— Je dirais plutôt, fit-il, que c'est, de la part

du D^r Blanckart, un excès de prudence, mettons de scrupule, si vous voulez.

— Non... Mon mari est malade... Monsieur Maurice, vous-même le savez... Il est presque impossible que vous ne vous en soyez pas aperçu, mais vous ne voulez pas me l'avouer... Pourtant, vous me rendriez service en me disant la vérité.

Maurice Lefèvre fut sur le point de répondre qu'il avait remarqué, en effet, que son patron n'était plus le même homme depuis deux mois, mais il lut dans les yeux de M^{me} Bertin une telle angoisse et un si ardent désir d'être trompée, qu'il se mordit les lèvres pour retenir la parole imprudente qui allait lui échapper.

— Je vous assure, Madame, dit-il, que vous auriez tort de vous inquiéter... Une fatigue passagère...

— Oui, fit-elle, vous êtes bien tel que je vous supposais, un véritable ami... Un ami sur qui je pourrai compter...

Elle conclut :

— Quand même, je vais prier le D^r Blanckart et son collègue de venir vous rendre visite quand ils auront examiné mon mari... Peut-être pourrez-vous leur donner d'utiles indications. Personne ne connaît mon mari mieux que vous, qui travaillez avec lui journellement.

Maurice Lefèvre acquiesça.

— Je me tiendrai volontiers à l'entière disposition de ces messieurs, dit-il.

M^{me} Bertin comprit que le jeune homme ne lui en dirait pas davantage. De toute évidence, il devait avoir remarqué quelque chose, mais il lui répugnait d'en faire l'aveu à la propre femme de l'intéressé. En pareil cas, il y a des

silences qui sont plus éloquents que toutes les paroles, car la contrainte que s'imposait Maurice Lefèvre n'était, hélas ! que trop évidente.

Moins d'une demi-heure plus tard, le D^r Blanckart et son collègue, le professeur Héraud, se faisaient annoncer chez le secrétaire de Max Bertin, qui les fit immédiatement pénétrer dans son bureau.

— Monsieur, lui dit le D^r Blanckart, ce n'est pas sur la prière de M^{me} Bertin que mon collègue et moi avons tenu à vous entendre... A la vérité, M^{me} Bertin nous a demandé de vous faire visite, mais c'est moi qui lui ai suggéré cette démarche... Sans doute en mesurez-vous toute l'opportunité ?

Sans répondre à la question qui lui était posée, le jeune secrétaire dit, aussi calmement qu'il le put :

— Je vous écoute, Messieurs.

— Nous avons, fit-il, dissimulé de notre mieux la gravité de la situation à M^{me} Bertin, mais, vis-à-vis de vous, Monsieur, nous n'avons pas, Dieu merci, à user de ménagement... Je vous demande seulement de répondre très sincèrement aux questions qu'il est de notre devoir de vous poser.

Il se recueillit à nouveau, guettant l'approbation de son collègue, et poursuivit :

— Il importe peu, pour l'instant, que vous connaissiez la nature de la maladie, ce qui nous occupe est ceci : notre examen nous porte à croire que M. Bertin a déjà subi une notable diminution de ses facultés intellectuelles... Votre avis est-il que nous aurions commis, sur ce point, une erreur de diagnostic ?

Cette fois, sans plus essayer de se dérober, Maurice Lefèvre répondit d'une voix ferme :

— Je ne le pense pas, Messieurs.

— Vous estimez... que nous ne nous sommes pas trompés?...

Le jeune homme eut un geste de douloureuse commisération :

— Hélas ! dit-il...

Il se fit, tout soudain, un grand bruit dans l'antichambre, et, avant que les trois hommes aient eu le temps d'intervenir, M^{me} Bertin, bousculant l'employé qui tentait de la retenir, se força un passage jusqu'à eux.

— J'ai tout entendu ! s'écria-t-elle, révoltée.

Et s'adressant à Maurice Lefèvre :

— Comment osez-vous insinuer une chose aussi monstrueuse ? dit-elle...

Le D^r Blanckart se hâta d'intervenir :

— Je vous en prie, Madame, fit-il... Dans l'intérêt du malade et dans le vôtre aussi, tâchez de rester calme... S'il en était autrement, nous nous verrions obligés de remettre cet entretien à plus tard, et je le déplorerais, croyez-le...

— Pourquoi m'avoir caché la vérité?... gémit-elle d'une voix gonflée de sanglots.

Le praticien hocha la tête. Il n'ignorait pas que M^{me} Bertin aimait tendrement son mari et lui était demeurée aussi attachée qu'aux premiers jours de son mariage.

— Promettez-moi d'être vaillante, implora Blanckart. Courageuse... très courageuse.

— Je vous le promets, articula sourdement M^{me} Bertin.

Résignée à tout entendre, elle s'accouda au bureau et suivit d'un air farouche l'interrogatoire de Maurice Lefèvre.

Le D^r Blanckart, baissant le ton, reprit en s'adressant au jeune homme :

— Nous tiendrons donc pour entendu que vous aviez, au cours de vos occupations professionnelles, remarqué chez M. Bertin les... défaillances à quoi je faisais allusion... Pourriez-vous nous préciser à quelle époque remontent vos premières observations?

— A deux mois environ, répondit Maurice Lefèvre en évitant de rencontrer le regard de M^{me} Bertin, qu'il sentait braqué sur lui. Défaillances toutes passagères, d'ailleurs, et dont je n'ai pas jugé bon d'avertir qui que ce soit, car je savais que, tôt ou tard, M^{me} Bertin en arriverait à vous consulter...

Blanckart et son collègue approuvèrent de la tête.

— J'ai pu, poursuivit le secrétaire, obtenir de M. Bertin, toutes les fois que c'est devenu nécessaire, qu'il se repose entièrement sur moi, et presque toujours il s'est rangé à mon avis...

M^{me} Bertin, qui l'écoutait, haletante, eut un mouvement de surprise. Elle savait, mieux que personne, combien le caractère de son mari était volontaire et entier ; que Maurice Lefèvre soit arrivé à lui faire partager sa manière de voir lui paraissait extraordinaire.

— Monsieur, lui dit le D^r Blanckart, je ne puis que vous féliciter de votre zèle et de votre discrétion, mais, aussi bien, n'est-ce là qu'une mesure temporaire... Vous ne pouvez, indéfiniment, assumer cette tâche... ingrate... je ne crains pas de le dire...

« Dans l'intérêt de M. Bertin et de ses affaires, qui sont considérables, ne vous semblerait-il

pas qu'il serait sage d'obtenir qu'il donne sa démission?... Je vous demande de nous répondre en toute franchise, comme vous l'avez fait jusqu'ici. »

Au mot de démission, M^{me} Bertin avait bondi.

— Démissionner ! s'exclama-t-elle, les joues empourprées, démissionner à cinquante-deux ans ! Mais, vous n'y pensez pas, monsieur Blankart... Mais c'est sa mort qu'il signerait ! sa condamnation irrémédiable !... Je veux bien admettre que son état de fatigue anémique, son présent épuisement aient pu lui faire commettre quelques erreurs, erreurs dont il a été le premier à convenir, d'ailleurs, mais sa lucidité générale est demeurée parfaite... Vous avez pu vous en rendre compte par vous-même tout à l'heure... En dehors de ses affaires... il...

Le praticien eut un geste excédé.

— C'est que, justement, dit-il, il y a les affaires... Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer la gravité que peut avoir, au point de vue de la simple sauvegarde de vos intérêts, l'état de santé de Monsieur votre mari.

M^{me} Bertin haussa les épaules, dédaigneuse :

— Je me moque bien de ce que vous appelez mes intérêts, fit-elle... Je sacrifierai mon dernier centime s'il le faut, mais je ne supporterai pas que mon mari soit en rien diminué à ses propres yeux et dans l'opinion du monde, si prompt à la compassion ironique.

Et, se tournant vers Maurice Lefèvre :

— Je suis sûre que Monsieur me donne raison, dit-elle. Les automobiles *La Torpille* ne peuvent pas exister sans Max Bertin, leur fondateur... En m'opposant à ce que mon mari donne sa démission, c'est non seulement son

prestige que je défends, mais encore l'avenir de son affaire industrielle.

« Voyons, monsieur Lefèvre, vous m'approuvez, n'est-ce pas? Vous ne refuserez pas de me seconder, de nous aider... »

— Je ne demande qu'à vous prouver mon dévouement, Madame, affirma le jeune homme ; mais je crains que ce ne soit beaucoup présumer de mes forces, les responsabilités matérielles sont lourdes.

— Je les assumerai toutes, déclara M^{me} Bertin avec une véhémence passionnée... Je vous donne pleins pouvoirs...

Maurice Lefèvre parut faire un violent effort sur lui-même :

— M. Bertin, dit-il, n'est pas toujours disposé à changer d'avis quand il prend une décision qu'il estime opportune. J'ai eu le bonheur, dans la plupart des occasions, d'obtenir de lui qu'il modifie ses résolutions, mais, à deux ou trois reprises, j'ai été contraint d'agir à son insu, de la façon qui me paraissait le plus conforme à la bonne marche des affaires... Il ne s'apercevait pas, en donnant sa signature, que j'avais passé outre à ses ordres... mais ce sont des choses qui ne peuvent indéfiniment se répéter...

M^{me} Bertin, plus âprement décidée que jamais à ne pas céder, intervint :

— Du moment que je vous affirme que je prends tout sur moi... Il n'y a aucun danger à retarder cette malheureuse démission.

« Acceptez-vous? »

Maurice Lefèvre dut entendre une voix qui lui chuchotait à l'oreille : « Ose... Nelly sera tienne. »

ir — J'accepte donc, Madame, fit-il, en se redressant, à la façon d'un lutteur qui se prépare au combat.

e — Je rends, une fois de plus, hommage au dévouement de Monsieur, intervint précipitamment le Dr Blanckart, mais afin de lui éviter, et à vous aussi, Madame, de fâcheuses surprises, permettez-moi de vous indiquer, sommairement, d'accord avec mon confrère, les phases par lesquelles évoluera, selon toutes probabilités, l'état du malade. L'hyperesthésie actuelle se compliquera, un jour ou l'autre, de phénomènes d'hallucinations que la position en vue de M. Bertin rendra bien difficiles à tenir secrets... Ensuite, l'anémie cérébrale ensablera lentement le cerveau malade...

M^{me} Bertin, indomptable, ne voulut pas se tenir pour battue.

— Ce ne sont là que des hypothèses, fit-elle ; avec des soins, beaucoup de soins, et beaucoup de dévouement, j'entreprendrai d'enrayer la maladie.

« Monsieur Lefèvre m'y aidera », ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune homme.

— De toutes mes forces, Madame, répondit Maurice Lefèvre...

Les docteurs s'inclinèrent...

Devant cette lutte de l'amour disputant sa proie à la mort, ils se sentirent envahis de pitié, leurs lèvres hésitèrent et leur science se rétracta dans un demi-mensonge : ils convinrent qu'avec d'extrêmes précautions, du repos, des soins attentifs... on pourrait, peut-être, retarder ou arrêter les progrès du mal.

Et M^{me} Bertin se reprit à espérer.

V

Maurice Lefèvre, qui avait reconduit les deux médecins, trouva M^{me} Bertin dans une attitude désespérée, le front enfoui dans les mains et le regard fixé au sol, comme si elle y voyait un tas de cendres fumantes.

Ne venait-elle pas d'assister, pendant cette heure tragique, à la ruine de sa vie et à l'anéantissement de son bonheur d'épouse? Le verdict des docteurs — ce verdict qu'elle *savait* terriblement vrai, bien qu'elle l'eût discuté avec une fougueuse énergie — la poignardait jusque dans ses souvenirs de fiancée radieuse et éblouie qu'elle avait été à vingt ans... Tout cela, toute une vie, n'était plus que vestiges abolis et consumés.

Maurice Lefèvre, sincèrement ému, touché de cet héroïsme féminin qui s'apprêtait à gravir avec une si magnifique bravoure son douloureux calvaire, s'approcha de M^{me} Bertin et lui renouvela l'assurance de son absolu dévouement.

M^{me} Bertin saisit la main du jeune homme :

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, dit-elle avec véhémence, de tout ce que vous avez fait pour moi, de tout ce que vous ferez encore, car je ne me dissimule pas que votre tâche sera malaisée...

Il aurait voulu lui répondre qu'elle disposait d'un moyen de reconnaître son attachement, qui le paierait au centuple de tout ce qu'il pourrait jamais faire pour elle et son mari, mais il se retint ; un semblable avou dans un pareil moment aurait eu par trop l'air d'un marché...

La sirène de l'usine fit entendre son glapisement aigu, des portes claquèrent et un bruit confus emplit la vaste cour de l'usine...

Ils se regardèrent sans mot dire... Autour d'eux, la vie continuait inexorable... la vie, faite de petites joies et de grandes douleurs, menue peau de chagrin que grignote le temps, très vite ou très lentement, selon notre humeur, mais sans arrêt...

— J'espère, dit soudain M^{me} Bertin, arrachée pour une seconde à ses souvenirs, que vous ne serez pas malheureux au milieu de nous, monsieur Maurice ?

Le jeune homme tressaillit.

« Aurait-elle deviné ? » se dit-il, en évitant de regarder son interlocutrice, et fort effrayé d'un avou qui lui brûlait les lèvres.

Mais M^{me} Bertin, point dupe de son silence, revint patiemment à la charge.

— Mon mari, dit-elle, il y a quelques mois, m'avait fait part de votre intention de le quitter... Il ne m'en a jamais reparlé depuis. Je suppose que vous avez définitivement renoncé à ce départ...

Maurice Lefèvre hocha la tête :

— Définitivement... Non, Madame... Mais pour le moment je ne songe pas à vous quitter.

Elle s'étonna :

— Pour le moment ! Pourquoi ? Auriez-vous

trouvé une... firme qui vous offre des... appointements meilleurs?... Dans ce cas, c'est bien simple...

Il l'arrêta, d'un geste excédé :

— Il ne s'agit pas de cela... Pas du tout de cela...

— Mais de quoi, alors?...

Il la vit, penchée vers lui, sollicitant presque cette confession qui ne pourrait la surprendre beaucoup tant il lui semblait qu'elle l'avait devinée, et, n'y tenant plus, la voix altérée, il s'écria :

— J'attendais ce verdict des médecins comme le signal de ma délivrance... Je savais qu'ils vous conseilleraient d'obtenir de M. Bertin qu'il se retire des affaires, et j'aurais démissionné, moi aussi... avec quel soulagement!...

Elle l'arrêta, le visage brusquement durci.

Il comprit aussitôt qu'il s'était grossièrement trompé en s'imaginant qu'elle se doutait de quelque chose, et il se demanda s'il aurait jamais le courage de lui dire la vérité, mais M^{me} Bertin ne lui laissa pas le temps de se ressaisir.

— Expliquez-vous, dit-elle, pourquoi vouliez-vous quitter cette maison?

Il baissa la tête, et dans un souffle :

— Parce que j'aime, dit-il.

Elle chercha quelques secondes et n'eut aucune peine à trouver. Alors, marchant vers lui, elle articula, la voix sourde :

— Nelly? C'est ma fille que vous aimez?

Il fit signe qu'elle ne se trompait pas.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle... C'est classique... la fille du patron...

Le jeune homme pâlit sous l'insulte.

— J'aime sincèrement M^{lle} Bertin, fit-il...

M^{me} Bertin ricana :

— Elle vous aime peut-être aussi... Vous auriez tort de vous désespérer...

Mais, tout soudain, rappelée au sentiment de la réalité, elle cessa brusquement ses sarcasmes. La présence, à l'usine, de Maurice Lefèvre était indispensable... Force lui était de le ménager.

— Vous auriez pu, dit-elle avec hauteur, vous adresser à son père ou à moi...

— Je l'aurais fait, avoua le jeune homme, si je n'avais eu la conviction que M^{lle} Bertin en aimait un autre...

— Un autre? Vous voulez dire que ma fille aime quelqu'un?...

Sa stupefaction montrait bien à quel point M^{me} Bertin était plus épouse que mère.

Maurice Lefèvre acquiesça :

— Je crois qu'elle aime M. de Rochas, dit-il,

M^{me} Bertin sursauta :

— Je vous défends, fit-elle, de tenir, devant moi, des propos aussi offensants, monsieur Lefèvre. Il n'y a, d'ailleurs, pas un mot de vrai dans ce que vous osez affirmer.

« Ma fille n'aime personne, sachez-le... Votre susceptibilité vous aura entraîné à faire ces sottises déductions. Dieu merci, Nelly — qui est une enfant — n'aime encore que ses parents... La menace suspendue sur la tête de son père qu'elle adore, voilà ce qui occupe, en ce moment, toute son imagination et tout son cœur, la pensée de le sauver... et pas autre chose...

— Je voudrais vous croire, Madame, soupira le jeune secrétaire, mais ie crains que certains

détails concernant M^{lle} Nelly ne vous aient échappé... Vous avez été très absorbée par la récente indisposition de M. Bertin et...

— Il suffit, Monsieur, coupa sèchement la femme du grand constructeur d'autos. Je vous dis, moi, que ma fille n'est pas de celles qui accordent leur cœur à quiconque, sans le déclarer à leur mère... J'espère que vous me ferez l'honneur de me croire...

Maurice Lefèvre ne répondit mot. Jamais M^{mo} Bertin n'admettrait que Nelly lui ait caché quelque chose, elle la voyait encore enfant — ne venait-elle pas de le dire à Maurice Lefèvre au cours de leur discussion?

M^{me} Bertin se leva.

— Si j'ai bien compris, fit-elle, vous retarderiez votre départ au cas où je consentirais à vous donner ma fille en mariage?

— Je n'ai posé aucune condition, se récusait le secrétaire... J'aime M^{lle} Bertin..., je l'aime sincèrement ; mais, désespérant de l'épouser, je préfère m'en aller...

— Pour qui connaît notre situation, cela revient absolument au même... Vous ne posez pas d'ultimatum, mais l'ultimatum se pose de lui-même.

Le cœur battant à tout rompre, Maurice Lefèvre interrogea du regard M^{mo} Bertin, n'osant croire encore, après l'accueil glacial que lui avait valu son aveu, qu'elle fût disposée à consentir à son mariage.

Elle devina sa muette interrogation et, désirant s'épargner une question directe, conclut :

— J'en parlerai à ma fille...

Lefèvre eut un geste résigné.

Le regard de M^{me} Bertin se durcit.

— Ayez bon espoir, fit-elle, amère... Nelly aime beaucoup son père... Elle m'écouterà.

— Je ne voudrais, pour rien au monde..., s'empressa le jeune homme, faire pression sur l'esprit de M^{me} Bertin.

— Je sais..., persifla M^{me} Bertin, vous êtes très grand seigneur, mais moi, je tiens essentiellement à ce que vous ne résilie pas vos fonctions... Votre présence au côté de mon mari est plus que jamais précieuse... Vous paraissez, d'ailleurs, l'avoir admirablement compris... monsieur Lefèvre.

— Je vous ai offert spontanément de continuer ma collaboration, s'indigna le jeune homme...

— En stipulant que vous aimiez ma fille...

— Cet aveu m'a échappé...

— Au bon moment...

Il voulut protester, mais elle l'arrêta :

— Qu'importe... Puisque vous triomphez... Pourquoi nous payer de mots?... Vous ne me proposez pas de marché, c'est moi, moi seule, qui vous en propose un... Combien de fois devrai-je vous le répéter : je désire que vous restiez en fonctions...

— Je resterai, dit-il.

— Voilà qui est entendu... Vous aurez la réponse de ma fille dans trois jours...

Ayant dit, elle passa, indifférente, devant Maurice Lefèvre, et s'en fut, le laissant en proie à des réflexions assez contradictoires, où la joie du succès se tempérerait d'une sourde humiliation.

Comme M^{me} Bertin regagnait son logis où on l'attendait pour déjeuner, elle entendit la voix de Nelly dans le hall, qui répondait au téléphone.

— Je serai patiente, je vous le promets, disait la petite G-huit... Mais quand vous me ferez signe...

« Dans une dizaine de jours, c'est cela... Au revoir... à jeudi... »

Elle venait juste de raccrocher le récepteur quand elle aperçut sa mère.

— Qui était-ce ? fit M^{me} Bertin, en affectant la coutumière indifférence qu'elle avait pour tout ce qui concernait Nelly.

— Elisabeth d'Oultremont, répondit Nelly sans se troubler, elle me demandait si je viendrais avec elle au thé de M^{me} Raveau... c'est jeudi.

— Tu lui as répondu que oui ?

— Je lui ai dit que je te demanderais si tu voulais bien m'y conduire... Je pense que tu voudras...

— Nous avons le temps d'en reparler, maugréa M^{me} Bertin... Êt papa, comment va-t-il ? La visite des médecins ne l'a pas trop... fatigué?... Qu'est-ce qu'il t'a dit quand je suis partie?... J'avais peur qu'il ne soit impressionné par la présence du professeur Héraud... Tu lui as bien expliqué que sa présence était tout à fait fortuite ?

— Je lui ai dit... ce que tu m'avais dit, fit Nell. Il a paru me croire... Il trouve ce M. Héraud très bien, très fort... Il se demande comment ce médecin, qui ne l'a jamais vu, connaît si bien son cas... Pauvre papa... C'est mal de le tromper comme nous faisons.

M^{me} Bertin haussa les épaules :

— Tu aimerais mieux lui dire la vérité... Sais-tu seulement ce que m'a conseillé le D^r Blanckart quand je l'ai revu tout à l'heure?

— 'Tu as revu le D^r Blanckart tout à l'heure?

— Évidemment... Où crois-tu donc que j'ai été?... Chez ma modiste, peut-être?

— Il t'a dit que c'était grave? gémit Nelly.

M^{me} Bertin baissa la voix :

— Ton père n'est pas seulement surmené... C'est anémié qu'il est... anémié cérébralement, et Blanckart voulait que j'obtienne de lui qu'il donne sa démission...

— Papa, donner sa démission ! Mais, c'est insensé !...

— Bien entendu... Ce serait lui porter un coup mortel... Seulement, comme il lui est déjà arrivé de commettre certaines erreurs, je suis terriblement inquiète.

Nelly réfléchit un court instant, et, soudain :

— As-tu demandé conseil à ce monsieur dont tu me parlais l'autre jour, son secrétaire?...

— M. Lefèvre... oui... Il est de l'avis des docteurs...

— Il pense que papa devrait se retirer des affaires? questionna anxieusement la jeune fille.

M^{me} Bertin eut un geste d'accablement :

— Il le croit, oui, mais, en attendant, il consent à s'occuper de tout et à assurer la bonne marche de l'usine... C'est un garçon de grande valeur.

Nelly ne répondit pas. Sa mère l'observait, attendant le moment favorable pour lui faire part de ses desseins, trop habile pour brusquer

les choses, ce qui aurait eu pour conséquence de mettre sa fille en défiance.

Les deux femmes déjeunèrent en tête à tête, M. Bertin, décidément plus accablé qu'il ne voulait en convenir, préférant rester dans sa chambre.

Nelly, quand sa mère l'avait surprise au téléphone, ne lui avait dit qu'une partie de la vérité, juste assez pour travestir son mensonge et libérer sa conscience, car s'il était exact que Betty d'Oultremont lui eût téléphoné, ce n'était pas du tout pour lui faire part de son désir de la retrouver au bal des Raveau, mais pour lui annoncer un événement autrement important.

« Papa et maman, lui avait dit son amie, viennent enfin de capituler. Ils ont abandonné tout espoir de me voir changer d'avis — peut-être est-ce mon attitude au bal qui les aura éclairés. — Après une ultime explication, je viens de leur arracher la permission d'annoncer, avec quelle joie, à la Supérieure des Dames du Carmel, que j'étais prête à entrer au noviciat.

« J'attends leur réponse — qui ne fait pas de doute — dans une dizaine de jours... De son côté, *notre* ami de Rochas, satisfait de la façon dont je m'acquitte des ambassades, veut bien me charger d'une communication point trop désagréable... Il est convoqué pour demain en huit au siège de sa société, et, déjà, il sait de source certaine que c'est pour lui notifier sa nomination...

« Nous connaissons ensemble la « bonne nouvelle », avait conclu la gentie Betty, et célébrerons en même temps nos « fiançailles » ; tandis que les Sœurs du Carmel m'appelleront à elles

pour me fiancer à mon nouveau Maître, Robert de Rochas ira trouver M. Bertin et lui demandera votre main... »

Les deux amies avaient encore échangé divers propos et clos l'entretien par cette recommandation de Betty d'Oultremont de ne pas ébruiter le double événement avant une dizaine de jours.

Nelly, n'était l'état de santé de son père, aurait été la plus heureuse des femmes. Sitôt sa demande agréée, — Nelly ne doutait pas une minute que sa demande ne fût agréée — Robert de Rochas la viendrait voir chaque jour, précédé d'une gerbe de fleurs...

Quel bonheur de se voir, de se parler sans contrainte, d'échanger ces mille riens charmants qui sont le langage des fiancés, sous toutes les latitudes!... Déjà, elle prenait, avec d'incroyables précautions, la mesure du deuxième doigt de sa main gauche... celui où il lui glisserait la bague de fiançailles... en attendant l'anneau nuptial qui consacrerait sa tendre servitude...-

Dix jours! Qu'était cela?... moins que rien quand on voit poindre au bout la félicité de toute une vie!...

... Et pourtant... Que de choses peuvent arriver en dix jours, que l'on n'a pas prévues.

VI

Dans son boudoir, M^{me} Bertin explique à sa fille :

— Je ne t'ai pas tout dit... Maurice Lefèvre, le secrétaire de ton père, nous est d'un grand secours en ce moment... Grâce à lui, uniquement grâce à lui, tu m'entends, papa ne sera pas obligé de donner sa démission...

Et, avec un air de défi, elle ajoute :

— Il dépend de toi qu'il continue à nous aider...

Nelly va se récrier qu'elle ne comprend pas, mais sa mère lui impose silence d'une brusque pression de la main et entreprend sa cruelle confidence, sans beaucoup de ménagement pour ce jeune cœur inaccoutumé à la douleur, puisqu'aussi bien il lui faudra le sacrifier tout entier.

Nelly écoute sa mère comme on écoute un orage qui gronde dans le lointain, et qui, d'une seconde à l'autre, va tout anéantir sur son passage... Avant même que d'expérimenter que le bonheur reste toujours, hélas ! en deçà de nos rêves, elle apprend que le malheur dépasse de beaucoup nos appréhensions les plus folles.

Lorsqu'il lui arrivait de penser, le plus rarement possible, qu'un jour viendrait où elle perdrait son père qu'elle chérissait, cette pensée

s'associait toujours dans son esprit à l'image d'un beau vieillard s'éteignant doucement, tendrement bercé par ceux qui l'aimaient, comme une belle musique qui nous a charmés cesse de se faire entendre... Mais quoi ! Son père serait encore là... Le brillant Max Bertin, que tous admiraient, vivrait... et sa voix n'aurait plus qu'incohérences, son regard vide ne la reconnaîtrait plus... Elle lui parlerait et il ne la comprendrait pas...

Elle en fut, à la lettre, épouvantée...

— Il ne faut pas, dit-elle... Il faut le soigner... le guérir...

— Il faut d'abord lui éviter tout souci, toute espèce de fatigue, soupire M^{me} Bertin... C'est pour cela que Maurice Lefèvre nous est précieux.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il était de l'avis des médecins ? fait Nelly... Je ne comprends pas comment cela se fait... Mieux que personne, pourtant, il doit savoir combien papa est intelligent.

M^{me} Bertin a un geste d'accablement :

— Il a avoué que, depuis longtemps déjà, depuis plusieurs mois, il s'attachait à suppléer à l'insuffisance de son patron et à pallier les effets de ses erreurs... Il n'en a rien dit pour ne pas m'inquiéter... sachant que, tôt ou tard, j'en arriverais à consulter un médecin qui, lui, me conseillerais d'obtenir que papa donne sa démission.

— Tu as eu raison de refuser...

— Jamais je ne lui infligerai l'horreur d'une retraite... Cesser de s'occuper d'une affaire qui est toute sa vie, tout son orgueil, sa raison d'être, ce serait le poignarder...

— Mais si M. Lefèvre consent à...

Nelly s'interrompt brusquement... Tout à l'heure, elle n'a pas très bien compris en quoi il dépend d'elle que le jeune secrétaire continue son office, mais voilà que, tout à coup, elle croit comprendre.

— Il consent, articule sourdement M^{me} Bertin, mais il y met une condition...

L'anxiété de Nelly est devenue telle, ses traits sont à ce point décomposés, que M^{me} Bertin hésite...

— Il voulait partir, fait-elle..., s'embarquer pour les colonies...

— Et... tu as... réussi à l'en dissuader?

La voix de la petite G-huit s'est faite si menue et si humble qu'elle est à peine intelligible.

M^{me} Bertin n'ose plus répondre... Les yeux cloués au plancher, elle sent toute sa belle énergie l'abandonner.

C'est Nelly qui rompt la première le silence.

— Cette condition... quelle est-elle?

M^{me} Bertin fait appel à tout son courage...

— Il veut t'épouser, prononce-t-elle tout bas.

— Il...

— Oui, Maurice Lefèvre t'aime... Il m'a demandé ta main...

Nelly, immobile, frémissante comme un arbuste qui a senti le premier souffle de la tempête, fixe sur sa mère des yeux agrandis d'épouvante. Son cri est un cri d'alarme, mais M^{me} Bertin feint de n'y voir que l'étonnement d'une toute jeune fille à qui l'on parle mariage pour la première fois.

Elle poursuit, très vite :

— Ton père et moi serions tout disposés à l'agréer comme gendre... En égard aux cir-

constances... Je pense que tu n'hésiteras pas...

— Maman !

Nelly vient de proférer le plus fervent des appels, celui que l'âge n'abolit pas... L'instinct de l'enfant demeure en nous si vivace qu'aux heures de danger nous ne pouvons que répéter ce mot, qui résume toute notre aveugle confiance en celle qui nous a bercés.

... Mais M^{me} Bertin estime sans doute trop périlleux de comprendre sa fille.

— Explique-toi, dit-elle... Tu serais bien en peine de le repousser, tu ne le connais pas...

Nelly s'est ressaisie. Elle répond, d'une voix que l'émotion étangle au fond de sa gorge :

— Je ne puis pas l'épouser !... Je n'aimerai jamais M. Lefèvre !...

— Tu ne l'aimeras jamais ! qu'en sais-tu ? Apprends d'abord à le connaître...

— C'est impossible, maman...

M^{me} Bertin hausse imperceptiblement les épaules :

— Ce que je te demande, dit-elle, n'est pas un sacrifice... Je me borne à t'indiquer *ton* devoir... Je fais le mien... A toi de juger si tu as le droit de priver ton père d'un collaborateur indispensable...

« Je crois t'avoir suffisamment exposé les raisons majeures qui me font désirer la présence de Maurice Lefèvre aux côtés de ton père... Sous le romanesque prétexte de vivre ta vie... d'être heureuse... tu ne précipiteras pas la déchéance de celui que nous aimons ? »

— J'allais me fiancer..., implore Nelly... J'aime un jeune homme...

— Tu aimes un jeune homme... Vraiment..

Tu sais donc ce qu'aimer veut dire... Malheureusement, ce... jeune homme ne sauvera pas ton père de la ruine, de la mort lente qui le guette...

« Tu tiens entre tes mains son destin, tu sais que si Maurice Lefèvre l'abandonne, c'est, pour lui, l'obligation de donner immédiatement sa démission de chef d'entreprise... Tu sais que sa démission, à cette heure, lui causerait un choc qui le mènerait au tombeau... Tu n'ignores rien de tout cela et, délibérément, tu refuses... »

— J'aime Robert de Rochas, souffle la petite G-huit... Je serais si heureuse d'être sa femme... N'ai-je pas le droit de choisir mon mari?

— Tu n'as pas le droit de priver ton père d'un concours qui lui est aussi nécessaire que l'air pour respirer... Sachant que tu peux le sauver, tu n'as pas le droit de lui refuser ton aide... Tu n'en as pas le droit... non... pas le droit...

— Maman, supplie Nelly... Maman, j'aime beaucoup papa... Je voudrais le sauver... mais n'y a-t-il pas un autre moyen?

— Il n'y en a pas, brusque M^{me} Bertin... Nous avons absolument besoin de M. Lefèvre... Quand tu le connaîtras mieux, tu l'apprécieras... Il t'aime depuis longtemps et il te rendra heureuse...

— Oh ! heureuse !...

— Mais certainement... Je me demande bien pourquoi tu ne serais pas heureuse avec ce garçon qui est fort intelligent et d'une conduite irréprochable...

« Tu le verras ce soir... Je lui ai dit de venir bavarder un moment avec nous quand il en aura terminé avec ton père... »

Nelly soupire, elle demande :

— Maman, veux-tu me permettre d'aller jusque chez grand-père?...

Elle s'est dit que son grand ami était seul capable de lui donner un peu de courage... beaucoup de courage... pour supporter cette nouvelle épreuve.

— Chez grand-père? s'étonne M^{me} Bertin... Mon Dieu... Va voir grand-père, oui... Seulement... Tu ne vas pas lui raconter toutes ces histoires, j'espère?... Ne lui dis pas un mot de tout cela... Tu comprends bien, ma pauvre enfant, que personne ne doit savoir...

— Je te le promets, fait Nelly.

— Je ne voudrais pour rien au monde...

— Je ne lui dirai rien, assure la petite G-huit...

Brave petite G-huit... Elle a déjà son plan... Il lui suffira de ne rien dire du tout... de laisser croire à grand-père de Fraipont que Robert de Rochas est fiancé à Betty... En le trompant, c'est elle, surtout, qu'elle trompera, mais elle a besoin de s'abuser, parce qu'elle a besoin de créer un prétexte qui éloignera d'elle celui qu'elle aime...

Grand-père est parfaitement dupe de sa comédie, d'ailleurs... avant même qu'elle lui ait dit quoi que ce soit, il lui a suffi, comme toujours, de voir sa pauvre petite figure ravagée de chagrin pour s'imaginer que les choses en sont restées où elles en étaient... Et, tout de suite, il trouve une foule de consolations, un régiment de bonnes raisons pour oublier cet indigne monsieur.

— Ne le regrette jamais... Il n'en vaut pas la peine..., dit-il.

— Je suis très triste, soupire la petite G-huit.

Comme il sait bien la consoler, comme il la doriote, ce grand-père plus maternel qu'une maman.

La petite G-huit écoute, en fermant les yeux, ces paroles apaisantes, ces mots qui sont un baume à sa douleur.

— Tu épouseras, quelque jour, un brave garçon qui t'aimera... que tu aimeras, fait doucement son grand ami.

La petite G-huit a frissonné : « Que tu aimeras... »

— Je crois, dit-elle, que M. Lefèvre...

— Ah ! vraiment !... N'est-ce pas le secrétaire particulier de ton père?...

— Oui. Tu le connais?

— Pas beaucoup... Tu sais, je ne vais jamais à l'usine, moi... Je crois que je l'ai aperçu une fois ou deux en compagnie de ton père... Il m'a fait l'effet d'un charmant garçon.

« Mais toi... »

La petite G-huit eut une moue désabusée.

— Oh ! moi ! fit-elle.

— Comment : « Oh ! moi ! » mais il me semble que tu es la première intéressée... S'il te demande en mariage...

— Il m'a demandée en mariage.

— Ah ! Et ta mère lui a donné sa réponse?

— Oui... Elle veut bien... Papa aussi... Moi... j'hésite.

— Il ne te plaît pas?

— Pas beaucoup, mais maman dit que cela n'a pas d'importance, que j'apprendrai à le connaître, et qu'alors il me plaira.

Le grand-père se mordit les lèvres, embarrassé.

— C'est ce qui arrive quelquefois, en effet, dit-il.

— Pas toujours.

— Pas toujours, évidemment... Ce serait trop beau...

La petite G-huit soupira. Elle pensait comme son grand-père, que « ce serait trop beau »... mais, déjà, elle était résolue, non pas à tenter l'expérience, mais à se soumettre...

« Il ne peut pas y avoir d'alternative, se disait-elle. Je n'aimerai jamais Maurice Lefèvre, on n'aime pas quelqu'un quand on a donné son cœur à un autre. »

— Je sais des mariages parfaitement heureux, lui dit doucement le vieillard, qui ont eu comme point de départ une bonne et solide amitié, une amitié affectueuse faite d'estime réciproque.

Nelly ne demandait qu'à le croire. Au demeurant, elle connaissait si peu ce M. Lefèvre, qu'il aurait été vraiment prématuré de se faire une opinion.

— Nous en reparlerons dans huit jours, dit-elle en prenant congé de son grand ami.

Elle affectait une allure joyeuse, dont M. de Fraipont n'était guère dupe.

— Pauvre gosse ! soupira-t-il.

Il ne croyait, certes, pas si bien dire.

Jusqu'au soir, jusqu'au moment du dîner, que M. Bertin prit avec les siens, Nelly s'absorba dans l'étude de « son anglais ». Elle était déjà d'une certaine force et perfectionnait sans cesse son accent au moyen de disques de gramophone — conférences ou monologues — qu'elle écoutait attentivement pour en noter les moindres nuances.

Adresse ou... maladresse, M^{me} Bertin n'eut

rien de plus empressé que d'aiguiller la conversation sur le secrétaire de son mari. M. Bertin en pensait beaucoup de bien et le proclamait à tous les échos.

Selon lui, Maurice Lefèvre était un jeune homme accompli...

— Je l'ai, dit-il, toujours un peu considéré comme un fils...

M^{me} Bertin lança un furtif regard à sa fille. Sans doute, Nelly comprendrait-elle.

Las ! La petite G-huit comprend surtout que le siège de son père est fait. Indifférent, il répète une phrase apprise...

— Je l'ai invité à passer la soirée, énonce évasivement M^{me} Bertin.

— Excellente idée, approuve son mari.

Ah ! oui, la leçon est bien sue... Il n'est pas jusqu'à la petite G-huit qui, docile, esquisse un faible sourire consentant.

M^{me} Bertin est rassurée. Nelly acceptera...

VII

Ce qu'a été cette soirée, Nell, tôt réveillée le lendemain, essaie de se le rappeler. Une chose est certaine, elle s'en voudrait de ne pas en convenir très loyalement, Maurice Lefèvre a été parfait. Fort prévenant, excessivement aimable, sans la moindre fanfaronnerie.

Elle s'était dit, qu'admis pour la première

fois dans l'intimité, de la famille, il se laisserait peut-être aller à faire montre d'une certaine suffisance. Sans le connaître, elle l'avait jugé poseur... Il ne l'est pas. Elle s'est avisée, aussi, qu'il était très bien élevé — Nelly croyait qu'un employé, un homme qui n'est pas « du monde », était forcément mal élevé... Il n'en est rien...

Pour ce qui est de lui plaire... La question ne se pose pas... Elle aime Robert de Rochas... Elle n'aimera jamais que lui... Elle *sait* que Maurice Lefèbre... ou n'importe quel autre jeune homme, n'a aucune espèce de chance de lui plaire, tout au plus lui concède-t-elle qu'il n'a rien de désagréable...

Il était très ému — point n'est besoin d'être une femme bien avertie pour remarquer ça, une femme tout court a tôt fait de déceler chez un homme ce trouble particulier qui le rend semblable à un petit garçon ; — elle l'a deviné, aussi, ingénument admiratif...

Maurice Lefèbre, quand il lui parle, quand il la regarde surtout, a l'air de s'adresser à une idole. Il la met sur un piédestal, et Nelly a beau faire, elle ne peut s'empêcher d'en concevoir un secret plaisir ; c'est une satisfaction qu'elle n'a jamais éprouvée à l'égard de Robert de Rochas...

Une jeune fille est rarement insensible à qui lui témoigne aussi visiblement son admiration, c'est un hommage auquel nulle fille d'Eve n'est indifférente.

Quand elle a vu le tremblement de ses mains, sa figure pâle, frémissante, elle en a conçu un naïf orgueil, elle s'est dit qu'il était doux de s'entendre proclamer, même silencieusement,

l'élue d'un homme, celle qui remplit toute sa vie...

Il n'a pas osé faire de projet, ni esquisser aucune allusion à leur prochaine union ; c'est elle qui a pris les devants et lui a dit, en évitant de rencontrer son regard :

— Maman m'a appris que vous consentiez à rester auprès de mon père, monsieur Lefèvre ; je vous en suis infiniment reconnaissante...

Lui-même a feint de ne pas comprendre et de ne pas entendre le ton d'ultime résignation avec lequel Nelly a prononcé cette pauvre phrase qui scelle le pacte de leur mutuelle convention.

Il l'a interrogée sur ses préférences, ses lectures, ses musiciens favoris, ses occupations... Quand elle lui a dit qu'elle apprenait l'anglais, il a légèrement tiqué. Il ne doit sans doute pas ignorer que si elle a pioché avec tant d'assiduité la langue de Shakespeare, c'est qu'elle se préparait à être la femme de Robert de Rochas, dont la mère est Anglaise et dont la famille est très entichée de tout ce qui est anglais.

Elle a insisté, avec un peu de cruauté, sur ce dernier chapitre, et lui a complaisamment expliqué qu'elle corrigeait son accent au moyen de *lectures* parlées que lui débite son phonographe.

Mais, c'est sans importance, tout cela... Quand sa mère lui demandera, au déjeuner : « Eh bien !... Comment le trouves-tu ? » Elle sait fort bien ce qu'elle lui répondra : elle lui répondra qu'elle se soumet à son désir... à son ordre... mais rien de plus ; inutile de mettre son cœur à nu et d'exhiber sa peine, sous le

fallacieux espoir de mendier une commisération qui ne viendra pas.

M^{me} Bertin ne lui pose aucune question. Il lui suffit d'avoir compris que Nelly acceptait l'inévitable.

M. Bertin est retombé dans son apathie coutumière — coutumière depuis deux mois; — son humeur est tantôt morose, tantôt exagérément gaie. Il a des projets grandioses, formidables, qu'il expose avec une fougue juvénile, parle de doubler, de tripler sa production journalière, puis, cinq minutes plus tard, se refuse à donner une signature, aussi indifférent à ce qui l'entoure que s'il entendait parler d'automobile pour la première fois de sa vie.

... Et Maurice Lefèvre revient le soir... précédé d'une gerbe blanche, absolument comme aurait fait... l'autre.

Comme l'autre aussi, il s'isolait dans un coin du salon en compagnie de Nelly et lui disait toute sa joie de la savoir près de lui, comme l'autre? Non, ce qu'il lui racontait en lui tenant la main ne *pouvait* pas être la même chose que ce que lui aurait chuchoté Robert de Rochas. Quand même les mots se seraient-ils ressemblé que la petite G-huit les aurait entendus très différents, car elle les entendait, ces mots, d'une oreille distraite, tandis qu'elle aurait écouté avec son cœur les paroles de Robert.

Et pourquoi Nelly aurait-elle refusé aucune des... conséquences naturelles de son suprême renoncement? Si ignorante qu'elle fût de la vie, elle se rendait parfaitement compte qu'elle n'éprouvait, à attendre les visites de Maurice Lefèvre, qu'une totale indifférence qui ne lui rappelait en rien les tressaillements de joie res-

sentis, naguère, à l'approche des entrevues qu'elle avait eues avec Robert de Rochas.

A dire vrai, elle éprouvait, à mesure que s'écoulaient les jours et que se creusait entre elle et lui l'irréparable de son silence, un déchirement intérieur à la pensée de voir s'éloigner à jamais les deux seules personnes qui avaient tenu dans leurs mains la clef de toutes ses espérances : la tendre et bonne Betty et le brillant ingénieur, dont le ressentiment demeurerait sans doute superbement muet.

Encore convenait-il qu'il fût avisé de sa décision... et, pour ce, elle songea immédiatement à son amie Betty, si héroïquement dévouée.

Libre d'aller et de venir, sous l'égide indulgente de la vieille Catherine, elle l'entraîna, par un bel après-midi de novembre, froid et sec, chez son amie Elisabeth, qu'elle trouva, comme à l'accoutumée, à l'abri de son oratoire.

Betty, poussée par un sentiment des convenances que la température glaciale de sa chambre-cellule aurait suffi à justifier, voulut la recevoir au salon, mais la petite G-huit eut tôt fait de l'en dissuader. Aussi bien, ce qu'elle avait à lui communiquer s'accommodait à merveille de l'austère décor où s'étaient échangées leurs premières confidences.

Betty, sitôt qu'elle l'aperçut, lui dit, toute joyeuse :

— C'est le Ciel qui t'envoie... J'allais justement aller te voir pour passer avec toi ma dernière journée dans le monde... C'est pour bientôt, tu sais... pour très bientôt...

Nelly, témoin de ce bonheur, pourtant si différent de celui qu'elle avait souhaité, sentit un petit pinçon lui mordre le cœur, non qu'elle

éprouvât la moindre jalousie à l'égard d'une amie qu'elle chérissait, mais parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser que Betty, du moins, connaîtrait l'idéal qu'elle désirait si ardemment, tandis qu'elle-même...

Atteignant un coffret de bois sculpté, posé comme une offrande sur la tablette de son prie-Dieu, Elisabeth d'Oultremont poursuivit :

— J'ai résolu aussi de distribuer, à mes cousines et à mes amies, mes bijoux de jeune fille... Maman aurait bien voulu que je n'en fasse rien... Pauvre maman, elle espère encore que je ne supporterai pas la règle sévère du carmel et que je lui reviendrai... mais je sais si bien, moi, que je ne reviendrai jamais... sinon en pensée, quand je prierai pour ceux que j'aime...

« Pour vous, Nelly, j'ai réservé cette bague, ma grand'mère me l'avait léguée pour qu'elle soit ma bague de fiançailles... J'ai écrit à M. de Rochas qu'il ne vous en offre pas d'autre... pour l'instant... Cela me fera plaisir... je pense qu'il acceptera... »

Elle voulut passer la bague au doigt de Nelly, c'était un très beau bijou, une petite perle entourée de diamants d'un éclat magnifique, mais la main de la petite G-huit eut un brusque geste de recul.

Betty leva les yeux sur son amie.

— Nelly ! s'écria-t-elle, la voyant les lèvres tremblantes, plus pâle qu'une morte... qu'avez-vous?... Cet innocent caprice vous déplairait-il?...

De grosses larmes avaient jailli sur les joues de la petite G-huit.

— Je ne serai jamais la femme de M. de Rochas, fit-elle sourdement... Je venais vous

l'annoncer pour que vous soyez... une fois de plus, mon interprète...

— Nelly... Ce n'est pas possible...

Le visage enfoui dans les mains, secouée de sanglots convulsifs, Nelly ne répondit pas.

— Ma chérie... qu'est-il arrivé? questionna anxieusement Betty en se penchant sur elle... Vous ne pouvez pas avoir changé d'avis... Vous aimez toujours M. de Rochas?

— Il faut que je l'oublie.

— L'oublier... mais c'est insensé... juste au moment où il va faire une démarche auprès de M. Bertin... Il me l'annonce dans sa dernière lettre... Tenez... voulez-vous que nous la lisions ensemble?... Je l'ai conservée pour vous la montrer...

Nelly eut un mouvement de refus, presque d'effroi :

— Non... Betty, dit-elle... Non... Je ne dois pas.

— Mais... pourquoi?... Vos sentiments à son égard n'ont pas changé...

Nelly, s'essuyant les yeux, expliqua d'une voix brisée :

— Mes sentiments n'ont pas changé... mais tout est changé dans ma vie... dans ce qui devait être ma vie. Pour des raisons que j'ai promis de tenir secrètes, et qu'il ne m'appartient pas de divulguer, même à vous, Betty, parce que ce secret n'est pas seulement le mien, je suis obligée d'épouser Maurice Lefèvre, le secrétaire de papa.

— Voyons... Je ne comprends pas... Vous êtes obligée, dites-vous... mais personne ne peut vous obliger à épouser quelqu'un que...

— Que je n'aime pas... Vous l'avez deviné...

Pourtant, j'y suis décidée... Parce que c'est mon devoir...

Déférente à son désir, et comprenant que son amie ne pouvait pas lui en dire davantage, Betty se garda de toutes nouvelles questions ; Nelly, se pressa, au demeurant, de spécifier que Robert de Rochas était absolument étranger à cette décision.

— Je compte sur vous pour lui faire part de...

— Je le ferai, acquiesça la jeune fille... Il en sera atterré...

Nelly, que son drame, à elle, absorbait toute, n'entendit pas la réflexion de son amie.

— Il en souffrira dans son cœur et dans son orgueil, continua Betty avec une imperceptible nuance de rancune pour celle qui ne craignait pas de décevoir un ami d'enfance qui lui était cher, et comprenant, par une admirable intuition féminine, la part exacte que l'homme apporte dans l'amour.

Mais Nelly, sourde à cette ultime prière, n'avait d'oreille que pour les lamentations de son jeune amour blessé à mort.

— Dieu décidera, soupira Betty, je ne manquerai pas de le prier pour vous et... pour lui...

Elles s'embrassèrent à nouveau, car c'était le moment de leurs adieux. Nelly déplora de perdre une amie juste au moment où elle aurait eu si grand besoin d'être affectueusement assistée.

— Vous ne me perdez pas... pas tout à fait, protesta Betty d'Oultremont. Il me sera permis de recevoir des visites au parloir du couvent... Je sais bien que le voyage est long, de Paris à Margate, et qu'on ne va pas en Angleterre comme on se rend à Marseille ou à Bruxelles...

Pourtant, la distance est sensiblement la même, et si vous tenez réellement à me voir...

— Je viendrai, répondit Nelly.

Elle articula cette promesse, un peu machinalement, et d'un accent découragé qui ne fit guère illusion à son amie.

Hélas ! Nelly n'ignorait pas que c'en était fini des consolations et des joies de l'amitié entre son amie et elle. Transplantée dans le recueillement du couvent, Betty allait vivre, désormais, d'une vie toute mystique, qui la rendrait peu à peu indifférente aux bruits du monde, à ses plaintes et à ses joies.

VIII

Tout est consommé !... Un mot hâtif de Betty vient de l'informer que la commission a été faite à... qui de droit.

Betty est trop respectueuse de ce que son amie lui a dit être un « devoir » pour tenter de la dissuader de cette union qui n'a pas l'heur de lui plaire, mais, au ton de sa lettre, sa réprobation n'en apparaît pas moins évidente...

La petite G-huit ne se fait aucune illusion, personne ne comprendra jamais, qu'aimant Robert de Rochas, elle ait rompu avec lui, au moment précis où leurs fiançailles allaient devenir officielles, pour promettre sa main au secrétaire de son père.

Son grand ami de Fraipont, qu'elle a revu, et à qui elle a confirmé son intention d'épouser Maurice Lefèvre, feint de croire ce qu'elle lui a raconté. Il n'en est pas dupe le moins du monde, mais il s'est bien gardé d'approfondir un douloureux secret qu'il devine à moitié. Il sait que son gendre et sa fille ont toujours fait grand cas de ce secrétaire modèle, et il discerne obscurément que là doit être la vérité, la seule et unique raison de ce choix inattendu. Encore ignore-t-il, jusqu'à présent, l'entrée en religion d'Elisabeth d'Oultremont, car s'il savait que sa petite-fille a été obligée d'évincer Robert de Rochas, le bon grand-père ne demeurerait certainement pas aussi stoïquement impassible.

Depuis sa première rencontre avec Robert, avec celui qu'elle nommait « il » dans sa pensée, la petite G-huit faisait des rêves dorés, elle regardait se dérouler, sur l'écran de sa jeune imagination, le plus beau film qui soit au monde, celui de son bonheur futur, film en couleur, agréablement teinté de rose, film parlant cent pour cent, comme disent les affiches, dont le dialogue était exclusivement composé de paroles d'amour...

Aujourd'hui, la belle projection s'est interrompue tout net et ses yeux intérieurs sont plongés dans le noir, comme il arrive, au cinéma, quand l'appareil se détraque. Le bonheur — un bonheur bien modeste — tel qu'elle l'avait souhaité, lui apparaît comme une impossible chimère...

Chaque fois qu'il rencontrait un de ses amis, Max Bertin lui faisait part du prochain mariage de sa fille avec Maurice Lefèvre. Il ne se lassait pas d'en témoigner une vive satisfaction, qui

l'empêchait de remarquer l'étonnement que provoquait, presque toujours, l'annonce de cette union jugée bizarre, parce qu'il était communément admis que la petite G-huit, jolie et richement dotée, méritait mieux que cela.

Toujours aussi ignorant de son état, il se plaignait seulement d'éprouver, par moment, une grande fatigue, accompagnée de migraines extrêmement douloureuses, qui le laissait prostré, aveuli, incapable d'ordonner ou de décider quoi que ce fût.

C'est dans ces occasions que Maurice Lefèvre se révélait réellement précieux — indispensable, disait M^{me} Bertin, et le terme n'avait rien d'exagéré — car nul autre que lui, certainement, ne serait arrivé, avec autant de douceur et une aussi grande fermeté, à obtenir du chef suprême des usines *La Torpille*, exactement ce qu'il désirait.

Au sortir de ces crises et témoin du dévouement réel que montrait le jeune secrétaire, Nelly oubliait ses rancunes pour ne plus se souvenir que des... qualités de son futur époux. Son sacrifice lui était moins amère, moins cruel... Elle se disait que sa mère avait eu raison d'exiger d'elle cet abandon qui devait permettre à son père d'éliminer les soucis d'une direction trop lourde pour lui et, peut-être, de recouvrer insensiblement la santé.

M^{me} Bertin avait déjà pris toutes ses dispositions pour loger le nouveau ménage dans une aile de son hôtel particulier. Au surplus, la petite G-huit en avait exprimé le désir à Maurice Lefèvre qui, bien entendu, s'était abstenu de la moindre objection...

Nelly était la maîtresse de sa destinée... Tout

ce qu'elle décidait était parfait et devenait un ordre à quoi il s'empressait de se conformer.

Sincèrement épris, il l'avait assurée qu'il n'épargnerait rien pour la rendre heureuse.

Las ! Que ne pouvait-elle le prendre au mot et le supplier de l'épargner..., de renoncer à cette union qui ne promettait que malheurs !... Ne lui avait-il pas dit, la veille au soir, encouragé par son attitude un peu moins distante :

— Tout ce qui sera humainement possible de faire..., je le ferai..., Nelly, pour vous conquérir, pour vous mériter.

Elle le croit... Mais elle sait bien que ses efforts sont voués à l'insuccès. L'amour, les soins, les prévenances dont l'entourera Maurice Lefèvre ne chasseront jamais l'oiseau noir du souvenir, dont les serres impitoyables griffent son pauvre cœur.

Entre eux, quoi qu'il fasse, et si habile soit-il, demeurera à jamais l'image tendrement aimée de celui qui, le premier, a su émouvoir sa jeune âme.

Pour éviter de trop penser, et comme d'autres cherchent un refuge dans le tourbillon des plaisirs, Nelly s'était réfugiée dans la pratique des sports. Tous les matins, délaissant « son anglais », désormais superflu, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle se grisait de vitesse au volant d'une *G-huit* super-sport, emmenant tantôt la vieille Catherine, paralysée de peur, tantôt une amie admirative, que le quatre-vingt-dix soutenu n'effrayait pas, ou, du moins, qui le lui cachait...

Au retour de ces randonnées, sans but précis,

il lui arrivait de s'arrêter un court instant chez son grand-père, juste le temps d'entrer et de sortir.

Ce jour-là, faisant droit aux supplications de sa vieille bonne, elle avait consenti à « faire la tortue », c'est-à-dire à ne pas dépasser le cinquante, ce qui représentait, pour la pauvre Catherine, une vitesse diabolique.

Passant par l'Avenue du Bois, elle remarqua, devant chez son grand-père, l'automobile du D^r Blanckart. Prise d'un terrible pressentiment, elle stoppa aussitôt, et, laissant la vieille bonne dans l'auto, grimpa quatre à quatre les étages.

Au coup de sonnette, le domestique accourut, l'air effaré.

— Mademoiselle trouvera Monsieur bien souffrant ce matin, dit-il. Le docteur m'envoyait justement prévenir Madame...

Nelly poussa un cri.

— Allez, fit-elle... Allez vite... Vous lui direz que je suis ici...

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de M. de Fraipont. Le D^r Blanckart vint lui ouvrir, et, mettant un doigt sur ses lèvres, lui désigna le malade, étendu sur son lit, la tête surélevée par une pile de coussins et si affreusement pâle que la petite G-huit, haletante d'angoisse, dut faire appel à toute sa présence d'esprit pour ne pas se trahir.

M. de Fraipont, très oppressé, devinant la présence de sa petite-fille, lui fit signe d'approcher.

— Ne t'inquiète pas, Nell, dit-il. Ce n'est rien... Un gros froid... J'ai voulu réveillonner, et tu vois... Je me suis fait pincer.

— Mais oui, mais oui, fit la petite G-huit. Je ne suis pas inquiète, grand-père.

La voix tremblante de Nelly, sa physionomie défaite, démentaient son optimisme. Le malade insista :

— Un simple rhume.

Sa poitrine se soulevait avec un bruit rauque.

Le docteur écarta doucement la jeune fille. A cet instant, on entendit un pas pressé dans le couloir.

— Voilà maman ! s'écria Nelly.

C'était M^{me} Bertin, que le domestique avait été chercher. La petite G-huit se précipita au-devant de sa mère. La menace qu'elles sentaient peser sur elles deux, les rapprochant dans une commune angoisse, les fit se jeter aux bras l'une de l'autre.

M^{me} Bertin, étouffant un sanglot, et n'osant interroger sa fille dont le bouleversement n'était que trop visible, articula :

— Ma pauvre petite... ma pauvre enfant...

Il sembla à Nelly que sa mère ne l'avait jamais embrassée avec autant de ferveur. Elle désigna la porte restée entre-bâillée :

— Le D^r Blanckart est là ?

Nelly fit signe que oui.

— J'ai peur, murmura la jeune fille.

M^{me} Bertin rendit son salut au docteur, et s'approchant du malade lui prit la main qu'elle tint pressée dans les siennes.

Le vieillard reconnut sa fille et, l'attirant à lui, il lui dit à mots entrecoupés :

— Je voudrais que Nelly soit... heureuse.

— Mais elle est... heureuse, rétorqua M^{me} Bertin.

Il secoua la tête :

— Non... approche-toi... Plus près... c'est cela... Je veux dire, heureuse de... de son mariage... du mariage projeté avec M. Lefèvre.

M^{me} Bertin pâlit. Elle s'assura que Nelly, sans doute pour pleurer sans qu'on la vît, avait quitté la chambre, et, mortellement embarrassée par la présence du docteur, elle répondit à mi-voix :

— Nelly est très heureuse d'épouser M. Lefèvre, je vous assure...

— Bien vrai?...

— Mais, certainement, papa..., très heureuse. M. de Fraipont se recueillit un moment :

— C'est bien, dit-il... Je croyais... Je me suis trompé.

Il ne parlait plus qu'avec une extrême difficulté. Sa respiration était devenue sifflante, extrêmement pénible.

M^{me} Bertin lança au docteur un regard de détresse et elle s'éloigna sur la pointe des pieds pour aller rejoindre sa fille qui sanglotait dans le couloir.

— Pauvre papa ! gémit-elle.

Les pleurs de Nelly redoublèrent. Un immense déchirement se faisait en elle. Elle comprenait, hélas ! que son grand-père adoré était à toute extrémité, et elle réalisait le vide immense que sa perte, qu'elle sentait proche, allait opérer dans sa vie.

Avec lui s'en allait son meilleur et son plus sûr ami, le confident de sa jeunesse, son conseiller de toutes les heures, celui qui l'avait toujours admirablement comprise et si tendrement consolée, celui qui l'avait peut-être mieux aimée que personne au monde.

Ne représentait-il pas les rares joies qu'elle

eût connues jusqu'ici, n'était-il pas associé à tout ce qui lui était arrivé d'heureux, de souriant?...

D'instinct, et bien qu'elle n'eût pas encore eu le douloureux spectacle d'êtres chers luttant avec la mort, Nelly ne songea pas un instant que son grand-père se rétablirait. A la minute où le domestique lui avait fait part de l'état de M. de Fraipont, elle avait eu l'horrible pressentiment de sa fin, et maintenant qu'elle pleurait dans les bras de sa mère, elle repoussait tout espoir...

Séchant hâtivement leurs larmes, la mère et la fille revinrent dans la chambre. Le docteur venait de faire au malade une application de ventouses qui avait légèrement calmé l'oppression, mais, déjà, on sentait que les forces du vieillard diminuaient.

S'arrachant à sa torpeur, Nelly se précipita pour aller au-devant du prêtre, que M^{me} Bertin avait fait mander dès qu'elle avait eu connaissance de l'état alarmant de son père, et fut assez heureuse pour le rejoindre et le supplier de se hâter, tant elle redoutait que la raison du malade ne l'abandonnât avant sa suprême entrevue avec le représentant de Celui qui juge et décide de nos actes.

Après avoir communiqué et pieusement accueilli les secours de la religion, le grand-père fit appeler les deux femmes, auxquelles s'étaient joints M. Bertin et Maurice Lefèvre, et il trouva encore la force de murmurer à sa fille ses dernières recommandations.

« Nelly... Le bonheur de Nelly... » revenaient sans cesse sur ses lèvres tremblantes, comme un leitmotiv de douceur et de tendresse.

Le D^r Blanckart, qui honorait particulièrement le malade de son amitié, tenta l'impossible : piqûres, ballons d'oxygène, frictions, tout ce que la science a inventé pour se donner l'illusion d'arracher à la camarde notre pauvre enveloppe charnelle fut essayé... Mais l'heure était là... et le grand-père de Nelly, en paix avec sa conscience et entouré des siens, rendit à Dieu son âme de très brave homme.

IX

En égard au deuil qui frappait la famille Bertin, le mariage de la petite G-huit fut célébré trois mois plus tard, dans la plus stricte intimité. Un vrai mariage de convenances, sans fleurs ni couronnes.

Nelly sut se montrer courageuse, même elle réussit si habilement à donner le change que son fiancé lui-même s'y trompa. Il crut que la jolie Nelly s'était enfin laissé toucher par le tendre amour qu'il lui témoignait, et comme ils sortaient de l'église, accompagnés de M. et M^{me} Bertin et de leurs témoins, il lui dit :

— Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes, Nelly...

La belle épousée voulut bien sourire.

— Je pense, fit-elle, que vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit hier ?

Le front de Maurice Lefèvre se rembrunit.

— Non... Je n'ai pas oublié...

— Alors...

Elle lui échappa pour aller embrasser son père, très droit dans sa jaquette bien coupée, l'air un tantinet rêveur, mais si incroyablement jeune que les inévitables midinettes qui se pressaient pour les voir passer, le prirent pour le marié et échangèrent des réflexions qui firent rougir de plaisir M^{me} Bertin.

Un oncle de Maurice, qui lui servait de témoin, Maurice Lefèvre ayant perdu son père et sa mère dès l'âge le plus tendre, s'approcha de lui et le félicita chaleureusement.

Il s'étonna de la mine renfrognée que faisait le nouveau marié, d'autant plus que Maurice s'était montré fort exubérant jusque-là.

— Qu'est-ce qui t'arrive? lui dit-il à mi-voix, tu étais tout sourire ce matin, et maintenant tu fais une figure longue d'une aune... On dirait, Dieu me pardonne, que tu n'es pas content... Trouverais-tu, par hasard, ta fiancée trop belle?

— Mais pas du tout...

— Tu as quelque chose... voyons?...

— Absolument rien, protesta mollement le jeune homme... Qu'est-ce que j'aurais?... Je suis très content... très, très content...

— On le serait à moins, maugréa l'oncle, qui était célibataire et prétendait n'avoir jamais trouvé femme qui lui plût...

« Une petite femme charmante... Un amour... jolie, fine, et pas bête... »

Il baissa la voix :

— Je sais que tu n'es pas intéressé... mais tout de même... la fille unique de Max Bertin... l'héritière des automobiles *La Torpille*... On a beau dire... c'est un mariage, ça !...

Maurice Lefèvre le poussa du coude :

— Mon oncle, je vous en prie... Si on vous entendait...

— On ne m'entend pas... Et puis... Ce que j'en dis... ce n'est pas bien méchant... Sans compter que te voilà chef tout désigné de leur affaire... Une des premières usines de France... Je voudrais bien voir que tu ne sois pas content... Moi, à ta place, je danserais de joie... Je danserais, tu m'entends...

— Oui... oui... je vous entends... Mais je ne puis tout de même pas danser dans la rue... Nous ne sommes pas à Pithiviers, ici...

— Pas à Pithiviers ! rugit l'oncle, que cette allusion à sa ville natale blessait au plus profond de son orgueil de citoyen conscient et organisé, je le sais fichtre bien que nous ne sommes pas à Pithiviers... Pas la peine de le crier sur tous les toits... Ce n'est pas chez nous qu'on verrait un mariage comme ça... D'abord, à Pithiviers, on se marie en habit...

— Vous me l'avez déjà dit, coupa Maurice impatienté... Je vous ai pourtant expliqué que la jaquette était tout aussi bien portée...

— Et il y a du monde, continua l'oncle... Une suite... Un cortège, quoi...

— Nous sommes en deuil, trancha Maurice.

Nelly vint à point nommé interrompre le dialogue qui menaçait de tourner à l'aigre, l'oncle de Maurice, digne citoyen de Pithiviers, n'ayant d'autre tort que de ne pas être au courant des usages mondains, et excessivement chatoilleux touchant la ville où s'écoulaient ses jours sans faste.

— Je voulais vous présenter à une amie qui m'a fait le plaisir de se joindre à nous, fit dou-

cement la petite G-huit en entraînant son... mari vers une grande jeune fille, supérieurement élégante, qui se disposait à prendre place dans sa voiture.

Maurice Lefèvre s'inclina cérémonieusement.

— Mon mari... Mademoiselle Jacqueline Saint-Georges.

— Toutes mes félicitations, Monsieur, dit M^{lle} Saint-Georges, en tendant sa main finement gantée à Maurice, subitement embarrassé devant le regard ironique de sa femme.

M^{me} Bertin, qui s'impatientait dans son auto arrêtée au bord du trottoir, fit signe à Nelly de se hâter.

— Vous venez? articula la petite G-huit en se tournant vers Maurice.

Il la suivit sans mot dire.

Ils prirent place dans leur voiture, discrètement fleurie de roses blanches; Nelly expliqua :

— Je ne comptais pas retrouver ici M^{lle} Saint-Georges, mais puisqu'elle a eu la bonne idée de venir, je l'ai priée d'être des nôtres, je suppose que cela ne vous contrarie pas?

— Mais... bien au contraire, assura le secrétaire de Max Bertin.

Il ajouta en boutonnant son gant :

— Elle est charmante...

— Très gentille, oui... Nous sommes amies de pension, mais il y avait longtemps que je n'avais eu le plaisir de la voir. Je crois qu'elle n'habite plus Paris...

Nelly se tut, évitant de regarder son mari.

Maurice Lefèvre était manifestement de plus en plus mal à l'aise; figé dans un silence hos-

tile, il méditait ce que lui avait dit son épouse. A en juger par son air furibond, le résultat de ses méditations ne devait pas précisément être couleur de rose.

Dix fois, il fut sur le point de rompre les chiens... de s'évader de cette lourde inimitié qu'il sentait peser sur eux comme une chape de plomb, et dix fois le courage lui manqua pour ramener à lui l'insoucieuse épousée qui affectait d'arranger, du bout de ses doigts fuselés, les plis de sa robe blanche.

La veille, parbleu... Elle lui avait dit... des choses... certaines choses à quoi il n'avait peut-être pas attaché suffisamment d'importance. Il croyait qu'elle oublierait ou qu'elle n'y ferait plus attention... Mais voilà qu'elle le rappelait à l'ordre au premier mot qu'il lui adressait...

Il se souvient admirablement qu'elle lui a dit, à peu près textuellement :

— Monsieur Lefèvre... Réfléchissez à ce que vous allez faire... Je ne vous aime pas... Je ne vous l'ai jamais dissimulé... Vous persistez à m'épouser... soit... Ne craignez-vous pas que cela ne vous réserve quelque surprise désagréable?...

Il avait répondu que rien ne pouvait lui arriver de désagréable dès l'instant qu'elle consentait à devenir sa femme, qu'il saurait si bien l'entourer de tendresse qu'elle finirait par se laisser attendrir, et autres choses du même goût, susceptibles, croyait-il, de la faire revenir sur sa détermination.

Il se disait, au surplus, qu'elle voulait probablement l'effrayer, ou plus exactement l'éprouver, se convaincre que son amour était assez

profond, assez vrai, pour se rire des difficultés et ne reculer devant rien...

« Elle sera la première à oublier ses menaces, pensait-il... C'est une épreuve... pas autre chose... »

Maintenant qu'elle lui avait rappelé, et en quels termes, ses propos de la veille, il se demandait s'il n'avait pas eu tort de l'épouser... coûte que coûte... Il songeait qu'il y a des choses dont on ne devrait jamais user à la légère et que l'amour était de celles-là.

— Maurice !

Il tressaillit, comme au sortir d'un rêve, et bredouilla, voyant Nelly le regarder avec le même petit sourire énigmatique qu'il lui découvrait depuis quelques heures :

— Vous... heu... vous m'avez appelé?...

— Oui, nous sommes arrivés, fit-elle, le plus tranquillement du monde... J'attends que vous vouliez bien me laisser passer...

Il aperçut un valet de pied qui tenait la portière ouverte et n'eut que le temps de sauter hors de la voiture pour aider Nelly à descendre.

— J'espère que vous n'êtes pas toujours aussi distrait, mon ami ? lui dit-elle...

Il répondit, fort mécontent de son personnage :

— Non... pas toujours. Rassurez-vous...

Il éprouvait la désagréable sensation de perdre pied, de plus en plus, et se sentait un peu ridicule de trembler devant cette femme... qui était la sienne, et qu'il avait jusqu'ici considérée comme une grande enfant...

Les repas de noce ont ceci de commun avec les auberges espagnoles, qu'on y trouve très exac-

tement ce qu'on y apporte et pas davantage, au point de vue gaieté, s'entend, car, pour le reste, l'ordonnance du festin offert par les parents de la petite G-huit fut irréprochable... Irréprochable, mais glacial...

M. Bertin, dont la double cérémonie de la mairie et de l'église avait épuisé la réserve d'énergie, demeurait irrémédiablement taciturne ; quant à sa femme, très grande dame, elle eut tôt fait de renoncer à dégeler ses convives. Les nouveaux époux échangeaient de rares paroles, empreintes d'une politesse à décourager un Japon.

L'oncle, après plusieurs tentatives pour amorcer une conversation avec M^{lle} Saint-Georges, qu'il s'était vu octroyer comme cavalière, se consolait en mangeant comme quatre et en buvant sec. Son neveu lui faisait l'effet d'un poseur... Il voulait bien admettre que cette famille venait d'éprouver une perte cruelle, mais de là à faire des... bobines comme ça, il y avait de la marge. On n'avait jamais vu un mariage pareil... Trois pelés et un tondu, et qui se regardaient en chiens de faïence, comme s'ils voulaient se jeter les uns sur les autres.

Le départ des conjoints, un peu avant le dessert, fut presque un soulagement... M^{me} Bertin s'avisa que l'oncle de Pithiviers risquait d'emporter un bien fâcheux souvenir de son séjour à Paris, et elle l'interrogea sur ses occupations.

— Je suis inventeur, Madame, répondit, avec toute l'emphase désirable, le témoin de Maurice Lefèvre.

— Inventeur ! Quelle belle profession ! s'exclasia M^{me} Bertin. Cela doit être passionnant

d'inventer... de faire sortir de son cerveau des choses inédites...

Elle eut une légère hésitation et demanda :

— Peut-on savoir ce que vous avez déjà inventé jusqu'à présent?... Je m'excuse de mon ignorance, mais je suis fort peu au courant des nouvelles découvertes.

— Rien, Madame, dit l'oncle, en vidant le verre de Château-Yquem qu'un valet venait de poser devant lui, rien encore... Je cherche... On n'invente pas comme cela...

M^{me} Bertin en était persuadée.

— Cela doit être fatigant de toujours chercher, dit-elle, sans l'ombre d'un sourire.

— Très fatigant, Madame... Mais que voulez-vous?...

Les nouveaux époux, qui étaient allés s'habiller pour le voyage, firent soudain leur apparition.

L'oncle de Pithiviers, oubliant les soucis que lui occasionnaient ses incessantes recherches, ne put retenir un : « Cristi ! » d'admiration à la vue de sa toute récente nièce.

De fait, Nelly, dans un élégant tailleur beige, le cou emprisonné dans un immense renard argenté, était tout simplement ravissante. Son mari, enveloppé d'un ample pardessus à martingale, très jeune d'allure, très chic, se hâta de distribuer de vigoureuses poignées de mains à son beau-père et à l'oncle, trop ému pour lui tenir rigueur de ses critiques à l'égard de Pithiviers, cependant que M^{me} Bertin s'entretenait avec sa fille et lui prodiguait ses recommandations.

— Écrivez-nous dès votre arrivée, n'est-ce pas?...

— Nous écrirons, assurait la petite G-huit, un peu pâle, et dont les lèvres tremblantes trahissaient une émotion grandissante... Je te le promets, maman.

— Vous y veillerez, Maurice, appuya M^{me} Bertin.

— Oui, Madame... Je... nous écrirons tout de suite...

— Pourquoi m'appellez-vous toujours « Madame »? reprocha la mère de Nelly.

— Oui, maman, se reprit le jeune homme avec effort.

— Et à moi aussi, renchérit l'oncle inventeur, faudrait voir à ne pas m'oublier... Je vous aime beaucoup, tous les deux... Je... Je ne veux pas qu'on m'oublie, moi...

Le pauvre homme, que les vins de M^{me} Bertin avaient assez visiblement émotionné, ne se rendait plus très bien compte de ce qu'il disait...

Il répétait, à tue-tête :

— Soyez raisonnables... hé... pas de folies... soyez sages...

On dut le supplier de se taire.

M^{lle} Saint-Georges, profitant d'un moment d'accalmie, questionna son amie :

— Heureuse?

Maurice Lefèvre, qui avait entendu, sentit un petit frisson lui courir le long du dos.

— Très heureuse! répondit la petite G-huit en embrassant son amie avec effusion...

Maurice regarda curieusement sa jeune épouse, mais Nelly ne parut pas comprendre sa muette interrogation et, le plus naturellement du monde, elle ajouta :

— Très heureuse.

Le jeune homme savait pertinemment qu'elle ne disait pas la vérité..., qu'elle n'était pas « très heureuse », qu'elle ne pouvait pas être « très heureuse ».

Il se mordit les lèvres ; une telle facilité de dissimulation le confondait.

« Je croyais la connaître, se dit-il... Je m'aperçois que je ne la connais pas du tout... »

Mais connaît-on jamais une femme?... La plus simple est, pour elle-même, une énigme indéchiffrable...



Les jeunes époux ne disposant que d'une dizaine de jours pour leur voyage de nocces, Maurice ne pouvant absolument pas s'absenter davantage, eu égard à ses fonctions de secrétaire-directeur, Nelly avait décidé qu'ils iraient en Belgique.

Leur première pensée, ou, du moins, la première pensée de Maurice Lefèbre, était d'aller en Italie ; c'est le pays tout indiqué pour une lune de miel... mais, justement pour cette raison, la petite G-huit avait refusé. Au demeurant, ni l'un ni l'autre ne connaissaient la Belgique, et Nelly, qui en avait maintes fois entendu vanter le pittoresque et la beauté, brûlait du désir de s'y rendre.

Depuis la veille, ils étaient à Bruxelles, en touristes sinon en amoureux. Cette griserie

d'indépendance, à quoi ne peut échapper une jeune fille quittant pour la première fois le toit paternel, aidant, la petite G-huit était presque souriante... Maurice, lui, se consolait de la voir moins triste, prenant bien soin de ménager, aussi complètement que possible, l'attrait nouveau qu'exerçait sur la jeune femme ce sentiment de liberté qui paraissait lui plaire démesurément.

En réalité, ce voyage plaisait surtout à la petite G-huit en ce qu'il la libérait des tourments intimes que lui avaient valus les multiples complications de ces derniers mois.

En voyage, on est volontiers enclin à oublier, on pense moins au passé, on ne veut pas encore songer à l'avenir, qui apparaît, on ne sait pourquoi, plus lointain, plus inaccessible, un peu comme si cette période de temps qui s'écoule hors du logis ne comptait pas... Absorbé que l'on est par la minute présente, on remet à plus tard les choses sérieuses, qui sont si souvent synonymes d'ennui... On se dit : « Quand je serai rentré », comme on disait, en 1915 : « Après la guerre, je ferai ceci ou cela. » On cesse volontairement de vivre sa vie coutumière pour vivre une existence transitoire et artificielle, dénuée de toutes préoccupations intérieures.

A la vérité, ce bienheureux enchantement que procure le voyage n'allait pas jusqu'à faire oublier à Nelly qu'elle avait épousé son mari contrainte et forcée.

Son premier soin avait été de réclamer, à l'hôtel, deux chambres séparées, exigence à quoi s'était conformé Maurice, toujours aussi épris et aussi fermement décidé à obtenir par la dou-

œur et la patience ce qu'on lui refusait, croyait-il, par simple caprice.

Tôt levés, ils prenaient leur petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel, déserte et glaciale, perpétuellement la proie des « filles de quartier » qui « reloquetaient » le linoléum du parquet et fourbissaient le cuivre des portes avec une sorte de rage fébrile.

Chaque matin, il en était de même ; en quelque coin de l'hôtel qu'ils essayassent de se réfugier, ils se heurtaient à une équipe de nettoyeurs ou de frotteuses qui faisaient la toilette du vaste caravansérail, à grand renfort de seaux d'eau et de brosses électriques, à croire que leur salut en dépendait.

Les rues de la jolie capitale belge offraient sensiblement le même spectacle, au moins pendant les premières heures de la matinée ; là encore, on frottait, récurait, lavait et polissait sans relâche, même les pavés... surtout les pavés, qui exhibaient leurs saillies pointues, démolisseuses de pneus, mais... rutilantes de propreté.

Ils admirèrent la grand'place, un bijou d'architecture, où s'élèvent l'hôtel de ville, une pure merveille, et les maisons des différentes corporations, qui lui font une ceinture dorée du plus magnifique aspect, où se retrouve le style si caractéristique de la Renaissance italienne du début du xvi^e siècle ; le bois de la Cambre, qui rappelle notre bois de Boulogne, l'Avenue Louise, bordée de superbes « hôtels de maître », comme on dit là-bas pour désigner un hôtel particulier, et qui ressemblerait, en moins grand, à l'Avenue du Bois, si d'horribles tramways électriques ne la sillonnaient.

Ils visitèrent les églises, qui sont fort belles, et notamment Sainte-Gudule, la cathédrale.

L'homme de la rue — selon l'expression de nos amis anglais — les ravissait, car rien n'est plus pittoresque que le Bruxellois chez lui, le Bruxellois du peuple, celui qu'on coudoie Boulevard Anspache, dans les tramways et les cafés.

Le Bruxellois est bon enfant, il aime rire, il pratique la *zwanze*, qui est sa blague à lui, jamais méchante, quoiqu'un peu lourde parfois, et use d'un langage déconcertant, aggravé d'un accent fort particulier, absolument inimitable, vous dit : « Je ne sais pas de chemin avec ça » quand il est embarrassé, et « j'ai marié cette fille » alors qu'il l'a épousée. Il ne *sait* pas lire dans l'obscurité et se *connaît* dans les charbons, ou dans les draps, quand il *fait* dans les draps, travaille *sur* un bureau, fréquente *avec* une crotche et profite sur un restaurant où il *reçoit* deux plats à son *dîner* de midi...

Nelly prenait grand plaisir à excursionner dans les environs de Bruxelles, qui sont remarquablement jolis, et d'une propreté, d'une netteté dont on parviendrait difficilement à se faire une idée. Que ce soit dans les lointains faubourgs ou au long des routes, la plus humble demeure arbore à ses fenêtres des rideaux étincelants de blancheur. Cette blancheur, on la retrouve d'ailleurs dans l'accoutrement des habitants ; les Belges, particulièrement les femmes flamandes, ont toujours l'air de sortir d'une boîte et elles sont d'une blondeur, d'une fraîcheur, qui font plaisir à voir.

Maurice se révélait d'une exceptionnelle amabilité et d'une prévenance sans égale ; Nelly

n'avait pas plutôt exprimé un désir qu'il se mettait en quatre pour lui donner satisfaction, sans jamais témoigner de la moindre impatience; quant à la petite G-huit, si son humeur demeurait égale, elle n'en restait pas moins désespérément distante.

Entre son plaisir et elle s'interposait éternellement l'image de ce qu'aurait été ce plaisir... goûté en la compagnie d'un autre.

En dépit de ses efforts et de toute sa bonne volonté, elle n'arrivait pas à chasser de son esprit le languissant souvenir du rêve entrevu, longuement caressé, désiré. Un immense découragement la prenait à l'idée que ce que pouvait lui offrir la vie resterait très inférieur à ce qu'elle en avait espéré.

Elle s'était dit que l'amour n'était pas tout, qu'on pouvait fort bien se passer d'amour... et elle s'apercevait, chaque jour un peu plus, qu'elle s'était irrémédiablement trompée.

Loin d'en vouloir à son mari, elle le plaignait tout au contraire d'avoir à souffrir du même tourment. Encore ne dépendait-il pas de lui d'être aimé et pouvait-il trouver une manière de consolation dans l'amour qu'il lui avait voué, tandis qu'elle-même, passagère indifférente embarquée de force sur la galère du mariage, ne pouvait que mesurer l'étendue de son malheur en comparant ce qui était... avec ce qui aurait pu être.

Cette pensée, qui ne la quittait pas, lui gâtait tous les instants de la journée et les moindres distractions du voyage. Contemplait-elle un joli paysage? elle songeait immédiatement qu'il aurait été si doux, si reposant de communiquer son impression à un être aimé. Voyait-elle une

chose qui lui plaisait plus particulièrement? elle regrettait aussitôt de n'avoir personne avec qui partager son enthousiasme.

Ils allaient deux, échangeant de futilles paroles, et il lui semblait toujours qu'elle était seule... irrévocablement.

Sans grandes phrases, sans éclats de voix ni menaces d'aucune sorte, elle avait signifié à son mari qu'elle entendait avoir sa chambre où il ne pénétrerait pas, où il ne pénétrerait... jamais.

— Je vous avais averti, lui dit-elle, je pense que cela ne vous surprend pas... Vous jugeriez, d'ailleurs, indigne de moi et de vous, que je vous joue la comédie.

Maurice Lefèvre s'était incliné. Il comprenait que ce n'était plus là l'effet d'un caprice, comme il l'avait cru tout d'abord, mais une volonté arrêtée, mûrement réfléchie.

— Comme il vous plaira, dit-il.

Époux en apparence, ils l'étaient aussi peu que possible. Leur vie demeurerait celle de deux étrangers, de deux personnes de bonne éducation qui se retrouvent aux heures des repas, se promènent de compagnie, échangent quelques vagues réflexions et regardent ensemble s'égrenner le temps.

Si Nelly connaissait d'amères désillusions, Maurice en éprouvait de bien pénibles, lui aussi. Une chose pourtant lui restait, à laquelle la jeune femme ne croyait pas : l'espoir...

On dit que l'espoir fait vivre, c'est profondément exact, car, sans cette consolante attente en des jours meilleurs, combien se décourageraient, cesseraient de lutter, de combattre, de vivre, en un mot, puisque vivre n'est pas autre

chose qu'une éternelle escarmouche avec la destinée.

Maurice vivait donc, et aussi Nelly, chacun traînant après lui sa chimère, comme un forçat son boulet.

De Paris leur arrivaient de brèves lettres de M^{me} Bertin, adressées à « ses chers enfants », où elle les interrogeait sur les agréments de leur voyage, en évitant, sans avoir l'air d'y prendre garde, de les questionner sur leurs impressions de nouveaux époux. M. Bertin y ajoutait invariablement deux ou trois lignes pour leur souhaiter tout le bonheur possible et leur prodiguer ses amitiés, mais tout cela, souhaits et missives, était désespérément froid et si loin de ce qu'aurait désiré Nelly, que c'était sans plaisir aucun qu'elle décachetait les lettres maternelles.

Jamais elle ne s'était sentie aussi désespérée, aussi avide de consolations. Sans doute ne se prenait-elle pas pour une héroïne, mais il lui aurait paru tout au moins généreux de la part de sa mère de lui apporter quelque réconfort, une manière d'encouragement, un peu de gratitude, quelque chose enfin qui lui prouvât qu'on lui savait gré de son... sacrifice. Au lieu de cela, M^{me} Bertin se bornait à lui parler de la pluie et du beau temps, de leur future installation, des villes qui leur restaient à visiter, d'une foule d'histoires qui lui étaient, en somme, parfaitement indifférentes, comme lui était indifférent tout ce qui l'entourait.

Certaine de n'être pas comprise, elle évitait de se confier, de lui parler de ce qui lui tenait le plus au cœur, lui cachant jalousement ses tourments, ses peines, ses désillusions, et affec-

tant une insensibilité, une résignation de commande qui auraient dû, plus que tout le reste, donner l'éveil à M^{me} Bertin, si celle-ci avait consenti à « lire entre les lignes ». Mais M^{me} Bertin ne *voulait* pas lire entre les lignes, pas plus qu'elle n'avait daigné comprendre à demi-mot les raisons que lui avait données Nelly pour tenter d'échapper à l'anéantissement de son beau rêve. Combien elle regrettait que son grand-père... son véritable ami, ne soit plus là. Comme il aurait su la consoler, la guider, l'aider à voir clair en elle-même.

Les heures qu'elle passait en tête à tête avec son mari, parce qu'on ne peut quand même pas se promener toute la sainte journée, elle les consacrait le plus souvent à la lecture ou à quelque ouvrage d'aiguille. Non que la conversation de Maurice lui déplût, il était, au contraire, assez agréable causeur, mais parce qu'elle sentait, et lui aussi, qu'une sourde hostilité naissait peu à peu entre eux, qui n'attendait qu'un prétexte pour dégénérer en une explication, ce que Nelly voulait éviter à tout prix.

Leur éducation réciproque, et l'exquise politesse dont le jeune homme usait à son égard, avaient suffi, jusqu'ici, à conserver à leurs rapports cette apparence de parfaite entente qui est l'apanage des gens de bonne compagnie.

Pour qui les aurait observés un peu superficiellement, ils donnaient l'illusion d'un couple idéalement heureux... mais cette situation, fausse à tous égards, cette paix si fragile qu'un mot maladroit pouvait anéantir, Nelly devinait qu'elles ne dureraient pas toujours.

Déjà, elle avait vu poindre le danger à deux

ou trois reprises, et deviné les efforts que faisait Maurice pour retenir les mots prêts à s'échapper de ses lèvres blêmes. Bravement, elle avait fait face à l'orage menaçant, lui opposant le calme obstacle de sa tranquille indifférence, sur quoi étaient venus se heurter et s'anéantir les reproches de son compagnon, avant même qu'il les eût formulés, et bien plus efficacement que si elle avait commis l'insigne imprudence d'accepter la lutte et de prêter le flanc à la discussion en essayant de se disculper.

Néanmoins, et quelque adresse qu'ils y missent l'un et l'autre, cette apparente quiétude, menacée à tout instant de sombrer dans le plus lamentable des conflits, cette presque tranquillité bâtie sur le sable, comme ces châteaux forts qu'élèvent les enfants et que viennent balayer les lames, ne pouvaient les abuser bien longtemps.

Ils savaient que le moment viendrait où leur énervement, leur mauvaise humeur, leurs chagrins pour tout dire, seraient plus forts que les conventions polies qui les avaient jugulés jusque-là, et, qu'alors, un cri jaillirait de leur poitrine, un cri de colère, de rage, qui résumerait toute leur souffrance et toute leur rancœur et créerait entre eux... l'irréparable.

Plus averti que sa jeune épouse des choses de la vie, plus expérimenté, plus âgé aussi, Maurice résolut de parer au danger, comme disent les marins.

« J'ai mal agi, se dit-il... Je n'aurais pas dû l'épouser sachant qu'elle ne m'aimait pas, sachant surtout qu'elle en aimait un autre... J'ai trop présumé de mes forces... J'ai cru, vaniteusement, que je réussirais à lui faire oublier

celui à qui, enfant, elle avait donné son cœur. J'ai abusé d'une situation qui me la livrait à merci, comme jamais une esclave ne fut vendue par ceux qui en avaient la garde... Je suis coupable, c'est donc à moi d'expier... Je partirai. »

Une grande paix s'était aussitôt faite en lui, comme si déjà les remords qui ne lui laissaient guère un moment de repos s'étaient envolés. Il en conclut que son projet était excellent et se fortifia dans cette idée que son départ devenait indispensable, tant pour elle à qui sa présence était manifestement pénible, que pour lui dont la résignation avait atteint ses limites.

Encore, ne pouvait-il disparaître aussi complètement qu'il l'aurait voulu, car s'il lui convenait de désertier le toit conjugal, il ne pouvait, en aucune façon, se dérober au devoir d'assistance qu'il avait juré d'accomplir aux côtés de son beau-père. Il convenait donc, avant tout, de sauver la face et de regagner Paris sous un habile prétexte, en laissant la jeune femme achever seule le voyage commencé.

Une correspondance téléphonique avec le chef de fabrication de l'usine, suivie de deux télégrammes urgents, lui fournit aisément le prétexte qu'il cherchait. Restait à persuader à Nelly que, son absence devant être de courte durée, elle veuille bien consentir à l'attendre.

Aux premiers mots qu'il lui en dit, et sans qu'il eût besoin de lui montrer le télégramme qu'il s'était fait envoyer, elle acquiesça docilement à sa proposition.

— Je m'étonne que maman ne m'ait parlé de

rien, fit-elle ; ordinairement elle est assez au courant de ce qui se passe à l'usine.

— Il s'agit d'une chose très spéciale, expliqua Maurice Lefèvre. Un nouveau procédé de rodage des moteurs, que j'ai tenu secret pour éviter que nos concurrents ne s'en emparent, et que le chef d'équipe ne connaît pas suffisamment pour l'expérimenter lui-même. M^{me} Bertin ne peut pas en avoir entendu parler...

— Et vous resteriez absent combien de jours ?

— Trois ou quatre jours au maximum.

— Vous partez ? questionna Nelly.

— Ce matin, à dix heures trente, répondit le secrétaire de Max Bertin.

La jeune femme réfléchit une seconde et reprit :

— Vous embrasserez papa et maman pour moi... Dites-leur que ma santé est excellente... que le temps est beau...

Elle hésita :

— Et que je suis très heureuse...

Maurice la regarda, interloqué.

— Je vous prie de leur dire que je suis très heureuse...

Il serra rageusement les poings.

— Si encore c'était vrai, fit-il entre ses dents.

Le beau visage de Nelly devint mortellement pâle. Elle sentit approcher cette explication qu'elle avait pris si grand soin à éviter, cette discussion qu'elle redoutait plus que tout. Allait-elle éclater comme part une arme depuis trop longtemps chargée, au premier contact maladroit ?...

— Heureuse ou non, cela ne regarde que moi, dit-elle avec une sorte de farouche bravade.

Les lèvres blêmes, tout son être tendu dans un

suprême effort pour endiguer le flot de paroles prêt à s'échapper, il se contint un long moment, n'osant la regarder.

Très certainement, la jeune femme comprit le combat qui se livrait en lui, car ses traits prirent une expression de douceur inaccoutumée, et, la voix légèrement teintée d'émotion, elle prononça :

— Pourquoi nous faire mutuellement souffrir, Maurice? — C'était la première fois qu'elle le nommait ainsi. — Si nous ne pouvons réaliser d'être heureux, au moins épargnons-nous ces inutiles déchirements, essayons d'être... amis.

Il eut un geste désespéré.

— Vous savez bien que je ne demande que cela, fit-il... Je suis votre ami de toujours, Nelly... Vous êtes ce que j'ai de plus sacré, de plus précieux au monde...

Elle baissa les yeux, visiblement troublée...

Allait-elle s'humaniser, réaliser enfin tout ce qu'il y avait chez cet homme de véritable tendresse et d'amour fervent, en dépit de l'indigne manœuvre qui avait fait d'elle, par contrainte, la compagne de sa vie?

Il le crut, — on croit volontiers ce que l'on désire ardemment — et son cœur se mit à bondir dans sa poitrine, trop petite pour tant de bonheur, comme un colibri dans sa cage.

— Dites-moi seulement que... que je puis espérer, implora-t-il avec une ardeur passionnée... Je ne vous demande qu'un peu d'espoir, Nelly...

Elle allait répondre, peut-être lui jeter le mot qu'il attendait, quand le garçon de l'hôtel entra dans le salon de lecture pour y apporter les

journaux. Ces quelques secondes suffirent à lui rendre son sang-froid, et, se saisissant des feuilles, non encore dépliées, elle chercha à se dérober, à éluder l'obligation d'avoir à se prononcer tout de suite.

Soudain, comme il l'observait, guettant anxieusement ses lèvres, à la façon d'un condamné attendant son verdict, il la vit chanceler et s'abattre en travers de la table, évanouie...

— Nelly !...

Affolé, Maurice s'était précipité.

Avec d'infinies précautions, il transporta la jeune femme jusqu'à un canapé, puis se dirigea vers la porte pour appeler le domestique, mais, à cet instant, la petite G-huit ouvrit faiblement les yeux.

— Nelly... ma chérie...

Elle secoua la tête :

— N'appellez personne, dit-elle, d'une voix rauque... je ne veux personne...

— Qu'avez-vous?...

Elle ne répondit pas. De grosses larmes silencieuses coulaient lentement sur ses joues pâlies.

Il répéta machinalement :

— Qu'avez-vous?...

Mais, son regard rencontrant le quotidien qu'elle venait de parcourir et qui avait glissé jusqu'au plancher, il aperçut, avec un sursaut de stupeur, un titre en gros caractères qui tenait toute la largeur des six colonnes :

Terrible accident d'avion sur la ligne Paris-Londres : le pilote et neuf passagers périssent dans les flammes.

Il se baissa, ramassa hâtivement le journal, et, tout à coup, il frissonna. Dans la liste des sinistrés, un nom se détachait : *Robert de Rochas, ingénieur.*

XI

Dans sa chambre, petite chose menue enfouie au creux des oreillers, Nelly repose... Le docteur a dit que ce ne serait rien, un choc nerveux, un simple ébranlement qui n'aurait heureusement pas de suites fâcheuses.

— Du repos, du calme, beaucoup de calme, assure-t-il à Maurice Lefèvre qui l'interroge anxieusement, et, dans deux jours, il n'y paraîtra plus.

Maurice s'est borné à raconter au médecin que sa jeune femme avait éprouvé une violente émotion, aussi bien la cause importe-t-elle peu, le principal est que ce ne soit pas grave, et le docteur lui en donne sa parole.

— J'étais sur le point de m'absenter, ajoute le secrétaire de Max Bertin, croyez-vous que...

— Que vous puissiez la quitter? Mais certainement. Je dirais même, si je ne craignais de vous désobliger, fait le docteur en se grattant le menton, que jamais absence n'aura été plus opportune...

Maurice ne peut réprimer un mouvement

d'humeur. Le docteur aurait-il deviné, par hasard, ou bien encore Nelly aurait-elle parlé?... C'est assez improbable, pourtant...

— Je ne pensais pas que ma présence fût à ce point indésirable..., grommelle-t-il.

— Eh!... voilà bien les jeunes gens! s'exclame le praticien en hochant la tête. Qui est-ce qui vous dit que votre présence est indésirable?... Je songeais seulement qu'étant deux amoureux, — le domestique de l'hôtel m'a informé que vous étiez des jeunes mariés — comme tous les amoureux, vous deviez être passablement bavards..., prolixes, si vous préférez; conséquemment, je redoute fort que vous ne vous absteniez de parler de... de l'événement imprévu qui a valu à votre épouse cette soudaine commotion qui a ébranlé son cerveau et ses nerfs...

« Je ne vois guère que votre départ pour lui assurer le repos absolu qui lui est indispensable... Voilà tout... »

Au fur et à mesure que le médecin exposait ses raisons, le visage de Maurice se rassérénait.

— Je partirai donc, docteur, dit-il... Vous avez raison... Je... nous... éviterions difficilement de parler de... de... certaines choses...

— Parbleu! conclut le médecin... Vous êtes jeunes... vous vous aimez... C'est assez naturel, que diable, c'est le contraire qui serait surprenant, et votre gentille malade ne sera pas plutôt réveillée que vous vous installerez à son chevet... C'est tout justement ce qu'il faut éviter. Elle a besoin de repos, de tranquillité. Deux choses que les amoureux consentent rarement à s'accorder...

« Vous comptiez rester absent combien de jours? »

— Trois jours...

— Trois jours... parfait... Quand vous reviendrez, notre petite sensitive sera sur pied, plus vaillante et plus aimante que jamais...

« Je ne vous dirais pas cela, ajouta le docteur en prenant congé de Maurice, si ce... malaise était le moins du monde alarmant, ou si l'état de votre épouse nécessitait des soins quelconques, mais, heureusement, l'unique remède pour son cas est le calme... et vous ne pouvez mieux lui administrer ce remède-là qu'en vous éloignant... »

Maurice Lefèvre avait donc obéi à la suggestion du médecin, et, après avoir recommandé au personnel d'être très attentif à ce que sa femme ne manquât de rien pendant son absence, il était parti.

Nelly, comme l'avait prévu le docteur, se réveilla dans le courant de l'après-midi, sans autre mal qu'une légère douleur aux tempes, ainsi qu'il arrive après une migraine ou une nuit passée en chemin de fer. Elle songea aussitôt à se lever, mais, au premier mouvement qu'elle fit pour se mettre sur son séant, elle s'avisa qu'elle était incroyablement lasse, sans force et sans courage, et si courbaturée qu'elle eut l'impression d'avoir été rouée de coups.

A ce réveil physique succéda, presque immédiatement, un autre réveil, de beaucoup plus pénible, celui de sa pensée, ou, si l'on veut, de sa mémoire, qui lui remit une fois de plus devant les yeux l'horrificante vision de Robert de Rochas agonisant au milieu des flammes.

Elle se couvrit le visage de ses mains et, iris-

sonnante, se laissa retomber sur ses oreillers, maudissant ce retour à la vie, qui était en même temps un retour à la souffrance.

De toute sa volonté, elle appela le sommeil, la bienheureuse torpeur qui la délivrerait de cette obsession insupportable, et, puérile, retint quelques secondes sa respiration, dans le vague espoir de provoquer un nouvel évanouissement qui l'arracherait à la cruelle réalité, mais, hélas ! elle ne réussit qu'à entrevoir, avec plus de précision, la terrifiante vérité qu'elle essayait vainement de chasser de son esprit.

Avec une lucidité impitoyable, encore accrue par son état de faiblesse corporelle, elle se demanda pourquoi Robert de Rochas avait voulu se rendre en Angleterre où rien, apparemment, ne l'appelait.

A cette question, une seule réponse plausible : Robert était allé en Angleterre pour rendre visite à Elisabeth d'Oultremont, pour s'entretenir avec l'unique personne au monde qui fût capable de lui parler d'elle, de lui donner de ses nouvelles, de lui apprendre ce qu'elle faisait, ce qu'elle devenait, comment s'était passé son voyage de noces.

Dans cette pensée, nulle vanité, pas l'ombre de suffisance, mais seulement le cuisant remords d'avoir été la cause indirecte de la mort tragique de Robert de Rochas.

Le destin implacable avait voulu que, non contente de lui ravir son amour, elle lui prît aussi la vie...

Epouvantée, Nelly ferma les yeux... Elle murmura :

— Comme il m'aimait !...

Elle n'en avait jamais douté, mais, influencée

par tout ce qu'elle avait entendu raconter touchant le soi-disant esprit volage des jeunes gens, leur incroyable faculté d'oubli qui, à en croire certains, ne résistait pas à une absence de quelques semaines, elle s'était dit, pour les besoins de la cause, et dans le secret dessein de s'absoudre, que Robert, après son abandon, aurait tôt fait de l'oublier.

Elle avait voulu ignorer qu'elle ne l'oubliait pas elle-même, pour croire plus à son aise qu'il n'userait pas à son égard de la même constance, et voilà qu'au moment où elle commençait à accorder quelque crédit à ce mensonge, elle acquérait la preuve, et quelle preuve!... que Robert n'avait jamais cessé de l'aimer...

Dans l'impossibilité de parler d'elle à qui que ce fût dans son entourage immédiat, il avait songé à la douce Betty, agent de liaison de leurs secrètes et innocentes amours, et, impatient de la voir plus tôt, il s'était embarqué à bord de cet avion qui devait être son tombeau...

Un flot de larmes lui inonda les joues.

— Je l'ai tué ! murmura-t-elle... C'est à cause de moi... pour moi... qu'il est mort...

L'avenir lui faisait peur... Que lui importait la vie... Déjà elle n'attendait de l'existence aucune joie, aucun bonheur, si modeste fût-il, mais, maintenant... maintenant que sans cesse se dresserait devant son esprit le souvenir de ce drame atroce à quoi elle se savait si intimement mêlée, aurait-elle encore la force de supporter son dur calvaire?...

Il le fallait, pourtant... Nul n'a le droit de se soustraire aux épreuves que nous envoie la Providence...

Aux heures de découragement, quand le cha-

grin pèsera plus cruellement sur ses fragiles épaules, elle pourra quand même se dire, en tête à tête avec son secret, qu'elle a été beaucoup aimée... C'est une satisfaction qui est moins commune qu'elle ne le croyait à l'aurore de sa vie de jeune fille, quand il lui semblait que l'amour était une belle fleur qui fleurissait toutes les fois qu'on le souhaitait...

Elle sait, maintenant, que l'amour est semblable à ces fleurs exotiques qui ne souffrent pas d'être transplantées et qui demandent pour vivre, pour grandir, des soins éclairés et très spéciaux que bien peu sont réellement capables de leur prodiguer.

Ayant sonné la femme de chambre, la jeune femme apprit sans émoi le départ de son mari, même il lui parut que son absence avait quelque chose de providentiellement heureux, car il lui aurait été particulièrement désagréable d'avoir à s'observer alors que son esprit était tout entier la proie du drame que le hasard venait de lui révéler.

— Si Madame « a besoin de quelque chose », lui fit la camériste, avec une évidente bonne volonté, Monsieur a dit comme ça qu'on devait lui donner...

— Ah !... Monsieur a dit que...

— Oui... Ça est gentil... est-ce pas?... Je crois que Monsieur il aime bien Madame... Savez-vous... Il avait l'air tout perdu quand il est quitté... Mais le docteur a su le tranquilliser...

« Partez seulement, qu'il disait... Partez sans crainte... Elle ne peut mal... Un simple choc... »

— Un simple choc ?

— Oui... un simple choc nerveux...

— Ah ! bon...

— Est-ce qu'il faut porter à manger à Madame sur son lit ou bien est-ce qu'elle saurait descendre ? questionna la domestique... Il y a justement des bonnes carbonades et de la tête de veau en torture...

Nelly s'étonna :

— De la tête de veau en torture !... Qu'est-ce que c'est que cela, grand Dieu ?...

La femme s'esclaffa bruyamment :

— Ouyez ! ouyez !... Ça est moi qui dis ça comme ça... mais c'est en tortue qu'on dit... Ça est de la tête de veau qu'on la prépare avec une sauce au madère... Madame a jamais mangé ça ?... C'est encore plus meilleur que du bœuf à la mode, et, cependant, vous savez, le bœuf à...

Nelly se hâta de l'interrompre :

— Je me contenterai d'une tasse de thé, dit-elle, et d'un œuf à la coque... bien cuit.

— Et rien autre ?

— Non... rien...

— Pas de carbonades ? Elles sont bonnes, vous savez...

— C'est bien possible... mais je préfère m'en tenir à ce que je vous ai dit... un œuf et du thé... Ce soir, je verrai si je puis me lever.

La domestique hocha la tête :

— Bon... ça va... Je vous monte ça subitement. Restez seulement couchée... Du moment que vous vous sent pas bien, c'est mieux de rester couchée ; moi, quand j'ai pas faim, hein, c'est toujours que je suis malade...

Elle finit tout de même par s'en aller, et, prompte à rattraper le temps perdu, reparut quelques minutes plus tard avec le déjeuner commandé.

Nelly toucha à peine à sa frugale collation et tenta vainement de lire un roman tout nouvellement paru qu'elle avait acheté la veille ; ses yeux suivaient avec application les caractères d'imprimerie, mais son esprit se refusait obstinément à absorber la prose de l'auteur.

Après plusieurs essais, force lui fut de se rendre à l'évidence ; non seulement elle ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elle lisait, mais sa pensée revenait, avec une obsédante obstination, au drame dont elle se reconnaissait l'auteur involontaire, et, chaque fois, son imagination en délire ajoutait quelques nouveaux détails à la scène tragique.

Durant son voyage de noces, alors qu'elle s'efforçait de se faire, comme on dit, une raison, il lui était arrivé de se demander combien de temps il lui faudrait, sinon pour oublier complètement son premier amour — cela lui paraissait impossible — mais tout au moins pour l'effacer suffisamment de sa mémoire, pour faire trêve, en quelque sorte, à son chagrin, et jouir d'une relative quiétude, à défaut d'un bonheur à quoi elle ne croyait plus... Las... elle ne songeait plus à s'adresser cette question tant il lui paraissait évident que le souvenir de Robert de Rochas, décédé, demeurerait plus impérissable dans son esprit que le souvenir de Robert de Rochas vivant.

L'oublier, étant donné les horribles circonstances qui avaient entouré sa mort, lui aurait fait l'effet d'une inqualifiable trahison.

A tout jamais, elle se sentait vouée à sa mémoire, au culte de son tragique souvenir dont elle porterait éternellement le deuil au plus secret de son cœur.

Ainsi triomphe l'aveugle fatalité, quoi qu'on lui oppose : armes d'acier ou de chair, si le minotaure a soif d'une vie, cette vie, il la prendra, et il sera vain de lui marchander chaque goutte de sang pour un océan de larmes, rien ne le pourra désaltérer...

XII

Maurice Lefèvre est bien parti pour Paris, comme il l'a annoncé, mais, sachant que personne ne l'attend à l'usine, il a eu soin de ne pas s'y montrer, pas plus qu'il ne rend visite à ses beaux-parents, qui trouveraient fort étrange ce retour solitaire.

Disposant de deux jours d'absolue liberté, il a songé à les mettre à profit pour obtenir quelques éclaircissements concernant l'accident d'aviation dont a été victime son ex-rival.

Comme il arrive presque toujours, les journaux, après avoir mené grand bruit le lendemain, et donné force détails, la plupart contradictoires, se sont tus brusquement, sans cause apparente. L'information de la veille est passée de la première à la troisième page, quatre ou cinq lignes banales pour annoncer que l'enquête concernant les circonstances du tragique accident de l'avion Paris-Londres se poursuivait activement.

On cherchait à établir les responsabilités, et, bien entendu, la compagnie, tout comme la femme de César, n'entendant pas être soupçonnée, on insinuait que le pilote devait avoir commis quelque grave négligence.

Maurice se rendit au siège de la compagnie aérienne, mais, pris pour un journaliste — cette engueance est haïssable, parce que trop indiscrete — il ne réussit qu'à se faire éconduire.

Il récidiva, insistant pour voir le directeur ou, tout au moins, son secrétaire, et s'avisant de la notoriété nouvelle que lui conférait son mariage, fit passer sa carte par l'entremise d'un huissier à chaîne d'argent, qui la prit avec une hautaine condescendance.

Cinq minutes plus tard, l'homme au pendentif lui annonça que M. le directeur allait le recevoir. Effectivement, Maurice Lefèvre ne tarda pas à être introduit dans le bureau du directeur général, qui s'empressa à sa rencontre.

— Je pense, lui dit-il, avoir eu le plaisir de vous rencontrer au dernier banquet de la chambre syndicale des métallurgistes.

Le fondé de pouvoir de Max Bertin eut un geste évasif ; il était pertinemment certain de n'être jamais allé à aucune réunion de ce genre, et, au surplus, ne connaissait pas le moins du monde son interlocuteur, mais, diplomate, n'en laissa rien paraître.

— J'ai appris, comme tout le monde, commença Maurice Lefèvre, le... l'accident arrivé à...

L'autre lui coupa nerveusement la parole :

— Les derniers résultats de l'enquête viennent de nous parvenir, fit-il, en se renversant dans son fauteuil. Il est absolument établi au-

jourd'hui que le pilote souffrait de troubles de la vue...

Maurice étendit la main.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il... Je... — il hésita l'espace d'une seconde — je connaissais tout particulièrement un des passagers... un jeune ingénieur, et j'aurais voulu savoir si, par impossible...

Le directeur de la *Royal Flying Society* secoua la tête :

— Tous les passagers ont péri, dit-il..., tous sans exception...

— Ils étaient neuf, je crois...

— Neuf, oui... plus le pilote et le mécanicien... J'ai la liste ici, fit le directeur, en désignant une feuille dactylographiée qui était glissée dans un des coins de son buvard...

— Vous permettez? sollicita Maurice Lefèvre en avançant la main.

— Mais parfaitement.

Le directeur lui tendit la liste.

— Voyons! s'exclama le mari de Nelly en proie à une violente émotion... Je... je ne me trompe pas... Vous dites que ce sont là les noms des victimes?...

— Des neuf passagers... oui...

— Et il n'y en avait pas d'autres?...

— Mais non... Neuf passagers et deux hommes d'équipage, on a relevé onze corps — les journaux l'ont assez répété ; — deux respiraient encore très faiblement, mais sont morts pendant leur transfert à l'hôpital...

Le fondé de pouvoir de Max Bertin regarda fixement son interlocuteur.

— Les journaux, fit-il, ont publié, le premier jour, une autre liste... Sur cette liste figurait

Robert de Rochas, l'ingénieur dont je vous parlais tout à l'heure... Son nom n'est pas sur votre liste...

— Attendez, coupa le directeur... Robert de Rochas... je me souviens... Il devait partir, oui... Il avait loué sa place et fait porter ses bagages, mais, à la dernière minute, il n'est pas parti...

— Ah !

— Il est sain et sauf... Vivant... comme vous et moi... Dans leur hâte, les reporters n'ont pas attendu l'identification des sinistrés et ils ont donné la liste des passagers qui avaient retenu leur place à bord du *R. F. S. I.*...

Maurice Lefèvre demeurait silencieux, atrocement pâle, et ses mains étaient agitées d'un petit tremblement.

— La famille a été prévenue immédiatement, continua fébrilement le directeur de la *Royal Flying Society*... Nous étions trop heureux, comme bien vous pensez... Si ce monsieur était de vos amis, je ne comprends pas que vous n'ayez pas été informé de cette regrettable confusion.

— J'étais en voyage, bredouilla Maurice Lefèvre, dont l'émotion allait grandissant... Je... je le croyais mort... Beaucoup l'ont cru mort... Les journaux n'ont pas rectifié...

— Pas tous, admit le directeur. Du moment que la famille était avertie, la chose n'avait plus guère d'importance...

« Vous devez être content, hein, de savoir votre ami en vie?... C'est une bonne nouvelle, ça, au moins !... Une fameuse chance aussi !... »

Il reprit, tandis que Maurice recouvrait peu à peu ses esprits :

— C'est tout à fait par hasard que ce monsieur n'est pas parti, figurez-vous que le taxi qui l'amenait au Bourget a eu une panne, une panne stupide... mais combien providentielle... S'il avait su... à ce moment-là... il aurait embrassé le chauffeur au lieu de... l'aubader comme j'imagine qu'il l'a fait... Je sais qu'il a pris le train pour Calais, le jour même, et de là pour Liverpool, car il se rendait en Amérique, ses bagages, qui ont été retrouvés, d'ailleurs, étaient enregistrés pour Chicago *via* New-York.

— Il allait en Amérique, dites-vous, fit Maurice Lefèvre... A Chicago?...

— Oui... Vous ne le saviez pas? s'étonna son interlocuteur... A l'heure qu'il est, il doit voguer vers les États-Unis et bénir les taxis parisiens qui ont des pannes aussi opportunes... Il peut se vanter d'avoir frôlé la mort de près...

— En effet, fit sourdement Maurice Lefèvre...

Il ne savait encore si ce que venait de lui apprendre le directeur de la compagnie de navigation aérienne lui causait peine ou plaisir... Sans doute était-il heureux de savoir Robert de Rochas en vie... On est toujours heureux, instinctivement heureux, qu'un malheur soit évité, mais... enfin... après ce qu'il avait surpris, deviné du chagrin de Nelly... il se disait que... tout de même!...

Enfin, il venait d'apprendre aussi que Robert de Rochas était parti pour l'Amérique, et ceci compensait cela... En somme, c'était un événement heureux... Il n'avait aucune raison d'en vouloir à l'ingénieur ; si Nelly l'avait aimé... si elle l'aimait encore, qu'y pouvait-il?... Il prouvait son désintéressement, son détachement,

pour tout dire, en s'expatriant... Il se conduisait en gentleman...

— Je suis tellement heureux de ce que vous me dites, fit-il..., conscient de son silence maladroit... Tellement content que... vraiment... sincèrement...

— Je comprends cela ! fit l'autre... Vous regrettiez votre ami, vous le croyiez mort, et voilà que, sans crier gare, vous apprenez qu'il est encore en vie... Des commissions comme celle-là, je voudrais bien en faire tous les jours, et plusieurs fois par jour ; malheureusement... c'est le contraire qui est arrivé...

Il soupira, ramenant inconsciemment le sinistre aux proportions d'un grave ennui personnel...

— Ah ! nous avons été très éprouvés, fit-il, par cette terrible catastrophe... Vous pouvez imaginer ce qu'ont été ces derniers jours pour moi et mes collaborateurs... Je me demande comment j'ai résisté...

Maurice feignit de ne pas s'étonner de l'étrangeté du propos... A l'en croire, les vraies victimes de l'accident, ce n'étaient plus les infortunés passagers, mais eux, ces messieurs de la direction, à qui incombait l'ingrate mission de renseigner les parents et amis des sinistrés...

— Nous sommes, dit-il, couverts par l'assurance, mais c'est bien triste... bien, bien triste...

Aimable, souriant, il reconduisit son visiteur jusque dans l'antichambre, et ne consentit à s'éloigner que quand l'ascenseur se fut abîmé dans sa prison de fer.

Le premier mouvement de Maurice Lefèvre fut de télégraphier à Nelly...

Quoi? Que Robert de Rochas n'était pas mort comme elle le croyait...

Fort bien... Mais... presque aussitôt, il s'avisa que sa femme ne lui avait pas soufflé mot de cette prétendue mort... Ce qu'il en savait, lui, c'était pure déduction... Pas difficile, d'ailleurs, étant donné l'état de son épouse au moment où elle avait pris connaissance du malencontreux journal...

Et puis... Comment lui expliquer qu'il avait pris sur lui d'entreprendre cette enquête?... Comment justifier sa visite au directeur de la *Royal Flying Society* où rien ni personne n'aurait dû l'attirer?

Ne devait-il pas feindre d'ignorer la raison de ce soudain évanouissement, lui attribuer une de ces causes vagues et raisonnablement vraisemblables comme en découvrent toujours les docteurs quand ils redoutent de se compromettre?... Nelly se remettrait petit à petit de ce choc douloureux, mais il était, lui, son mari, le dernier qui fût autorisé à lui en parler...

Alors?

Se taire... Il devait se taire... Faire celui qui ne sait pas... qui ne sait rien...

Et aurait-il appris quoi que ce soit, au fait, s'il n'avait pas fait cette démarche à la compagnie de navigation aérienne? Robert de Rochas parti, comme il n'avait aucune relation avec ses parents et amis, il aurait très bien pu ignorer longtemps... toujours...

Maurice tressaillit.

Il se sentit mal à l'aise... Vraiment, cette solution lui répugnait... Ne rien dire à Nelly, c'était facile, évidemment... très facile... trop

facile... mais n'était-ce pas aussi honteusement lâche?...

Elle avait aimé Robert de Rochas.. — elle l'aimait encore, et sans doute plus que jamais. — Il le savait, lui, elle n'avait aucunement pris la peine de s'en cacher et elle le pleurait maintenant, comme on pleure son premier amour, celui que rien n'efface... Il savait tout cela et aussi que le chagrin l'avait terrassée, elle si vaillante, et, n'ayant qu'un mot à prononcer pour faire cesser ce tourment, ce grand chagrin, il aurait la force de ne pas dire ce mot, de la regarder pleurer, ou, plus exactement, car elle ne pleurerait certainement pas en sa présence, de regarder ses yeux rougis et ses lèvres gonflées...

Mon Dieu ! que cela était donc compliqué !

D'anciens prétendent qu'on doit toujours se défier du premier mouvement ; le premier mouvement est instinctif, il traduit notre désir d'égoïste tranquillité, notre appétit du moindre effort, il est rarement joli ; Maurice, après réflexion, s'en tint donc au second mouvement, imprégné de la morale atavique que nous ont léguée nos pères, parce que ce second mouvement est toujours celui que nous dicte notre raison, laquelle, jugulée par quelques siècles de civilisation, est moins cruelle que notre instinct.

« Je ne télégraphierai pas, se dit-il, mais je lui apprendrai la chose de vive voix. »

Il n'eut pas plutôt pris cette résolution, seul à seul avec lui-même et essentiellement révocable, pourtant, qu'il se regarda tout aussitôt avec attendrissement. Il s'admira d'être à ce point héroïque, noble, grand... Des comparaisons, empruntées aux personnages d'Homère,

lui parurent moins épiques que ce qu'il considérait, désormais, comme son devoir.

Aussi bien, dans le récit que lui avait fait le directeur de la compagnie, un détail était à retenir : Robert de Rochas s'était embarqué pour l'Amérique ; dès lors, qu'importait qu'il fût rayé ou non du nombre des vivants, puisque son éloignement l'éliminait de son horizon conjugal à lui, Maurice, et plus effectivement, à n'en pas douter, que si la mort l'avait emporté, tout auréolé de cette manière de gloire qui rejaillit infailliblement sur quiconque est victime d'un accident.

Néanmoins, Maurice Lefèvre attendit deux jours avant d'aller retrouver Nelly à Bruxelles, se cachant et évitant de se montrer à l'usine où il n'avait que faire.

Durant ces deux jours, obligé qu'il était de jouer un personnage fort différent de ce qu'il était en réalité, désœuvré, s'ennuyant à mourir, il eut tout loisir de mesurer combien Nelly lui était chère, combien elle occupait sa pensée, commandait à ses moindres actes.

Le premier et le deuxième soir, il lui écrivit longuement, heureux de s'entretenir avec elle par la pensée, soulagé de se donner l'illusion de sa présence, plus que jamais indispensable, vivant par anticipation la minute à la fois douloureuse et bienfaisante où il lui verserait la consolation de cette révélation inespérée, qui ferait luire dans les beaux yeux de la femme qu'il aimait cette étincelle d'un bonheur qui, par avance, le poignardait.

XIII

Le taxi vient de s'arrêter devant l'hôtel, et, dans sa hâte de la revoir plus vite, laissant au portier obséquieux le soin de régler la course, Maurice Lefèvre se précipite dans le hall :

— M^{me} Lefèvre est chez elle?

Il n'a pas informé Nelly de l'heure de son arrivée, et une petite crainte lui vient qu'elle ne se soit absentée, car il est presque l'heure du déjeuner.

Le préposé aux correspondances, après un rapide coup d'œil au tableau où sont accrochées les clefs agrémentées de lourdes plaques numérotées, lui répond affirmativement.

Une brusque envie lui vient de demander à cet homme si Nelly est remise de son indisposition, mais il se dit que la femme de chambre de l'étage le renseignera bien plus efficacement, et, tout courant, le voici dans l'ascenseur.

La femme de chambre est invisible, sans doute est-elle occupée à faire reluire quelque chose, — dans ce pays on n'arrête jamais de nettoyer. — En moins de trois secondes, Maurice est devant la porte de sa femme.

Il frappe, le cœur battant.

— Qui est là?

— C'est moi... Maurice.

Il lui semble qu'elle ne vient pas tout de suite... A cette heure-là de la matinée, pourtant, Nelly est toujours habillée... Serait-elle plus malade?...

Une angoisse horrible lui crispe le cœur, mais bientôt un pas léger foule le tapis et la porte s'ouvre enfin, inondant de clarté le couloir ripoliné.

Nelly, vêtue d'une robe de crêpe marocain noir, que Maurice ne lui connaît pas, et qu'égaye seul un soupçon de lingerie formant collerette, se tient immobile devant son mari.

Maurice lui tend spontanément les deux mains, frappé de sa pâleur et affectant de ne point remarquer le mouvement d'imperceptible défense, vite réprimé, mais trop esquissé, hélas ! pour passer complètement inaperçu.

— Vous allez mieux ?

— Tout à fait bien...

Elle a dit cela en se forçant à sourire, de ce sourire qu'il lui a déjà vu et qu'il n'oubliera pas de sitôt.

Elle ajoute, devinant sa gêne :

— Ce malaise, que je ne m'explique pas, s'est dissipé après quelques heures de repos... Vous avez bien fait de ne pas retarder votre voyage.

— J'ai suivi l'avis du docteur, déclare Maurice Lefèvre, un peu confus, malgré tout, de ce départ en un pareil moment.

— Je sais, fait Nelly... C'est la première chose qu'il m'a dite... Je crois, d'ailleurs, que le brave homme s'est légèrement abusé sur les causes de... de mon évanouissement... Mais... de toutes façons, j'avais grand besoin de repos...

Et, dans un rire qui sonne passablement faux, elle ajoute :

— Ne parlons plus de cela, voulez-vous?

— Mais! objecte Maurice...

La jeune femme secoue la tête :

— Non... Vous ne tenez pas plus que moi à reparler de cet incident... Nous sommes, et entendons rester, des... amis... C'est bien votre avis, n'est-ce pas?...

Maurice ne peut qu'approuver.

— Alors, évitons soigneusement *tout* ce qui pourrait nous faire de la peine...

Elle l'a regardé droit dans les yeux.

— Je pense que vous me comprenez?

S'il acquiesce, c'est le silence obligé...

En souscrivant à ce pacte muet, il se condamne à lui taire ce qu'il a projeté de lui révéler... L'occasion est terriblement tentante, car c'est elle qui l'implore de n'en rien faire, et jamais, sans doute, il ne retrouvera semblable occasion...

L'espace d'une seconde, il hésite... se demandant s'il est bien nécessaire de donner suite à ses intentions. En somme, est-il tenu de se montrer plus royaliste que le roi, comme disent les bonnes gens, ne vient-elle pas, précisément, de lui dicter sa conduite?...

Il va peut-être s'en tenir à ce dernier parti, mais il lui suffit de l'observer, d'observer combien ses traits tirés, sa face amaigrie, ses yeux rougis de larmes dénoncent le chagrin qui la mine, et, stoïque, il énonce, en évitant, cette fois de rencontrer son regard :

— J'ai une nouvelle à vous apprendre, Nelly.

Elle croit à une habile diversion et, presque gaiement, questionne :

— Bonne?

— Oui...

Elle rit nerveusement.

— Vous dites cela du ton dont vous annoncez une catastrophe, mon cher... Allez-y... Les bonnes nouvelles sont choses rares, et puisque vous affirmez en connaître une...

Maurice ne s'est pas départi de son air grave. Nelly s'avoue ne l'avoir jamais vu comme cela... Malgré elle, elle soupçonne que la plaisanterie n'est plus de mise et ose à peine le prier de poursuivre.

— Vous avez, dit-il à voix basse, appris la mort de... d'une personne qui vous est chère.

Elle l'interrompt, véhémement.

— Maurice... Je vous en supplie...

— Permettez... l'information était... inexacte.

— Vous dites?...

Elle a jeté cela comme un râle.

— L'information, l'accident... Mais, parlez... voyons... M. de Rochas...

— ... N'était pas à bord de l'avion sinistré, achève Maurice Lefèvre, très vite... Il devait partir... Au dernier moment, il n'est pas parti.

— Maurice... C'est vrai?... C'est vrai... cela?

Dans son affolement, elle s'est suspendue aux épaules de son mari, guettant ses paroles avec une avidité qui lui fait mal.

— Absolument exact, reprend Maurice... Les journaux se sont trompés... M. de Rochas, à l'heure où se passait la catastrophe, faisait route en chemin de fer.

Anéantie, crispée... riant et pleurant à la fois, la jeune femme répète machinalement :

— C'est vrai... alors... c'est vrai... Il n'est pas mort... Il n'a pas été tué... Qui vous a dit cela?... qui?...

— Le directeur de la compagnie de naviga-

tion aérienne, explique Maurice Lefèvre... La famille a été aussitôt prévenue, et, à l'heure qu'il est, M. de Rochas vogue vers l'Amérique.

Nelly tressaille :

— L'Amérique?

— Oui... M. de Rochas se rendait en Angleterre pour rejoindre, à Liverpool, le paquebot qui devait l'emmener en Amérique...

La jeune femme n'ajoute rien, cette fois...

Elle vient brusquement de réaliser combien Maurice s'est montré « chic », et elle s'en voudrait de se laisser aller, à nouveau, à une... démonstration qu'elle regrette déjà de tout son cœur.

— Je suis heureux, dit-il, en manière de conclusion, d'avoir pu vous apporter cette... bonne nouvelle...

A son tour, Nelly évite son regard, mais il lui semble bien, pourtant, sentir une petite main frémissante s'emparer de ses doigts et les presser, tout doucement, presque timidement, tandis qu'une voix à peine perceptible murmure un « merci » étouffé...

... C'est tout... Ils ne reparleront plus jamais de *cela*, mais, qu'ils le veuillent ou non, depuis ce jour-là, il y a quelque chose de changé dans leurs rapports..

Nelly a senti combien son mari l'aimait, combien il lui était dévoué. Elle a compris toute l'exquise délicatesse de cette nature un peu fruste, impulsive, véhémence, et toute sa patiente bonté aussi vis-à-vis de sa blessante indifférence.

Sans doute n'éprouve-t-elle pour lui aucun amour, mais une grande tendresse et une con-

fiancée dont son cœur a toujours été avide.

Meurtrie, elle ne veut plus, elle n'ose plus croire en l'amour parce qu'elle ignore encore que les chagrins d'amour n'ont d'autres antidotes que l'amour lui-même.

En apprenant que Robert de Rochas est parti, non pour l'Angleterre, comme elle le croyait, mais pour cette lointaine Amérique, terre d'oubli et d'aventures, elle a éprouvé une amère désillusion. Elle s'était imaginé que Robert, incapable de l'oublier, inconsolable comme elle-même, s'était rendu auprès de la jeune novice pour se ménager une occasion de s'entretenir d'elle, et voilà qu'il n'en est rien.

Le brillant ingénieur, sans plus se soucier d'elle que si elle n'avait jamais existé, n'a rien eu de plus pressé que de s'occuper de sa carrière. Il a dit adieu à la vieille Europe, et, sans regret, il est parti.

Après la fausse nouvelle de sa mort, c'est comme si elle le perdait pour la seconde fois. A tout prendre, n'était-il pas cent fois plus mort dans son souvenir que s'il avait réellement péri dans la catastrophe de l'avion Paris-Londres?

Elle pleurait un ami fidèle ; aujourd'hui, c'est presque un parjure dont sa mémoire porte le fardeau.

De son rêve, de sa chimère, que reste-t-il?... Hélas ! moins que rien, son héros lui-même s'est dépoétisé. Qu'en conclure, sinon que celui qu'elle aime — car elle l'aime encore — est pétri de la même argile que les autres, ces autres dont elle a entendu dire qu'ils oubliaient leurs amours, et l'objet de leurs amours, en moins de

temps qu'il n'en faut à une girouette pour évoluer au gré du vent...

Mon Dieu ! elle n'a jamais espéré de Robert de Rochas une fidélité de souvenir qui puisse se comparer à sa propre constance, elle n'a jamais cru à son désespoir, mais, tout de même, elle s'attendait à moins de désinvolture.

Un doute lui vient, maintenant, touchant les sentiments du beau Robert à son endroit. L'aimait-il vraiment, sincèrement, exclusivement, comme elle l'aimait elle-même?... C'est peu probable, car, lui, qui n'avait pas à se soumettre au désir implorant d'une mère, s'est montré par trop docile.

Au premier mot que lui a dit Elisabeth d'Oultremont, non seulement il s'est incliné, mais voilà que, sans même chercher à obtenir une explication, sans s'étonner d'un revirement qui devrait, pourtant, lui paraître inexplicable, il tourne les talons et s'en va..

Si respectueuse que soit Nelly de la liberté d'autrui et de l'observation des convenances mondaines, il lui semble bien qu'à la place de Robert de Rochas elle aurait agi fort différemment.

Quand on est homme et qu'on aime, on ne s'empresse pas de répondre *amen* aussi docilement que cela... On se révolte... que diable ! On crie à l'injustice... On se remue, enfin, et surtout, surtout... on ne déserte pas la place.

Le voyage de noces de Nelly et de Maurice touchait à sa fin. Après Bruxelles et ses curieux monuments, ils visitèrent Bruges, la ville morte, si remplie de calme beauté qu'on a pu la comparer à la Venise des doges, et Ostende, l'orgueilleuse reine des plages, que détrônent au-

jourd'hui les petits trous pas très chers de la Côte d'Azur. Ils virent Spa, où il pleut trente jours par mois, mais dont les bois sont splendides, et Liège la coquette, qui n'a pour elle que l'excellente humeur et l'affabilité de ses habitants. Ils admirèrent Anvers, sévère et affairée, et son port qui est un des plus grands du monde, puis ils songèrent au retour.

Leurs jours de fantaisie et de liberté entière étaient révolus, et, déjà, cette mélancolie spéciale des retours de voyage de noces les étreignait, dans l'appréhension de la vie nouvelle qui allait être la leur, vie de tous les jours, au milieu des parents et amis, que l'un et l'autre redoutaient sans oser se l'avouer.

Nelly, dans le rapide qui les emportait vers Paris, relisait une lettre de sa mère qu'on lui avait remise au moment de quitter l'hôtel.

— Mes parents désirent que nous habitions avec eux, fit-elle, qu'en pensez-vous, mon ami?

— Nous ferons comme vous en déciderez, répondit Maurice. Je croyais, d'ailleurs, que cette question avait été réglée entre vous et Madame Bertin.

Nelly se mordit les lèvres.

— Maman préférerait, en effet, que nous acceptions son hospitalité, dit-elle, mais quant à moi, j'aimerais mieux habiter ce pavillon de Saint-Cloud que nous avons visité avant notre départ, je le trouve charmant...

— Va pour Saint-Cloud, acquiesça Maurice, sans paraître se douter que cette sempiternelle docilité exaspérait sa femme au delà de toute expression.

Ce mari, trop aimable, trop obéissant, qui jamais ne se permettait de discuter ses avis,

était si peu l'image qu'elle s'était faite d'un seigneur et maître, que la jeune femme en était arrivée à souhaiter qu'il lui opposât au moins une fois, une toute petite fois, un « non » catégorique. Dans ce but, elle lui proposait mille choses extravagantes, folles, déraisonnables... mais, hélas ! Maurice en arrivait toujours à admettre ses suggestions, sans paraître s'en étonner le moins du monde.

On aurait dit qu'il s'était donné le mot d'ordre de trouver parfait *tout* ce que lui conseillait sa femme, tout ce qu'elle disait, faisait ou imaginait.

— Vous êtes patient, lui avait-elle dit un jour, agacée par son imperturbable docilité.

— Très, avait répondu Maurice, avec une imperceptible nuance de défi.

Et Nelly n'avait pas jugé bon de poursuivre plus avant l'entretien.

Maintenant qu'elle connaissait mieux celui dont elle portait le nom, elle ne s'abusait plus sur la signification de cette apparente résignation.

Elle savait que patience signifie aussi, pour certains, persévérance...

XIV

M^{me} Bertin fit fête au jeune ménage, entourant sa fille de mille soins attentifs, de gâteries et de prévenances qui trahissaient, trop visiblement, un obscur désir de se faire pardonner. Jamais Nelly, dans ses lettres ou dans ses entretiens, ne se serait laissée aller à faire part à sa mère des tourments, — à la vérité, moins vifs depuis quelque temps — que lui valait cette union contractée en dépit de son choix, mais M^{me} Bertin était trop femme pour n'avoir pas immédiatement deviné les sentiments de sa fille. On peut espérer, et même sans grands frais, abuser là-dessus un homme, mais une femme ne se trompe pour ainsi dire jamais, si ce n'est quand il s'agit d'elle-même.

Au premier coup d'œil, la femme du constructeur s'était dit : « Ça va... mieux que je n'osais l'espérer, mais pas trop bien... Elle est têtue comme une Normande, et lui, sous son apparence souriante, tenace comme un Breton... Mais je connais le monsieur, je l'ai vu à l'œuvre; ainsi qu'il l'a fait précédemment, il attend son heure..., sûr de la victoire; quant à elle, sa confiance est si grande qu'elle ne prend même plus la peine de dissimuler... »

Maurice, très pris par l'usine où sa présence

se faisait de plus en plus indispensable, ne faisait chez lui que de brèves apparitions. Au dernier moment, l'arrangement proposé par M^{me} Bertin avait prévalu et le jeune ménage occupait provisoirement une aile du magnifique hôtel particulier qu'habitait Max Bertin. Les repas, sauf le déjeuner de midi, se prenaient en commun, et les soirées, que Maurice avait presque redoutées, se passaient à discuter affaires avec les invités quotidiens des Bertin, M^{me} Bertin ayant toujours souci d'entourer son mari de nombreux amis et connaissances pour l'arracher à l'absorption oppressive du mal qui le travaillait sourdement.

Le moment où les deux époux se retrouvaient seuls était généralement le plus pénible.

Leur retour à Paris n'avait, en aucune façon, modifié la règle de conduite qu'ils s'étaient imposée au début de leur union. Il semblait même que chacun mettait une sorte de hâte maladroite à éviter les occasions de demeurer en tête à tête.

La matinée tout entière appartenait à Nelly, qui en usait à sa guise, soit pour de rapides courses dans Paris, soit pour de brèves promenades au volant de sa voiture particulière.

Jeune femme, elle avait au moins acquis ce privilège de sortir sans chaperon, mais sans doute appréciait-elle médiocrement cet avantage, inhérent à sa qualité de femme mariée, car s'il lui arrivait de sortir seule, c'était généralement pour aller prendre chez elle une amie d'enfance, qu'elle invitait, comme naguère, à savourer le dangereux vertige que procure la vitesse.

Impénétrable ou stoïque, elle évitait très soigneusement de faire la moindre allusion à son... bonheur conjugal, affectait une humeur sercine,

sinon joyeuse, et mettait une telle mauvaise grâce à répondre aux questions indiscrètes, que la meilleure de ses compagnes aurait certes été bien en peine de pronostiquer la bonne ou la mauvaise entente du nouveau ménage.

L'après-midi, il lui arrivait de recevoir quelques visites. Parfois, M^{me} Bertin l'envoyait chercher pour figurer dans son salon, car la femme du constructeur se montrait, depuis que Nelly était mariée, exagérément fière de sa fille et ne négligeait aucune occasion de l'exhiber à ses nombreuses relations. Sans doute obéissait-elle, sans s'en douter, au désir de prouver à quiconque aurait écouté d'une oreille trop complaisante les bruits malveillants qui avaient circulé à l'époque du mariage de Nelly, qu'elle entretenait avec sa fille les meilleures relations qui soient.

Le monde, celui qui s'est donné le qualificatif de « grand », pratique la médisance et le comérage avec un art que pourrait lui envier le menu peuple des « cordons s'il vous plaît », peut-être même y met-il plus de malice sous sa feinte distinction et les regrets hypocrites dont il enjolive le récit des pires calamités.

Au lendemain du mariage de la petite G-luit, les intimes du constructeur, ses amis et les amis de ses amis, qui, sans doute, avaient « arrangé » pour Nelly un mariage selon leurs goûts personnels et leurs convenances, découvrirent, comme par hasard, avec une touchante unanimité, que l'union de l'héritière de Max Bertin avec ce « petit secrétaire » était chose assez peu reluisante.

On se demanda « pourquoi » Nelly, qui pouvait prétendre à un tortil, voire à une couronne

comtale, accordait sa blanche main à un vague M. Lefèvre, sans particule ni fortune ; on chercha la raison, et comme on ne trouvait pas, on supposa toutes espèces de raisons, excepté la bonne, bien entendu.

D'aucuns prétendirent que Nelly, empêchée par sa mère d'épouser celui qu'elle aimait — il y avait quelque peu de vrai là-dessous — avait épousé Maurice Lefèvre par dépit, mais refusait, depuis lors, de revoir cette mère dénaturée qui avait fait échec à son bonheur ; d'autres assurèrent que la petite était folle du jeune secrétaire et s'était presque fait enlever par lui, au grand désespoir de M^{me} Bertin qui, toujours comme dans la première version, mais pour des raisons absolument opposées, aurait juré de ne plus revoir sa fille, et moins encore le mari de sa fille...

La femme du constructeur d'autos n'ignorait aucune de ces vilaines petites histoires — sans doute ceux qui les colportaient si charitablement s'étaient-ils arrangés pour que le bruit en parvînt à ses oreilles ; — dans l'un et l'autre cas, on la disait brouillée avec sa fille, il importait donc de prouver, à la face du monde, qu'il n'en était rien et que jamais mère et fille ne s'étaient aussi admirablement entendues que la tendre M^{me} Lefèvre et elle-même.

Nelly paraissait donc aux réceptions de sa mère, et quand il plaisait à ces dames de l'interroger sur son mari, ce qui, au demeurant, arrivait rarement, les amies de M^{me} Bertin tenant le mari de Nelly pour quantité tout à fait négligeable, elle répondait avec une indifférence polie, absolument de circonstance.

Max Bertin, lui, quand il recevait Nelly, lui

faisait fête. Il aimait particulièrement l'avoir près de lui, après dîner, pendant que M^{me} Bertin parlait finances ou affaires avec Maurice Lefèvre. Sa conversation si prime-sautière le récréait, le stimulait. Il n'était jamais aussi brillant causeur, aussi semblable à ce qu'il avait été autrefois, que quand il causait avec Nelly, et la jeune femme, abusée par ces moments d'accalmie, croyait de fort bonne foi que le miracle désiré par sa mère et les docteurs était désormais un fait accompli.

Malheureusement, Maurice Lefèvre, qui travaillait toute la journée aux côtés du constructeur, n'avait pas sujet d'entretenir d'aussi réconfortantes illusions touchant la prétendue guérison de Max Bertin.

Obligé par ses fonctions de feindre une obéissance passive aux ordres trop souvent contradictoires du chef d'entreprise et de discuter âprement, au moment de la signature de certaines lettres, pour conjurer chaque jour de nouvelles catastrophes, comment n'aurait-il pas déploré l'évidente puérilité de raisonnement chez un homme naguère supérieur, dont toutes les décisions allaient à l'encontre de cet esprit des affaires qu'il lui avait inculqué quelques années auparavant?

Bien entendu, Maurice Lefèvre se gardait d'en rien dire à âme qui vive et moins encore à sa femme. Il n'était, d'ailleurs, jamais question entre eux de la santé de M. Bertin, Nelly affectait même de se désintéresser complètement des occupations de son mari, évitant de lui parler de l'usine et de tout ce qui avait trait à son travail.

Un soir, pourtant, à l'heure du dîner, Nelly

fut fort surprise de ne pas voir son père.

M^{me} Bertin, après un rapide regard d'intelligence à Maurice Lefèvre, expliqua à sa fille que son père, très fatigué, avait demandé à dîner dans sa chambre.

— Je vais aller lui tenir compagnie, fit immédiatement la jeune femme.

M^{me} Bertin secoua la tête :

— Il ne faut pas, dit-elle vivement. Ton père a besoin de repos... Tu le fatiguerais inutilement.

« Reste ici. »

— Mais, objecta Nelly, consciente de ne plus être une enfant à qui on donne des ordres, il me semble que j'ai bien droit d'aller lui dire bonjour. Je trouve même fort singulier que tu ne m'aies rien dit...

— Je n'avais rien à te dire, rétorqua M^{me} Bertin, sarcastique. Ton père a instamment recommandé qu'on le laisse seul... c'est tout... Si tu m'en avais donné le temps, je te l'aurais expliqué quand vous êtes arrivés, mais, tout de suite, tu as voulu aller le déranger...

Nelly, point convaincue, mais désireuse d'éviter un esclandre, et persuadée, au surplus, que, si son père avait été réellement souffrant, sa mère aurait été la première à lui conseiller d'aller le voir, consentit à ne pas bouger.

Le repas, entre ces trois êtres qui nourrissaient à l'égard les uns des autres une méfiance qui confinait à l'hostilité, fut d'une morne tristesse.

Nelly devinait confusément qu'on lui cachait « quelque chose » ; quant au jeune secrétaire, il songeait, en regardant le fond de son assiette, à la scène douloureuse à laquelle il venait d'assis-

ter ce même après-midi, et qu'il n'avait pas pu, cette fois, taire à M^{me} Bertin, son intervention devenant indispensable pour sauver, pendant quelques jours encore, cette façade à quoi Nelly devait d'avoir été sacrifiée.

Au retour d'une courte absence dans les ateliers de montage des moteurs, il avait trouvé l'industriel en proie à une véritable hallucination..., parlant et discourant à tort et à travers, les traits crispés, le geste fou, et criant à tue-tête en brandissant une feuille de papier à dessin.

— Vingt-quatre... Je vous dis vingt-quatre cylindres... en ligne, bien entendu..., traction par les roues avant et pas de bougies... Je supprime les bougies... Je supprime les ressorts et les pneus... Je ne veux pas de pneumatiques... et j'ajoute une roue qui absorbe tous les chocs.

Maurice avait vainement essayé de le calmer, en lui donnant raison, comme toujours, mais Max Bertin semblait bien avoir perdu tout contrôle. Il continua à divaguer, disant que les Américains lui offraient dix milliards pour ce nouveau modèle de voiture, qu'il prétendait, lui, fabriquer en grande série, à un prix dérisoire de bon marché.

Maurice Lefèvre avait tenté une diversion :

— Nous mettrons ce nouveau modèle à l'étude demain, fit-il en s'emparant de la feuille blanche que tenait le patron.

— Non ! cria Max Bertin, c'est tout de suite qu'il faut commencer, et c'est moi qui fabriquerai ce châssis, moi seul... Personne d'autre que moi ne serait capable de mener à bien cette entreprise...

Il voulait se rendre aux ateliers, disant qu'il entendait donner lui-même des ordres aux spécialistes de la mise au point.

Le secrétaire particulier comprit que, si son patron abordait dans cet état les chefs d'ateliers et se montrait aux ouvriers, c'en était fait du secret si jalousement gardé. Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la folie — les ouvriers n'appelleraient pas cela autrement — du grand constructeur, se répandrait par toute l'usine ; c'était l'écroulement irrémédiable de leurs espoirs, l'affreuse vérité étalée, connue...

En désespoir de cause, il avait téléphoné à M^{me} Bertin, laquelle était aussitôt accourue.

— La première crise ! gémit M^{me} Bertin, quand elle eut réussi à lui faire regagner ses appartements.

— Non, avoua Maurice Lefèbre. Pas la première... mais la plus violente !... Jusqu'à présent.

— Nelly ? questionna la femme de l'industriel.

— Elle ne sait rien, avait répondu Lefèbre... Il ne faut pas qu'elle sache... Le plus tard possible...

M^{me} Bertin était tout à fait de cet avis.

— Je vais faire appeler le D^r Blanckart, fit-elle. Il m'avait prévenue... Mais je ne croyais pas que... ce serait aussi proche...

Maurice Lefèbre avait évité de répondre. Il savait que M^{me} Bertin ne disait pas ce qu'elle pensait. Après ce que lui avaient révélé les deux médecins, elle ne pouvait pas ignorer que les crises menaçaient le malade d'un jour à l'autre. C'était miracle qu'elles lui aient laissé un aussi long répit.

Maintenant, il songeait à tout cela, tandis

que Nelly, muette, touchait à peine aux plats que lui présentait le domestique.

Il fallait que Nelly continuât à ignorer la vérité. Il devenait indispensable de leurrer la jeune femme pour qu'elle n'ébruitât pas, parmi leurs amis et connaissances, une nouvelle qui devait rester secrète jusqu'au dernier moment, pour éviter de voir, sur les lèvres des indifférents, ce cruel sourire d'ironique compassion dont avait parlé le professeur Héraud.

Déjà, ils combinaient ce qu'ils diraient, le lendemain, à Nelly, pour l'éloigner de la chambre de son père, ou, tout au moins, pour qu'elle ne se doutât pas immédiatement de l'affreuse vérité.

M^{me} Bertin, et lui aussi, hélas ! savaient trop bien quels seraient le désespoir et la rancœur de la jeune femme quand elle apprendrait que son sacrifice avait été inutile.

XV

Nelly a réussi à se glisser, le lendemain matin, dans la bibliothèque où la femme de chambre, sans méfiance, lui a dit qu'était M. Bertin. Auparavant, elle s'était assurée du départ de sa mère ; rien ne peut donc la trahir, rien, sinon l'industriel lui-même à qui elle n'oserait jamais recommander de cacher sa visite.

Elle trouve son père installé dans une vaste bergère et jouant au trictrac avec un monsieur encore jeune, au visage douloureux, qu'elle est bien sûre de n'avoir jamais rencontré nulle part. Ce dernier, à son approche, s'est empressé de se lever et esquisse une courbette cérémonieuse.

— Mademoiselle, murmure-t-il, trompé par l'air d'extrême jeunesse de Nelly.

Nelly lui rend furtivement son salut et se penche vers son père pour l'embrasser, un peu surprise qu'il n'ait pas encore tourné la tête.

— Papa ! Vous allez mieux ? dit-elle de sa voix douce.

Max Bertin a tressailli.

— C'est toi, Nell ? fait-il... Tu es seule ?...

— Mais oui...

— Ton mari ne t'a rien dit ?

Nelly hésite... Elle hésite toujours quand il

est question de Maurice, parce qu'elle redoute de commettre quelque impair.

— Non, dit-elle ; à propos de quoi me demandez-vous cela ?

Les yeux de l'industriel se font soudain plus brillants et sa face amaigrie est envahie d'un subit afflux de sang.

— Il ne t'a rien dit ? répète-t-il d'une voix saccadée que la jeune femme ne lui connaît pas.

Le compagnon de Max Bertin, par-dessus la tête du constructeur, fait signe à Nelly de ne pas insister... Il fronce les sourcils et met un doigt sur ses lèvres comme pour lui imposer silence...

Qu'est-ce que cela signifie ? Nelly ne comprend pas du tout.

— Il ne t'a pas dit, poursuit Max Bertin, en se dressant de toute sa haute taille, que je lançais un nouveau modèle... un modèle extraordinaire... un modèle comme on n'en a jamais vu...

Le ton est d'une telle véhémence et les gestes de son père si désordonnés que, cette fois, la jeune femme a peur de comprendre...

Grand Dieu !... Serait-ce possible ?... Ce qu'elle redoutait est-il arrivé ?...

Hélas !... la présence aux côtés de l'industriel de cet inconnu au visage grave, de cet homme vêtu de noir dont la politesse a quelque chose d'obséquieux, ne lui laisse guère d'espoir... Aussi bien, Max Bertin, poursuivant son idée fixe, s'est mis à lui parler de cette auto extraordinaire dont il fait une description incohérente, jamais la même, supprimant tantôt les roues et

tantôt le moteur, sans remarquer que les yeux de sa fille se sont remplis de larmes.

— Papa, dit-elle, calmez-vous...

Max Bertin lui saisit brusquement le poignet, si violemment que Nelly ne peut retenir un cri de douleur.

— Comment ! fait-il... C'est toi qui me conseilles le silence... Tu voudrais peut-être que je me taise pour laisser aux autres le loisir de me dépouiller... Mais je ne me tairai pas... je défendrai mon invention dont tout le monde est jaloux...

— Nous vous défendrons, intervient alors l'inconnu vêtu de noir — un infirmier dont M^{me} Bertin a requis les services le matin même ; — nous vous protégerons, Monsieur...

— Certainement, approuve Nelly, la mort dans l'âme.

Le constructeur paraît se calmer...

— Reprenons notre partie, dit-il, comme si de rien n'était...

« Je crois bien que j'allais gagner. »

Nelly s'est retirée, sur la pointe des pieds... Cette terrible vérité qu'on a essayé de lui cacher, elle la connaît, maintenant, dans toute son horreur. Elle sait que la raison de son père adoré sombre petit à petit dans l'hallucination d'une idée fixe, elle devine que le mal redoutable progressera chaque jour, emportant, lambeau par lambeau, celui qu'elle a cru sauver de la déchéance par le renoncement à son premier rêve d'amour, le plus grand sacrifice qu'un cœur de vingt ans soit à même d'accomplir...

Et elle se dit que, peut-être, ceux qui lui ont demandé cette sublime abnégation, qui ont exigé

d'elle cette immolation de son premier amour, savaient que tout espoir était vain.

Cette pensée lui est à la fois si odieuse et si déchirante qu'elle ne peut supporter le doute abominable qui est entré en elle, comme un venin dans une blessure.

Sans prendre le temps de passer chez elle, nu-tête, elle est descendue au garage de l'usine, et, s'asseyant au volant de la première voiture d'essais qui lui tombe sous la main, elle file chez le D^r Blanckart, qu'elle trouve prêt à sortir pour sa visite quotidienne aux hôpitaux.

Las ! le praticien, ignorant, au surplus, des faux espoirs qu'a fait naître M^{me} Bertin, ne peut que lui confirmer ce qu'il a dit à la femme de l'industriel quelques mois plus tôt.

Le mal est sans remède, et depuis le jour où s'est manifestée la terrible maladie, depuis la première hallucination, il est avéré que rien au monde ne peut conjurer la catastrophe...

Ainsi donc il n'était pas vrai qu'en s'assurant les services de Maurice Lefèvre, en se l'attachant — et à quel prix ! — son infortuné père s'immunisait contre le sort atroce prédit par le professeur Héraud...

Elle avait cru sauver son père de la pire des déchéances, éviter, en devenant la femme de Maurice Lefèvre, qu'il ait à donner sa démission ; elle avait cru maintenir son prestige en sacrifiant toute la poésie de sa jeunesse en fleur et ce mirage auroral et charmant des ambitions adolescentes qui nous masque si généreusement les années d'orage amassées à l'horizon de l'existence.

Et que restait-il de tout cela?... Un sacri-

fice vain... un peu de cendre... une vie manquée...

Certes, il en coûtait à Nelly d'avoir à juger sa mère, à la juger et à l'accuser, mais l'évidence était si flagrante qu'elle ne pouvait même pas s'offrir le bénéfice du doute.

Le Dr Blanckart le lui avait déclaré de péremptoire façon : M^{me} Bertin était prévenue... Quand elle avait supplié sa fille de retenir Maurice Lefèvre en l'épousant, elle savait que l'immense sacrifice qu'elle exigeait d'elle, et dont, au surplus, il lui était loisible de mesurer l'étendue, ne pouvait offrir au malade qu'un sur-sis de quelques semaines...

... Elle savait... et, pourtant, elle n'avait pas craint de briser sa vie.

Restait son mari... ou, tout au moins, celui que le monde regardait comme son mari ; avait-il, lui aussi, abusé de la situation et exercé, à l'égard de M^{me} Bertin, un véritable chantage pour obtenir d'elle qu'elle consente à son mariage ?

Des deux, lequel est le plus coupable ? de celui qui fait pression sur une nature exaltée, sur une femme réduite aux abois, ou de celle qui, n'ayant en vue que l'opinion du monde, tente par tous les moyens de reculer la fatale échéance où il lui faudra avouer que le mari qu'elle aime est atteint de la plus terrible déchéance qui soit ?

Nelly n'essayait pas de se le demander, il suffisait que la question se posât pour la faire frémir d'horreur.

Instruite de la visite de Nelly à son père — l'infirmier n'avait rien eu de plus pressé que d'informer M^{me} Bertin de son entrevue avec le

malade — la femme de l'industriel ne pouvait plus ignorer que sa fille fût au courant des terribles progrès du mal, aussi évitait-elle de se rencontrer avec Nelly, redoutant confusément ses reproches, et craignant plus encore qu'elle ne s'avisât de lui demander telle ou telle explication, qu'elle se sentait tout à fait incapable de lui fournir.

Mais c'était mal connaître la jeune femme que de supposer qu'elle pût adresser à sa mère la moindre question de nature à l'embarrasser. Pas plus qu'elle n'avait daigné formuler des critiques à l'égard de son mari ni lui demander compte de sa conduite, elle ne se serait permis d'émettre aucune réprobation touchant sa mère.

Meurtrie dans ce qu'elle avait de plus cher au monde : son premier amour de jeune fille et la confiance aveugle qu'elle avait en celle qui l'avait bercée, elle entendait souffrir en silence et refouler au plus profond d'elle-même l'atroce chagrin qui endeuillait l'aurore de sa vie.

Max Bertin ne quittait plus guère ses appartements, où Nelly allait lui rendre visite aussi souvent qu'elle le désirait. Quant à son mari, très pris par ses multiples occupations — en fait, n'était-ce pas lui qui dirigeait l'usine? — il ne faisait chez lui que de furtives apparitions. Toujours aussi épris de sa femme, le jeune fondé de pouvoir n'était pas sans avoir remarqué le changement qui était survenu dans l'attitude déjà glaciale de Nelly à son égard.

Perdue en une rêverie sans fin, elle passait des journées entières sans desserrer les lèvres, se bornant à répondre par monosyllabes, quand

son mari lui adressait la parole devant un domestique, s'évadant de table sitôt le dessert, et témoignant de mille façons sa répugnance à lui tenir compagnie.

Ils vivaient littéralement comme deux étrangers, comme des gens que les nécessités d'un voyage obligeraient à se retrouver aux heures des repas, mais que rien ne rapprocherait.

En sollicitant la main de Nelly et en l'épousant, contre son gré, Maurice Lefèvre ne s'était pas fait illusion. Il savait que la lutte serait âpre pour conquérir ce cœur de jeune fille qu'un premier chagrin venait de meurtrir douloureusement, mais il comptait sur le temps qui est le grand médecin des cœurs, et comme il disposait de beaucoup de douceur et de patience, il croyait pouvoir attendre indéfiniment, jusqu'à l'heure du triomphe final ; mais aujourd'hui, devant l'attitude presque hostile de la jeune femme, il se demandait avec angoisse si elle lui pardonnerait jamais de l'avoir arrachée à son rêve.

Quand il la voyait, muette, lui faisant vis-à-vis à table, chipotant son pain d'une main distraite et tout entière réfugiée derrière son front, son beau front sans une ride qui cachait tant de choses qu'elle ne disait pas, une folle envie lui venait de la questionner, de lui demander si elle lui tiendrait longtemps rigueur de l'avoir aimée au point d'avoir osé l'épouser malgré elle... Mais, chaque fois, la question mourait sur ses lèvres, tant il lui paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, d'aborder une telle question avec une femme aussi impitoyablement courtoise et dont l'humeur inva-

riable dénonçait une force de caractère pour le moins égale à la sienne.

Quand Maurice Lefèvre avait signifié à M^{me} Bertin son intention de quitter l'usine, il était assurément sincère... Il était fermement décidé à s'en aller, à cette époque, parce que, précisément, il aimait la fille de son patron, et qu'il désespérait, non sans quelque apparence de raison, d'obtenir sa main. Au surplus, il venait de surprendre le secret de Nelly, son naissant amour pour Robert de Rochas, et, en admettant qu'il eût nourri un invraisemblable espoir de se voir un jour agréer comme fiancé, cette découverte anéantissait définitivement son rêve...

Il avait donc résolu de partir, et il serait parti, avec son secret, si M^{me} Bertin, se méprenant sur ses intentions, ne l'avait contraint à avouer cet amour désespéré, et, sans même vouloir entendre ses explications, accusé de chantage...

Elle lui avait dit, affolée à la seule idée de son départ et du désarroi qui pouvait en résulter à l'usine : « Si vous restez, je vous accorde la main de ma fille... »

Il aurait fallu être un saint pour refuser. Maurice Lefèvre n'était pas un saint... il n'était qu'un homme et, qui moins est : un homme qui aime... Il avait donc accepté ce marché, qu'il n'aurait, certes, jamais osé formuler.

Il aimait Nelly de toute son âme, de toutes ses forces, et, confiant en son amour, il croyait conquérir ce cœur de jeune fille...

Il le croyait, alors, mais, de jour en jour, sa confiance s'amenuisait et sa peine était grande

de penser qu'il avait fait, en réalité, le malheur de celle qu'il chérissait.

Une révolte gronde en lui, quand il est seul, seulement quand il est seul, car, devant elle, il est semblable à ce guerrier dont parle Farrère, dans je ne sais plus quel conte arabe, et qu'une femme interroge, lui disant :

— Si on te ligotait les pieds et les mains avec des chaînes et que tes ennemis entrent dans cette chambre où nous sommes, que ferais-tu ?

Et il répond :

— Je briserais les chaînes et je tuerais mes ennemis...

Elle sait qu'il en est capable parce qu'il est très fort et que jamais ses ennemis n'ont eu raison de lui. Alors, elle questionne encore :

— Et si je t'attachais les poignets et les chevilles avec deux de mes longs cheveux blonds et que tes ennemis te trouvent ainsi, que ferais-tu ?

— Je me garderais de bouger, répond le guerrier, pour ne pas briser tes cheveux, parce qu'à toi je ne résisterais pas... Je t'aime...

Et la femme fait comme elle a dit, puis, frappant dans ses mains, elle appelle les ennemis cachés au dehors, et l'homme, stoïque, se laisse capturer sans faire un mouvement, prisonnier des cheveux de l'aimée...

Mais Nelly n'a jamais adressé, à son mari, la moindre question. C'est quand il n'est pas là qu'elle pleure et qu'elle souffre ; devant lui, elle n'est que résignation et silence.

Maurice Lefèvre, qui devine qu'elle le croit coupable de s'être imposé en exerçant, à l'égard de M^{me} Bertin, un odieux chantage, endure un

véritable supplice du fait de cette sourde hostilité. Il voudrait se justifier, lui dire combien il l'aime, mais il ne s'en sent pas le courage ; chaque fois qu'il décide de lui parler, l'attitude de Nelly étouffe les mots dans sa gorge.

... Si elle ne croyait pas... Ne serait-ce pas lui donner l'occasion de formuler ses griefs, et lui fournir cette occasion, n'est-ce pas mille fois pire, n'est-ce pas créer entre eux l'irréparable?...

XVI

Depuis quelques semaines, une activité inaccoutumée règne à l'usine. On met au point les voitures qui doivent participer au circuit de la Sarthe, et ce surcroît de travail apporte à Maurice une heureuse diversion qui l'empêche de trop penser à ses propres affaires.

Dès les premières heures du jour, il est sur la brèche, attentif à ce que rien ne cloche, car ce circuit est de ceux qui décident de la valeur d'une marque, et, cette année, il s'annonce comme devant être particulièrement sévère du fait de la participation de deux constructeurs étrangers.

Le jeune fondé de pouvoir — tout le monde lui reconnaît ce titre maintenant — tient à honneur de se montrer à la hauteur de sa tâche ; c'est à lui qu'incombe le soin de choisir les pi-

lotes, de surveiller les derniers essais, de décider si telles ou telles modifications doivent être apportées aux voitures de course qui disputeront les couleurs de Max Bertin, et comme on ne juge convenablement du rendement d'un bolide de course qu'en prenant soi-même le volant, il consacre une partie de ses journées à piloter les nouvelles voitures.

Cette vie d'intense activité lui est d'un grand secours pour combattre le découragement qui menace de le gagner. Après avoir espéré vaincre l'indifférence de Nelly, il s'avoue de jour en jour moins confiant, et quand il lui arrive de s'interroger, et il ne fait à peu près que cela depuis des mois, force lui est de convenir qu'il a peut-être été trop présomptueux de ses faibles moyens.

Fidèle à la consigne qu'elle semble s'être donnée, Nelly continue à se désintéresser totalement des faits et gestes de son mari ; tout au plus remarque-t-elle qu'il lui arrive de temps à autre de téléphoner qu'il ne rentrera pas déjeuner ou dîner.

Ce matin-là, il lui a dit :

— Je pars pour le Mans pour assister aux derniers essais du circuit. Je serai absent pendant quelques jours, jusqu'à lundi... Voulez-vous m'accompagner?...

Elle a fait : « Mon Dieu, non... Je préfère rester ici, si cela ne vous fait rien », sans se départir un seul instant de sa superbe indifférence.

Pourtant, Nelly a toujours été très curieuse de tout ce qui a trait aux épreuves de vitesse, et Maurice espérait vaguement qu'elle témoignerait du désir d'assister à cette course, mais,

décidément, elle évite soigneusement toutes les occasions de se trouver en sa compagnie.

Il l'a donc assurée que « c'était très bien comme cela » et il est parti plus désespéré que jamais.

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Rien au monde n'est plus tristement vrai que cette boutade d'un poète célèbre, Maurice en fait la cruelle expérience. Au milieu de l'agitation fiévreuse de ce début de circuit, au sein de cette foule grouillante venue de tous les coins de France, il a l'impression de vivre dans un désert. Le moindre mécano de sa maison, qui passe en compagnie de sa « bonne amie », serait bien étonné si on lui disait que M. Lefèvre donnerait le double de ce qu'il gagne en dix ans pour être à sa place.

L'équipe des voitures *La Torpille* comprend quatre monstres peints en bleu, courts sur pattes, le ventre rasant le sol, vomissant le feu dans un tapage de tonnerre. Les derniers essais ont été très satisfaisants. Léonard, le conducteur de la voiture N° 3, a réalisé le record du tour, à la moyenne formidable de 164 kilomètres.

— Et je peux faire mieux, annonce-t-il à Maurice qui le félicite. Vous verrez ça, m'sieur Lefèvre... Si seulement y tombe pas de flotte d'ici dimanche, j'pousserai à fond sur le champignon... Vous parlez d'un gaz... Les Anglais peuvent toujours venir avec leur taxi à la noix... Comment qu'on les grattera !...

Mathieu, dit Mackintosh, le pilote de la voiture N° 1, n'est pas moins optimiste. Pour lui, la victoire ne fait pas de doute ; c'est comme si

on était arrivé. Mais, par exemple, il ne faut pas que le temps se mette à la pluie ; si la route devient glissante, on sera forcé de jouer la prudence, et la prudence, dans une course, ça ne vaut rien...

Le conducteur de la voiture n° 4, Olivers, un Toulonnais pur sang, ne craignait pas la pluie, lui, et il l'expliquait à tous ceux qui voulaient l'entendre, et même aux autres, à moins qu'ils ne fussent diantrement sourds, *avé l'assent* du pays :

— Une supposition qu'y tombe de l'eau... y fait glissant, mais, péchère!... y fait glissant pour les *ôtres* aussi, peut-être bien... Les *Torpilles* sont un peu là, mon bon... Laissez faire... C'est le cœur qu'y faut...

« Dans les premiers tours, on pousse sur l'accélérateur *avé* le pied, s'pas ; mais, dans le dernier tour, c'est *avé* le cœur qu'on conduit... »

Et, se frappant sur la poitrine, il concluait :

— N'vous en faites pas... Du cœur, on en a... On leur y montrera, aux gensses d'Italie, qu'on sait conduire une bagnole... Espérez seulement... Vous verrez ça !...

Les « gensses » d'Italie, que les nôtres appelaient aussi « les macaronis », disaient fort probablement la même chose... en d'autres termes. Leurs voitures étaient admirablement au point, et Maurice Lefèvre les redoutait tout particulièrement, d'autant plus que la marque italienne qui s'alignait au circuit de la Sarthe courait dans la même catégorie que la *Torpille*.

Vint le grand jour.

Les bolides vrombissants furent amenés sur la ligne de départ, impatients comme des pur

sang qui n'attendent que le signal du starter pour prendre leur galop.

Trois... deux... une... Ils s'élancent dans une pétarade à rendre jalouse une batterie de 75... et, tout de suite, dès le premier tour, la lutte se confine entre les bleues (voitures françaises) et les vertes (voitures italiennes).

Les *Torpilles*, dont deux ont pris résolument la tête, talonnées par les trois voitures italiennes, merveilleuses de régularité, passent rapides comme l'éclair. Du stand, en langage convenu, on communique avec les conducteurs ; le chef d'équipe, chronomètre en main, annonce les vitesses...

La voiture 3, celle de Léonard, vient de battre le record du tour... C'est presque trop bien... on lui recommande de veiller au grain. La course se court sur onze cents kilomètres, et le tout n'est pas de faire vite, il faut aussi terminer, et, pour terminer, il est indispensable de surveiller le niveau d'huile, éviter l'échauffement qui gripperait les cylindres.

La voiture 2, d'ailleurs, moins impressionnante comme vitesse pure, est beaucoup plus précise, elle suit le chef de file, passant avec une régularité d'horloge et gagnant quelques dixièmes de seconde à chaque tour... Si, par malheur, la 3 venait à flancher, c'est sur le conducteur de la 2 qu'il faudrait compter, car déjà Mathieu, dit Mackintosh, est en difficulté, et il a perdu trois tours à se disputer avec son changement de vitesse ; quant à Olivers, qui pilote la voiture N° 4, il n'avance qu'assez prudemment ; sans doute se réserve-t-il pour la fin, ce qui n'est pas, à tout prendre, une mauvaise tactique.

Là-bas, à l'usine, on suit l'épreuve avec fièvre.

Les dépêches succèdent aux dépêches et aux coups de téléphone, et les télégrammes passent de mains en mains, car, bien entendu, il n'est pas si petit employé de la maison Bertin qui ne considère que son honneur personnel est en jeu.

D'un bout à l'autre des bureaux, les mots magiques courent de bouche en bouche : « Léonard est toujours en tête avec quarante-cinq secondes sur l'Italien... Hourra pour Léonard... Vive Léonard ! »

*
* * *

La femme de chambre apporte une lettre à sa maîtresse.

Nelly, distraitement, jette un coup d'œil sur l'enveloppe portant son nom et tressaille malgré elle : elle vient de reconnaître l'écriture de son mari... L'enveloppe, scellée de cinq cachets rouges, n'est pas timbrée.

— Qui vous a donné cette lettre ? fait-elle.

— C'est un monsieur qui l'a remise au concierge, explique la femme de chambre. Il a dit que c'était urgent... C'est pourquoi je l'ai montée tout de suite à Madame.

Nelly acquiesce d'un signe de tête et, nerveuse, attend le départ de la soubrette.

Que peut bien lui vouloir Maurice, qu'elle sait dans la Sarthe, et pourquoi cette lettre..., alors que le téléphone... ?

Mais, soudain, une folle émotion la parcourt toute... Ses doigts viennent de rencontrer les

cinq cachets de cire qui tapissent le verso de l'enveloppe, et, fébrile, elle lit :

NELLY,

Le porteur de cette lettre a mission de ne s'en dessaisir qu'au cas où il m'arriverait un accident mortel. Je tiens à me justifier... Vivant, j'ai hésité, trop longtemps, sans doute, mais j'ai le souci de ma mémoire...

Plus pâle qu'un linge, Nelly poursuit sa lecture. Maurice lui dit son amour, cet amour qui s'est emparé de lui, simple secrétaire, du premier jour qu'il l'a entrevue durant qu'elle passait chez elle les vacances de Pâques, et après, quand elle est sortie de pension, la joie qu'il éprouvait toutes les fois qu'elle accompagnait son père à l'usine. Il lui apprend ce qui s'est passé le jour où, n'osant déclarer cet amour, qu'il considérait comme insensé, M^{me} Bertin a voulu à tout prix le retenir pour ne pas priver son mari d'un collaborateur qu'elle estimait indispensable...

Il lui dit ses hésitations, puis sa brusque décision, cette décision que M^{me} Bertin a considérée comme un chantage... Et son espoir d'être un jour aimé d'elle, d'elle qu'il aime, lui, de toute son âme...

... Aujourd'hui, il est désespéré... Il a compris qu'elle ne lui pardonnerait jamais... qu'elle ne l'aimerait jamais...

Il s'est engagé à piloter la voiture N° 2 dont le conducteur a déclaré forfait ce matin ; il sait les dangers qui l'attendent, mais, si sa voiture triomphe, n'est-ce pas un peu sa cause qu'il aura défendue en conduisant à la victoire la marque de Max Bertin?...

Nelly s'est précipitée sur la sonnette. Elle commande à la femme de chambre accourue :

— Mon manteau, mon chapeau, vite.

Et, tandis que la camériste est allée chercher son manteau, elle téléphone au garage de l'usine : « Envoyez-moi une voiture tout de suite... Pas la mienne... une voiture de course et un chauffeur qui sache conduire... Dites-lui que nous allons au Mans... Au circuit... C'est cela, mais ne perdez pas une minute. »

Il ne manque pas, à l'usine, de torpédos équipées en course, et le contremaître a tôt fait de désigner un conducteur éprouvé, un gaillard que le cent-vingt n'effraye pas, même quand il pleut, car il fait un temps épouvantable depuis hier au soir.

Nelly a juste le temps de descendre, et elle trouve à sa porte le nommé Durand, que ses camarades appellent « Coco », un as du volant qui ne demande qu'à faire ses preuves. Si seulement M. Lefèvre avait accepté ses services pour la voiture N° 2, le terrible accident, dont ils ont reçu la nouvelle par téléphone tout à l'heure à l'usine, ne serait sûrement pas arrivé...

— En quatrième, lance Nelly... Vous connaissez la route?

— Comme ma poche, M'dame... heu... je veux dire... J'l'ai faite trois fois aller et retour cette semaine avec la camionnette du ravitaillement...

— Alors... Allez-y...

— Vous pouvez y compter, gouaille le pré-nommé Coco en enfonçant sa casquette d'un coup de poing... On sera là en moins que rien...

Mais Nelly voudrait des détails sur l'accident... et, tandis qu'ils gagnent la porte d'Orléans, Coco lui raconte ce qu'il sait.

— C'est un pneu qui s'est arraché dans un virage, la voiture a fait une embardée... On croit qu'elle a touché la palissade...

— Et le conducteur?...

Coco, gamin de Paris, n'a jamais vu cette dame, il ignore son nom, le contremaître a oublié de le renseigner, mais, malin comme tous ceux qui ont grandi sur le pavé de la grande ville, il se méfie...

— Le conducteur... Dame!...

— Il a été tué?... halète la jeune femme.

« C'est bien ce que je pensais, se dit Coco-Durand, la p'tite dame le connaît... Une parente à M. Lefèvre... Sa femme, peut-être... Oui... pourquoi pas sa femme... » Il sait que Maurice Lefèvre est marié, quoique son épouse ne vienne jamais au bureau...

— Mort! fait-il... Jamais de la vie... Qui est-ce qui vous a dit cela?... L'est blessé... ça oui... quelque chose de cassé, un bras ou une jambe, il ne sait pas au juste, mais pas mort.. M'sieur Lefèvre, mort!... Vous ne voudriez pas!... la crème des hommes!... Un type qu'on sauterait dans l'feu pour lui...

Le brave garçon est sincère quand il fait l'éloge du fondé de pouvoir, encore qu'il exagère un peu, mais qui n'exagère pas?... Malheureusement, pour ce qui est de son état, il ment avec une belle audace, car le télégramme relatant l'accident n'est rien moins que rassurant.

Les deux hommes qui montaient la voiture

accidentée, Lefèbre, le conducteur, et Campani, le mécanicien, ont été transportés inanimés à l'hôpital du Mans... Un coup de téléphone, reçu dix minutes après, disait que le plus atteint des deux était mort pendant le trajet et que son camarade n'avait toujours pas repris connaissance... On craignait le pire...

— C'est d'autant plus vexant, poursuit Coco, en évitant de justesse une voiture qui les précède, que nous avons la victoire, autant dire... quand il a vu que Léonard abandonnait...

— Léonard? questionne Nelly.

— Oui... le conducteur de la 3... Un zèbre qui s'occupe de rien pourvu qu'ça gaze !... Il avait battu le record du tour, à 164 de moyenne... Seulement il a grillé son moteur... C'est à partir de ce moment-là que M. Lefèbre a donné toute la sauce... Il prenait quatre minutes à l'Italien... C'est quelque chose, ça !...

A la pensée de ce « quelque chose », la torpédo de Coco-Durand bondit sur la route. Nelly ferme machinalement les yeux, ce n'est pas qu'elle ait peur, grand Dieu ! non, la p'tite G-huit n'a jamais eu peur en auto, et encore moins aujourd'hui que n'importe quand, mais elle songe à ce que vient de lui révéler cette lettre...

Elle n'est qu'à moitié dupe de ce que lui a affirmé le conducteur... Il est nouveau à l'usine, sans doute, mais il peut la connaître quand même... et puis, il y a cette phrase qui commence la lettre et qu'elle a retenue : « Le porteur a mission de ne s'en dessaisir qu'au cas où il m'arriverait un accident... mortel. » Elle devine que Maurice a dû confier la lettre à un de ses employés, avant son départ pour le circuit,

avec la consigne de la faire parvenir à son adresse si...

Pour que cet employé la lui ait apportée, il faut que le télégramme reçu à l'usine signale une catastrophe...

Des deux côtés de la route, les arbres fuient comme des fantômes. Coco, qui a craint un instant que la « p'tite dame » ne s'effraye de son allure, en met tant qu'il peut. Une femme qui n'a pas froid aux yeux et qui n'est pas tout le temps à surveiller le compteur de vitesse, il aime ça, lui... Il sait que c'est rare, aussi tient-il à lui montrer qu'il n'y a pas que les Léonard et les Mackintosh qui savent piloter une bagnole...

Ah ! malheur ! si on l'avait laissé faire... On aurait vu quelque chose.

— Vous ralentissez ? s'inquiète soudain Nelly.

— On arrive, Madame... C'est plein d'amateurs, par ici... Avec ces gens-là, faut se méfier...

Ce que Coco-Durand appelle des « amateurs », ce sont les nombreux chauffeurs venus de Paris et d'ailleurs pour assister au circuit et dont le grand tort est de conduire beaucoup moins bien que les professionnels du volant, à ce que prétend Coco, car il n'est pas autrement prouvé, Dieu merci, que le fait de coiffer un chapeau plutôt qu'une casquette, et de conduire une auto qui vous appartient, châssis et carrosserie, ait jamais empêché qui que ce soit de savoir conduire.

— Je vous dépose à l'hosteau, n'est-ce pas ?

L'hosteau, vocable né de la guerre, Nelly hésite le quart d'une seconde, pas plus...

— A l'hôpital, oui...

« Décidément, ce garçon est débrouillard comme pas un », pense Nelly, cependant que

Coco se dit, lui, que sa passagère a bien le droit d'être impatiente.

Si encore ce qu'il lui a raconté était vrai... Mais, hélas ! ce maudit télégramme ne laissait aucun espoir...

Coco ne sait pas où est l'hôpital, mais il a une langue et il sait s'en servir. A peine a-t-il dépassé les premières maisons du Mans, qu'il fonce sur un agent de police, bloque ses freins, et demande d'un ton sans réplique : « La route pour l'hôpital?... »

On la lui indique.

Quatre pneus qui gémissent et la torpédo bondit comme une chèvre...

— Voilà !... On est arrivé...

Le brave garçon n'est pas plus enchanté que cela... A dire vrai, il souhaiterait être au diable... n'importe où, plutôt que devant ce grand portail peint en bleu au-dessus duquel on lit : *Hôpital Municipal*.

— Attendez-moi, jette Nelly, tandis qu'elle saute rapidement à terre.

La recommandation est superflue... Il sait bien, pardi, qu'il doit l'attendre, et c'est tout justement cela qui le tourmente... Si encore elle l'envoyait promener, mais ce serait trop de chance...

La lourde porte vient de s'ouvrir, mue par un ressort invisible, et maintenant que la jeune femme est entrée, elle se referme avec un bruit sinistre.

Nelly fait quelques pas dans le couloir désert...

Surgie d'un guichet à tabatière, une tête coiffée d'un bonnet blanc l'interpelle :

— Vous désirez ?

— Je viens... bredouille Nelly. Je... voudrais...

— Est-ce pour l'accident du circuit ?

— Oui... Mon mari...

Mon Dieu ! qu'elle est donc malheureuse !... Elle n'ose pas vraiment formuler sa requête... Expliquer qu'elle vient voir son mari...

Son mari !

Jamais ces deux mots, accolés l'un à l'autre, ne lui ont causé une telle émotion... Ce n'est pas la première fois qu'elle prononce ces deux mots, en apparence insignifiants, mais, à cette minute, elle comprend tout ce que ces deux petits mots peuvent renfermer de tendresse...

Car elle l'aime... Elle vient de réaliser qu'elle aimait Maurice Lefèvre... Son mari...

Robert de Rochas, son premier amour, n'a jamais été qu'un lointain mirage, un rêve... Mais Maurice, qu'elle avait déjà innocenté avant même de connaître toute sa confession, c'est le présent, c'est l'avenir...

— Attendez, commande la voix...

Nelly voit venir à elle un infirmier en longue blouse, lequel cherche manifestement à l'empêcher de pénétrer plus avant dans le couloir, sur quoi s'ouvrent les salles d'opération.

— Permettez, Madame... Permettez, fait-il...

Nelly tremble comme une feuille. Elle a l'impression que son cœur a cessé de battre dans sa poitrine.

— Je veux *le* voir, dit-elle d'une voix sifflante.

L'infirmier hoche la tête. Il ne connaît pas cette dame et l'un des blessés est à toute extrémité... En dépit de l'endurcissement professionnel, il y a tout de même des ménagements qu'on est obligé de prendre.

— Voulez-vous me dire votre nom? fait l'homme en arrêtant du geste un jeune interne que le bruit de la discussion a attiré dans le couloir.

— Madame Maurice Lefèvre, articule Nelly, prête à défaillir.

— M^{mo} Lefèvre... bien... Une seconde, Madame... Je vous prie...

Une seconde.

Il lui semble que cette seconde dure un siècle. L'interne l'a fait asseoir sur un banc le long du mur, et elle demeure anéantie, hébétée, les yeux obstinément fixés sur cette porte par où doit revenir l'infirmier.

Soudain, son sang se glace, l'homme a reparu. Elle cherche à lire sur ses traits le verdict qu'il lui apporte.

— Monsieur! Je vous en supplie? gémit-elle.

— Vous pouvez entrer, Madame, dit l'infirmier.

— Mais... dites-moi...

Elle n'achève pas. Sur un lit très blanc est étendu un homme, la tête enveloppée de bandages, dont on ne distingue que les yeux... Mais ces yeux ont palpité à l'entrée de la jeune femme, ces yeux vivent... et Nelly les a immédiatement reconnus.

— Maurice!

Elle s'est abattue sur la poitrine du blessé, qui fait un grand effort pour caresser de sa main valide le joli visage baigné de larmes.

— Nelly, dit-il dans un souffle..., ma chère petite Nelly...

Ils ont compris que c'en était fait de leur méchante querelle. L'horrible chose qui pouvait les séparer à jamais leur aura appris à se mieux

connaître, à s'avouer leur amour, à quoi, petite fille romanesque, elle ne croyait plus.

Mais le docteur qui surveille le blessé fait signe à l'infirmier d'emmener la jeune femme. Il ne faut pas fatiguer le malade, déjà la fièvre est à craindre, et, quand un blessé fait de la fièvre, sait-on jamais jusqu'où cela peut aller?

— Il s'en tirera, Madame, lui affirme l'interne qui assiste le chirurgien...

Nelly apprend successivement que son mari a une fracture du genou, une blessure légère à la base du crâne et une épaule démise, sans compter deux côtes enfoncées...

— Ce sera long? questionne-t-elle en tortillant son mouchoir.

— Mon Dieu!... Un mois... six semaines, peut-être...

Un mois... six semaines... Eh! qu'importe, si après ces semaines elle découvre un Maurice qu'elle ne connaissait pas... ou, pour être plus exacte, elle révèle à son mari une femme dont il a toujours rêvé, mais que son intransigeant orgueil a bien failli lui refuser.

— Et je pourrai le voir... tous les jours? demande-t-elle.

— Tous les jours, oui, Madame...

Allons... Voilà qui est arrangé, comme dirait cet animal de Coco, qui a si grand'peur de voir réapparaître sa passagère...

Un genou démolí, une épaule brisée, des côtes cassées... Oui... mais deux cœurs qui s'aiment... Une vie qui commence, un avenir qui naît...

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Les Albums 7, 8 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Les 10 albums de la collection, franco : 75 francs.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1 de la Collection Aurore)
36 pages, 31 modèles. Format 37×25 .
3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

